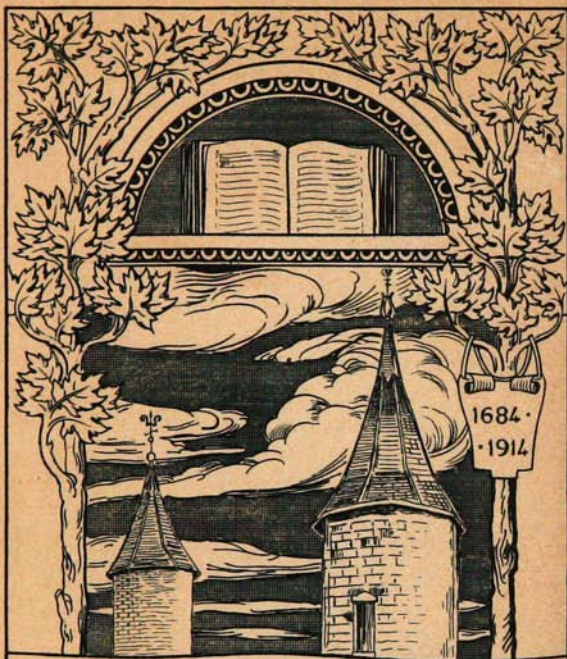


S 448. 6
M 768 f

QUODIEM
LIVRE




 BIBLIOTHEQUE
 
 SAINT-SULPICE MONTREAL


 S448.6
 M768p
 

NOUVELLE SÉRIE
DE
LIVRES DE LECTURE
GRADUÉE

EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.
SEULE SÉRIE APPROUVÉE PAR LE CONSEIL DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA
PROVINCE DE QUÉBEC.

Par A. N. MONTPETIT.

CINQUIÈME LIVRE

ILLUSTRÉ DE 42 GRAVURES.

MONTREAL:

J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Rue St. Vincent, Nos. 12 et 14.

ENREGISTRÉ conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en
l'année mil huit cent soixante et dix-sept, par J. B. ROLLAND
& FILS, au Bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

315-101-1000
315-101-1000

APPROBATIONS.

QUÉBEC, 20 Octobre 1875.

A MM. J. B. ROLLAND ET FILS, Libraires à Montréal.

MESSIEURS,—J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre et du *Premier Livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée*, approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Cette série a été approuvée après un long et sérieux examen, fait par un prêtre de Québec, en qui j'ai toute confiance. Après avoir moi-même examiné un certain nombre de chapitres de ce *Premier Livre*, je dois dire que je suis satisfait des principes et des conseils qu'il renferme sous une forme très-bien adaptée à la capacité des plus jeunes enfants.

La partie typographique ne paraît rien laisser à désirer. Je recommande bien volontiers ce petit livre à tous mes diocésains.

† E. A., Archevêque de Québec.

Nous soussigné, Evêque de Montréal, considérant que Monseigneur E. A. Taschereau, Archevêque de Québec, et Monseigneur J. Langevin, Evêque de Rimouski, ont jugé que les trois premiers livres de lecture, rédigés par M. Montpetit, devaient être approuvés par le *Conseil de l'Instruction Publique*, avons approuvé et approuvons par la présente, pour notre diocèse, le dit ouvrage, et nous en recommandons l'usage aux fidèles confiés à nos soins.

Donné à Montréal, le 21 octobre 1875.

† IG., Evêque de Montréal.

SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES, 24 Novembre 1875.

MM. J. B. ROLLAND ET FILS, Libraires, Montréal.

MESSIEURS,—J'approuve volontiers le *Premier Livre de Lecture* que vous venez de faire imprimer et dont vous m'avez envoyé un exemplaire. Je le crois très-convenable pour les petits enfants, et très-propre à leur donner les premières notions de Dieu, et à développer dans leurs cœurs les meilleurs et les plus nobles sentiments.

Je vous souhaite un complet succès dans la publication de ce livre, et je demeure bien cordialement,

Messieurs,

Votre dévoué serviteur,

† L. F., Evêque des Trois-Rivières.

EVÊCHÉ DE ST. HYACINTHE, 17 Janvier 1876.

A MM. J. B. ROLLAND ET FILS, Montréal.

MESSIEURS,—Je n'hésite pas à vous donner l'approbation que vous me demandez pour le *premier livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée en langue Française* après l'approbation qu'il a reçu en une séance du Conseil de l'Instruction Publique à laquelle étaient présents Mgr. l'Archevêque de Québec et Nos Seigneurs les Evêques de St. Hyacinthe et de Rimouski, et aussi après l'examen qu'en a fait, et le jugement qu'en a porté le Rév. M. Langis, du Séminaire de Québec.

Je souhaite tout le succès possible à votre louable entreprise, et je me sousscris bien sincèrement votre tout dévoué serviteur,

† L. Z., Evêque de St. Hyacinthe.

EVÊCHÉ DE RIMOUSKI, 26 Octobre 1875.

MM. J. B. ROLLAND ET FILS, Libraires, Montréal.

MESSIEURS,—Sachant que le Rév. M. L. Langis a examiné au point de vue moral et religieux le *Premier Livre de Lecture*, rédigé par M. A. N. Montpetit, je lui donne volontiers mon approbation, et serai bien aise de le voir en usage dans les écoles de mon diocèse.

Votre tout dévoué serviteur,

† JEAN, Evêque de St. Germain de Rimouski.

SHERBROOKE, 27 Octobre 1875.

Nous avons examiné le *Premier Livre de la nouvelle série de Livres de lecture graduée* de M. A. N. Montpetit et adoptée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Nous recommandons la publication de ce premier livre de la série et nous désirons qu'il soit adopté dans les écoles catholiques de notre diocèse.

Les enfants le liront avec intérêt et avec un grand profit pour leurs âmes.

† ANTOINE, Evêque de Sherbrooke.

OTTAWA, le 20 Octobre 1875.

A MM. J. B. ROLLAND ET FILS, Montréal.

Le *Premier Livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée* de M. A. N. Montpetit, adoptée par le Conseil de l'Instruction Publique, mérite une approbation spéciale.

Je serais heureux d'apprendre que tous les enfants qui fréquentent les écoles élémentaires dans ce diocèse apprennent à lire dans ce livre qui leur sera utile sous tous les rapports.

† J. THOMAS, Evêque d'Ottawa.

PRÉFACE.

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu, à la dernière réunion du Conseil de l'Instruction Publique, d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1o. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2o. Chacun de ces livres devra contenir : le premier, environ cent cinquante (150) pages ; le deuxième et le troisième, environ deux cent cinquante (250) pages ; le quatrième et le cinquième, environ trois cents (300) pages ; les trois premiers devront être de format in-18 et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3o. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis au point de vue moral et religieux ; des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture (spécialement appropriée aux besoins du pays) ; et pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux ; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus ; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,
Secrétaire-Archiviste.

En préparant cet ouvrage, l'auteur s'est conformé aussi strictement que possible aux conditions du concours. Il a vu ses efforts couronnés de succès, par l'approbation donnée aux *trois premiers livres de lecture* par le Conseil de l'Instruction Publique,

dans sa séance du 14 octobre de l'année mil huit cent soixante-quatorze, à laquelle étaient présents :

C. Delagrave, Ecuier, Président ; Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec, Nos Seigneurs les Evêques de Rimouski et de St. Hyacinthe, le Dr. Lachaine, l'Hon. M. Chauveau, l'Hon. Dr. Blanchet, l'Hon. M. de Boucherville.

Le Rév. M. LANGIS, Professeur de l'Université Laval, dont les connaissances et l'expérience en fait de pédagogie sont hautement appréciées, ayant été chargé par le Conseil d'examiner cette série de livres de lecture, fit le rapport suivant :

" La tâche qui m'a été imposée consiste, en 1er lieu, à classer, sous le rapport des difficultés de la lecture et sous celui des matières et du style, un ensemble de sujets, dont le choix fait par M. A. N. Montpetit a été trouvé fort convenable.

" En 2nd lieu, à examiner l'ouvrage tout entier au point de vue moral et religieux, et, sous ce rapport, le soussigné ne voit rien à reprendre dans l'ouvrage, tel qu'il est soumis."

" Québec, 14 Octobre 1874.

" L. J. LANGIS, Prêtre."

Proposé par Monseigneur l'Archevêque de Québec, secondé par Monseigneur de Rimouski, que les trois premiers livres de lecture, rédigés par Monsieur Montpetit, soient approuvés suivant le rapport du Rév. M. Langis, et que Monsieur Montpetit soit informé que ce Conseil s'engage à ce point approuver un ouvrage du même genre avant le 1er Septembre 1880.

Adopté.

(*Extrait du livre des délibérations et résolutions du Conseil de l'Instruction Publique.*)

Séance du 12 Mai 1875.

Proposé par Monseigneur l'Archevêque de Québec, secondé par Monseigneur de Rimouski, et agréé à l'unanimité :

" Que les deux derniers livres de lecture rédigés par M. Montpetit soient approuvés, suivant le rapport du Rév. L. J. Langis, aux conditions déjà contenues dans la résolution adoptée par ce Conseil, le 14 Octobre 1874, soient entendues comme s'appliquant seulement aux écoles catholiques, jusqu'à ce que le comité protestant ait adopté les dits cinq livres de lecture."

[Vraie copie],

LOUIS GIARD,
Secrétaire-Archiviste.

CINQUIÈME LIVRE
DE
LECTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

NARRATIONS ET ANECDOTES.

LES PREMIERS CHRÉTIENS.

Vers le milieu du III^e siècle, quand l'empereur Valérien eut donné le signal de la huitième persécution, les chrétiens pouvaient à peine trouver un asile pour prier au pied de la croix ; les païens seuls avaient le droit d'encenser leurs idoles à la face du soleil. Les augures continuaient de lire l'avenir dans le vol des oiseaux et dans les entrailles des victimes ; les prêtres de Jupiter faisaient leurs processions accoutumées ; mais ces pompes solennelles n'étaient plus qu'une vaine apparence. Les maisons étaient ornées de guirlandes, et tout bas l'on se riait des cérémonies publiques. Le paganisme, vaincu dans la conscience des peuples, n'était protégé que par le despotisme impérial, et il fallait que l'épée des prétoriens vînt au secours des dieux qui tombaient.

L'avenir du monde était aux catacombes. Un jour que les chrétiens, rassemblés dans ces souterrains, célébraient le saint sacrifice sur les tombeaux de leurs martyrs, la cérémonie fut tout à coup interrompue ; un bruit

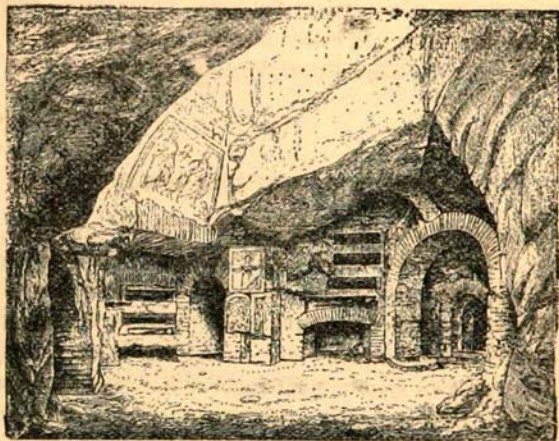
inconnu se fit entendre dans la galerie qui conduisait au sanctuaire. Le pontife, craignant qu'on ne vienne, au nom de l'empereur, profaner la sainte obscurité de ces lieux, s'élance hors de la chapelle, accompagné de quelques chrétiens : il aperçoit un homme couvert de hail-lons. Celui-ci se prosterne, la face contre terre ; le vénérable pasteur s'empresse de le relever, et les chrétiens adressent à l'étranger des paroles de paix. Étonné de cet accueil :

“ Est-ce à moi, s'écrie-t-il, que s'adressent ces témoignages d'amour et de bonté ? Hommes généreux, ignorez-vous que je ne suis pas né votre égal ? Celui que vous voyez est Lysiclès, un pauvre esclave.

— Mon frère, dit le pontife, il n'est point d'esclaves parmi nous. Tu vois ici les chrétiens. Ce séjour est leur temple. Sur la terre on a créé des distinctions ; mais ici tous les rangs sont confondus, et nous avançons, en ces lieux, l'égalité qui nous attend à la mort. Nous te traiterons comme nous traiterions l'empereur, s'il quittait son trône pour venir partager notre misère.

— Qu'entends-je ? dit l'esclave. Je ne me trompais donc point quand j'accusais d'injustice le tyran que je servais. Mais où pouvais-je porter mes plaintes ? Partout on insultait à mon malheur ; la société refusait de m'admettre dans son sein, et les lois mêmes se chargeaient d'autoriser les cruautés de mon maître. J'étais réduit à envier le sort des plus vils animaux. Au milieu de tous ces tourments, malgré les injustices dont les hommes m'accablaient, je sentais confusément que j'étais homme comme eux ; mais, quand j'osais le dire, on me traitait de fou, et l'on me répondait les verges à la main. Mes compagnons d'infortune avaient fini par s'endurcir dans leur

malheur ; vainement je tâchais de ranimer leur engourdissement ; ils n'avaient plus la force de vouloir sortir de leurs maux, et, dans leur stupide résignation, ils supportaient leur sort comme les morts supportent la terre qui les couvre. Personne ne m'entendait ; j'étais seul dans le monde. Depuis trois jours, j'ai pris la fuite ; et, après avoir erré dans la campagne, je me suis enfoncé



INTÉRIEUR DES CATACOMBES.

dans ces souterrains. O bonheur ! je trouve ici ce que j'ai tant rêvé : il est des hommes qui me traitent en frère ; le cri de ma conscience ne m'avait point trompé !

—Oui, dit le pontife, tu partageras nos plaisirs et nos travaux. Prier, aimer et souffrir, voilà notre sort. Nous t'apprendrons à connaître notre Dieu ; mais il s'est déjà fait jour dans ton cœur ; c'était lui qui te criait que tous les hommes sont frères : car telle est la loi de notre

sainte doctrine. Ce chrétien, que tu vois près de toi, est un ancien roi d'Orient que les Romains ont chassé de ses États : c'est lui qui va, au nom de tous, te donner le baiser de paix."

Et le monarque d'Asie donna un baiser à l'esclave romain.

Ainsi, tandis que, dans la Rome des Césars, chaque vice et chaque crime étaient fait dieu, l'humanité avait retrouvé ses titres aux catacombes et, sur les débris de l'esclavage, la foi nouvelle rétablissait l'égalité primitive.

A. FILON.

LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD.

J'allais en Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage parvint au sommet de la montagne, et après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche pour coucher le soir à la vallée d'Aoste. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel sa sérénité ; des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage : je me décidai à passer la nuit avec les généreux hospitaliers, qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. À six heures, ce tableau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres ; les nuées, poussées par le vent de nord-ouest avec la rapidité de la flèche, tourbillonnaient autour des rochers ; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches, et une neige

excessivement fine, mais serrée, interceptait la faible lumière et voilait tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu, je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles glaciales, non pour y repous-



LES CHIENS DU MONT-ST. BERNARD.

ser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse et pour répondre aux cris de secours ; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se

perdre eux-mêmes dans les précipices ; tous bravant le froid et les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance : aucun malheureux ne les appelle en vain ; ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches ; ils le raniment agonisant de froid et de terreur ; ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou plongent dans les neiges : la nuit et le jour, voilà leur ministère.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'abolement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme et y conduisent les religieux, qui retirent l'infortuné et souvent le rendent à la vie.

Bientôt, l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues ; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué à tous sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité. MALLET DU PAN.

LES DEUX FRÈRES.

Ce qu'il y a de plus triste dans la vie, c'est de haïr.

Mais si la haine est déjà si désolante quand elle éclate entre des hommes qui sont étrangers les uns aux autres, combien elle est plus déplorable encore quand elle vient à s'élever entre deux frères !

Oh ! alors, c'est une vraie malédiction du Ciel ! Ceux qui sont nés d'une même mère, ceux qui ont grandi sous le même toit, ceux qui doivent avoir la même tombe de famille, n'ont, en général, qu'à laisser aller leurs cœurs pour s'aimer les uns les autres. Cependant, il arrive parfois qu'il y en a qui, non-seulement ne s'aiment pas, mais se détestent. Dieu avait mis à leur portée des délices, ils s'en font des peines ; ils pouvaient se nourrir du miel de l'amitié, ils préfèrent l'amertume de la haine.

Oh ! que je les plains !

J'ai connu une famille qui était grandement vénérée dans notre pays, et qui méritait bien de l'être, car elle y était comme une providence visible ; tous les riches, tous les grands l'honoraient ; tous les pauvres, tous les malheureux la bénissaient. Certes, avec cela, il y avait de quoi se faire du bonheur. Eh ! bien, deux frères de cette maison s'étant mis à se haïr pendant leur enfance, et ayant laissé grandir leur haine, amenèrent dans la demeure où ils étaient nés, dans la demeure où la paix et l'union avaient régné si longtemps, le malheur, la tristesse et presque le désespoir.

Quand j'ai connu ces deux frères, ils étaient déjà sur l'âge ; le temps, en amenant sur eux les années, leur

avait, comme à tous les hommes, enlevé de la force et de la santé, mais leur avait laissé au cœur leurs pensées de haine ; ainsi, quelquefois vous voyez des arbres qu'un ouragan a dépouillés de toutes leurs feuilles, et le souffle de la tempête, qui leur a emporté toute leur verte parure, n'a pu faire tomber de leurs branches les chenilles qui s'y étaient attachées.

Quand un frère parlait de son frère, il ne se servait plus du nom qui lui avait été donné au baptême ; ce nom, si souvent prononcé par leur père et leur mère, aurait pu rappeler des souvenirs de famille, et les hommes qui se font mauvais les redoutent ; il disait : *monsieur mon frère*.

Des amis communs avaient cherché à éteindre cette haine que l'on ne pouvait guère s'expliquer ; car ces deux frères étaient ce que le monde appelle des hommes d'honneur, et n'avaient que de bons procédés pour leurs semblables. Souvent je les ai vus s'émouvoir et s'attendrir quand on racontait devant eux de nobles dévouements ; souvent, quand on leur disait : Il y a là un malheureux qui souffre, je les ai vus se lever pour aller secourir cet inconnu. Ils avaient, comme vous le voyez, de la bienveillance pour tous, hors pour ceux qu'ils auraient dû aimer avant tous les autres. *L'honneur* s'arrangeait de cela ; la *religion*, elle, le réprouvait ; mais *l'honneur* c'était leur règle, et vous savez que *l'honneur* permet de haïr... ; que dis-je ? *l'honneur* fait bien plus : en certaines occasions, il ordonne de tuer.

L'homme a créé l'honneur, Dieu créa la vertu.

On le voit bien.

Si les deux frères dont je raconte l'histoire avaient écouté la voix de la religion, ils n'auraient pas laissé

pousser et grandir dans leur âme cette inimitié qui, ainsi qu'une plante vénéneuse, a empoisonné leurs jours. Non, dès le premier instant où elle commençait, comme un mauvais grain, à germer dans leurs cœurs, ils l'auraient étouffée pour obéir à ces paroles des livres saints :

“Ne laisse pas le soleil se coucher sur la rancune que tu portes à ton frère.”

Mais quand on ne lit que les livres du monde, quand on ne recherche que ses lumières, quand on n'écoute que ses maximes, il y a grande chance que l'on s'égarrera.

Comme pour fortifier encore davantage l'aversion entre ces deux hommes, les événements politiques de 1815 survinrent ; pour être plus assurés de ne se rencontrer jamais, et de pouvoir se détester davantage, les deux frères adoptèrent des drapeaux différents ; l'un, l'aîné, salua avec enthousiasme la Restauration, le second se fit ultra bonapartiste.

Mettre une différence d'opinion politique sur de la haine, c'est jeter de l'huile sur du feu, du vitriol sur une plaie.

Aussi, jamais leur animosité n'avait été si complète ; c'était à réjouir l'enfer.

Le royaliste aurait pu sauver à son frère plusieurs vexations, et il ne le fit pas.

Au 20 mars, le bonapartiste aurait pu empêcher le bannissement de son frère aîné, et il le laissa exiler. Et quand ils agissaient ainsi, si des étrangers venaient à eux leur demander des services, ils avaient de l'obligance pour eux ; ils n'avaient mis hors de leur bienveillance que leur fraternité.

Auprès de ces deux êtres qui avaient juré de se détester toujours, Dieu avait mis deux femmes qui gémissaient

de cette cruelle désunion. Les deux belles-sœurs avaient reçu de leurs maris la défense de se voir, de se parler ; quand elles venaient à se rencontrer dans un salon, elles se regardaient tristement et ne se disaient rien. Cependant, elles se sentaient un grand attrait l'une pour l'autre ; leurs jeunes enfants parfois aussi se trouvaient sur la même promenade, et leurs gouvernantes leur ayant dit : " Vous êtes cousins, " ils avaient joué ensemble ; et, comme l'amitié va vite parmi les enfants, les cousins s'aimaient beaucoup.

Plus tard, quand l'âge de la première communion fut venu, les fils des deux frères allaient au catéchisme dans la même église, et là, le même prêtre, devant le même autel, leur répétait les paroles de l'apôtre, de saint Jean devenu vieux : " Mes enfants, mes enfants, aimez-vous les uns les autres. "

L'amitié de ces jeunes garçons, qui avait commencé dans les jeux, se fortifiait ainsi à la voix de la religion ; car, de tous les commandements de Dieu, le plus facile à accomplir, c'est celui de s'aimer, surtout pour le jeune âge ; car les rancunes n'ont pas encore eu le temps de pousser dans des cœurs si neufs. Les rancunes, ce sont les ronces, les épines de la vie ; elles viennent plus tard dans les âmes que la rosée du Ciel n'humecte pas.

Un jour, un des enfants du comte de Chambral (c'était le nom du frère aîné) tomba subitement très-malade dans l'église où se faisaient les instructions de la première communion : tous ses jeunes camarades s'empressèrent de lui porter secours ; mais parmi les plus effrayés de son mal, les plus affectueux dans leurs soins, le prêtre distingua Anatole de Chambral, fils du second frère.

Les querelles de famille percent au dehors ; elles sont d'abord un malheur, puis elles deviennent un scandale. Le curé savait donc la longue et attristante division qui existait entre deux de ses paroissiens...., paroissiens, il faut le dire, qu'il ne voyait jamais dans son église.

Je l'ai dit en commençant cette histoire, leur religion, à eux, c'était l'honneur tel que le monde l'a fait ; et quand on se borne à ce culte-là, on n'a besoin ni de prières ni d'autels.... S'ils envoyaient leurs fils aux instructions religieuses, c'était à cause de l'usage, et parce que les mères des jeunes enfants auraient eu le cœur brisé de ne pas les voir chrétiens.

Anatole était venu au catéchisme avec son précepteur ; pendant que le prêtre faisait son instruction, il était survenu tout à coup un de ces orages comme on en voit souvent éclater sur Paris, alors que la pluie ne tombe plus par gouttes, mais par nappes ; alors que les toits, que les maisons, que les portes, que les fenêtres, ne sont plus aperçus qu'à travers un voile d'eau ; alors que les ruisseaux des rues se font torrents et débordent ; alors que les égouts se font cascades et bruissent ; alors que les pavés disparaissent sous des flots noirs et puants ; alors que les savoyards jettent des ponts de planche sur les eaux bourbeuses, et demandent *un petit sou* aux passants ; alors que les fiacres deviennent rares, et que leurs cochers se réjouissent sous le déluge !

Dans des circonstances semblables, c'est rendre un vrai service que de donner une place dans sa voiture. Anatole, voyant son cousin toujours aussi mal, offrit à la personne qui l'avait amené de le reconduire chez son père. Le curé fit un signe au domestique qui avait accompagné le jeune malade, d'accepter, car le bon prêtre

savait que Dieu prend souvent les petits enfants comme des anges, pour réconcilier les hommes entre eux.

Ernest, toujours évanoui, fut porté dans la voiture, et, pendant le trajet de l'église à l'hôtel de son père, eut constamment la tête appuyée sur la poitrine d'Anatole, qui pleurait de le voir si pâle et si inanimé.

Quand ils arrivèrent chez le comte de Chambral, ce fut une grande rumeur, un grand effroi dans toute la maison ; l'enfant était si faible, si changé, avait l'air d'être si près de la mort, que l'on ne fit attention qu'à lui, et l'on ne s'inquiéta d'abord aucunement de celui qui l'avait ramené ; ce ne fut que plus tard que le vieux domestique raconta qui avait offert sa voiture, et qui avait soigné avec tant d'affection son jeune maître.

Le fidèle serviteur, en donnant tous ces détails, les allongeait ; il voulait que le père d'Ernest fût reconnaissant envers Anatole ; car il pensait que lorsqu'on remercie le fils, on ne peut maudire le père.

Il y a un âge où le mal passe vite : l'enfance est comme la plante, qu'un souffle de l'orage courbe et fait pencher, mais que le plus petit rayon de soleil redresse et ravive. Au bout de quelques jours, Ernest put revenir aux instructions du curé.

La première communion des enfants approchait, et, suivant l'usage établi dans plusieurs de nos provinces, la veille de la grande et sainte journée, les familles des jeunes catéchumènes furent invitées à se rassembler dans la chapelle des Trépassés, pour bénir, sur les ossements des aïeux, leurs fils et leurs filles.

Les mères d'Anatole et d'Ernest avaient employé auprès de leurs maris une si ingénieuse adresse, qu'elles parvinrent à les amener à cette imposante cérémonie.

Chacun des frères y vint, espérant bien n'y pas rencontrer son frère. Aussi, lorsque dans la foule des parents, pauvres et riches, qui avaient été conviés à la bénédiction, le comte de Chambral reconnut son frère, son premier mouvement fut d'aller vers la porte pour sortir ; pour s'en aller, il fut obligé de passer près du vieux prêtre, qui tenait en ce moment par la main le petit Anatole.

“ Monsieur le comte, dit le prêtre, voici l'enfant qui a soigné avec tant de tendresse et d'affection M. Ernest, le jour où il nous a fait si grande peur par son évanouissement.

— Ah ! je vous remercie bien, mon cher enfant, dit le comte en passant la main dans les cheveux bouclés d'Anatole, qu'il ne connaissait pas ; je vous remercie d'avoir pris si bon soin de mon fils.

— Remercier n'est point assez, monsieur le comte, ajouta le curé ; aujourd'hui, il faut bénir.

— Eh bien ! que Dieu vous donne beaucoup de bonheur, à vous, mon enfant, qui avez beaucoup de pitié pour ceux qui souffrent ! ”

À ce moment, le frère du comte, qui avait vu la main fraternelle sur la tête de son fils, et qui venait d'entendre ce vœu de bonheur prononcé sur son enfant, sentit une émotion inconnue parcourir tout son être ; des pleurs lui vinrent aux yeux et tout son corps trembla.

Oh ! alors, s'il se fut laissé aller à ce qui se passait en dedans de lui, il se fut élancé dans les bras de son frère ; mais le respect humain, mais cette honte, cette pusillanimité des âmes faible, le retint. Le respect humain, c'est un mur que l'enfer a élevé entre l'homme et la ver-

tu ; c'est une de ces bises glacées qui vont soufflant sur tous les sentiments généreux pour les faire périr.

Le respect humain, c'est la poltronnerie de l'âme, la lâcheté morale !

Oh ! alors que Satan a répandu parmi les hommes la honte du bien, il a eu pour les intérêts de l'enfer une grande inspiration ; en inventant le respect humain, il a jeté sur la terre ce qui étouffe le plus la vertu.

Les deux frères cédaient maintenant à cette maligne influence ; la haine s'était usée, mais la crainte des propos du monde les faisait persister dans leur désunion : il y a des hommes qui s'imposent des sacrifices pour paraître bons, il y en a d'autres qui se font violence pour se donner les faux semblants de la méchanceté et de la rancune.

Le mal a son hypocrisie comme le bien ; sans doute, c'est grande pitié ! mais c'est comme cela.

La cérémonie de la bénédiction des enfants par leurs pères et leurs mères commença. C'était là, je vous l'assure, une solennelle chose à voir ! Sous les dalles blanches et noires de la chapelle des Trépassés était le caveau ou *l'enfeu* de beaucoup des familles qui étaient là rassemblées ; ainsi, bien de ces pères, bien de ces mères se trouvaient là entre les aïeux et leur postérité, entre le passé et l'avenir, et, de plus, en face de Dieu.

Chaque enfant venait à son tour s'agenouiller devant son père et sa mère, et là, d'une voix émue, leur demandait pardon de ses désobéissances, de ses paresse et de ses colères. Alors les parents, étendant les mains sur la tête de leurs fils et de leurs filles, disaient : QUE DIEU VOUS BÉNISSE COMME NOUS VOUS BÉNISSONS !

Quand Ernest et Charles de Chambral, tous les deux fils du comte, furent à genoux devant leur père, celui-ci,

qui avait reconnu son frère dans la foule, et qui n'avait pu le voir sans être aussi profondément ému, se leva, et les deux mains étendues sur ses deux enfants, prononça ces paroles :

“ Mes enfants, que Dieu vous bénisse comme je vous bénis, qu'il vous donne des jours d'union et de bonheur.... Aimez-vous toujours tous les deux....” Il ne put en dire davantage ; les larmes que l'on avait vues dans ses yeux retombèrent sur son cœur et étouffèrent sa voix... Et le curé, qui avait une grande expérience des hommes, bénit Dieu en lui-même, car il voyait que les deux frères étaient sur le chemin de la réconciliation, et qu'ils y avaient été amenés par leurs enfants. Je l'ai écrit ailleurs : Dieu met souvent aux mains des enfants de grandes choses ; les Saintes Écritures l'ont dit : l'orphelin sera puissant dans la main du Seigneur !

Sans le respect humain, que j'ai maudit tout à l'heure, toute réminiscence de haine eût été effacée entre le comte et le vicomte de Chambral ; mais, malgré cet acheminement vers l'union, ils restaient encore divisés : seulement leur froideur avait diminué ; quand ils se rencontraient, ils ne se regardaient pas encore comme amis ; mais du moins ce n'était plus comme ennemis qu'ils s'envisageaient.

Le père d'Anatole tomba très-malade ; son frère aîné envoya chaque jour savoir de ses nouvelles, et cessa d'exiger que ses fils ne parlassent plus à leurs cousins quand le hasard les faisait se trouver ensemble.

Ce demi-rapprochement suffisait au monde, mais à Dieu, il fallait plus que cela.

Le comte de Chambral avait beaucoup voyagé, avait séjourné longtemps à Rome, et avait rapporté d'Italie un

grand goût pour la bonne musique. Lui qui n'était pas retourné dans une église depuis la première communion de son fils, pendant la semaine sainte, entra à Saint-Roch pour y entendre chanter le *Stabat*.

C'était là que Dieu l'attendait. Chacun a son moment marqué... Celui du comte était venu ; l'harmonie amena la grâce dans son âme, comme un ange conduit un autre ange...

Ce chant, qui peint si bien les angoisses d'une mère, alla réveiller dans le cœur de l'homme du monde ce qui y était resté de bon ; en écoutant les douleurs de Marie, il pensa à la douleur que sa mère, à lui, aurait éprouvée, si elle avait vu la haine qui s'était élevée entre ses deux fils... Et tout de suite, sous une inspiration du Ciel, il alla tomber aux pieds du prêtre qui avait instruit ses fils. Puis, se relevant du tribunal où l'on se réconcilie avec Dieu, avec son ennemi et avec soi-même, il courut chez son frère malade.

En le voyant entrer, le père d'Anatole lui dit : " Ah ! mon frère, vous envoyez tous les jours savoir de mes nouvelles ; cette marque de ressouvenir était déjà beaucoup ; je n'osais espérer davantage.

— Mon ami, répondit le comte, *avant Pâques, des politesses, c'était peut-être assez ; mais après Pâques, il faut mieux que cela. Aussi, je vous apporte tout l'amour d'un frère.*"

J'ai raconté tout au long cette histoire vraie, pour prouver qu'il y a autre chose dans nos fêtes que des cérémonies, des cierges et de l'encens. Les enseignements qu'elles donnent améliorent et purifient les âmes, comme leur poésie élève l'esprit. Elles ne répandent

pas seulement des fleurs sur le temps qui nous est accordé ; elles font encore pousser des fruits pour l'éternité.

VICOMTE WALSH.

LE QUIPROQUO.

Un étranger très-riche, nommé Sutherland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie ; il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliew, entre avec l'air consterné.

— M. Sutherland, dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, m'afflige, et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi ! monsieur, répond le banquier, je l'ignore autant et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin quel est cet ordre ?

— Monsieur, reprend l'officier, en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître.

— Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice ?

— Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir, une place peut être rendue.

— Eh bien ! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays ?

— Ce serait une contrariété ; mais avec vos richesses, on est bien partout.

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie Sutherland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie ?

—Hélas ! on en revient.

—De me jeter en prison ?

—Si ce n'était que cela ; on en sort.

—Bonté divine ! voudrait-on me knouter ?

—Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

—Eh ! quoi, dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril ? L'impératrice si bonne, si clémente, qui me parlait encore si doucement il y a deux jours, elle voudrait... Mais je ne puis le croire. Ah ! de grâce, achevez ; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

—Eh bien ! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler...

—Empailler ! s'écrie Sutherland en regardant fixement son interlocuteur ; mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne ; enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.

—Hélas ! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter ; j'ai marqué ma surprise, ma douleur ; j'allais hasarder d'humbles remontrances, mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur le champ l'ordre qu'elle m'avait donné ; en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : " Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmure des commissions dont je daigne vous charger. "

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère,

le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Sutherland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède, en tremblant, à ses prières ; se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce. Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou ; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie :

“Juste ciel ! quelle horreur ! En vérité, Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté.”

Le comte sort, exécute l'ordre, revient et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats.

“Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable : j'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de *Sutherland*, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir ; j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler, et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une vanité sotte, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme.”

DE SÉGUR.

LE LÉPREUX.

Pour bien comprendre l'insuffisance d'un argument dans les questions essentielles de la morale, on peut opposer aux réflexions de Rousseau sur le *suicide*, si éloquentes qu'elles soient, le passage suivant, où cette violation criminelle des lois de la Providence est combattue, non par la raison, mais par le cœur. Quand un esprit superbe fait dépendre l'accomplissement de ses devoirs, d'une discussion subtile, on peut être assuré que Dieu le livre à ses aveuglements et qu'il succombera. Mais, si la grâce touche son cœur, si le sentiment remue ses entrailles, la cause de l'ordre est gagnée, et le père des miséricordes le retiendra au bord de l'abîme.

M. Xavier de Maistre représente un lépreux arrivé au dernier terme du désespoir, et prêt à se donner la mort pour échapper à ses angoisses. Il met dans la bouche de cet infortuné les paroles suivantes, qui peignent si énergiquement la désolation de son âme et son miraculeux retour à Dieu :

Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution

d'incendier ma retraite et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation ; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure en criant : " Malheur à toi, lépreux ! malheur à toi ! " et, comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : " Malheur à toi ! " Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : " Malheur à toi ! "

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches : c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois. Je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : " Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. " En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. À cet aspect, je restai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : " Voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a

promis !" et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant : je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : " Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute mon affection, rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autre témoin qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses vivre et mourir en bon chrétien (1)."

Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais, je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le

(1) *Que tu puisses* pourrait d'abord sembler plus correct ; mais *puisses* est plus vrai ; le vœu est antérieur, il est vrai, au moment où elle parle, mais l'accomplissement est placé par sa pensée au delà de ce moment.

sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. À mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel, pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé.

XAVIER DE MAISTRE.

DUPUYTREN ET LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Dupuytren, ce père de la chirurgie moderne, travaillait constamment. Hiver comme été, il était levé à cinq heures ; à sept heures il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiât avec une célérité presque brutale, ils étaient si nombreux, que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour qu'elle s'était prolongée encore plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre

quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet. C'était un vieillard de très-petite taille, dont il eût été difficile de deviner l'âge. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, dans tout son être, il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquises. Il est des physionomies heureuses sur lesquelles le regard se repose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait presque senti meilleur ; on était invinciblement attiré vers lui ; on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son corps était couvert d'un costume rigoureusement noir. En saluant, il mit à nu une énorme tonsure. C'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui morne et glacé.

“ Qu'avez-vous ? ” lui dit-il durement.

— Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, je vous demanderai la permission de m'asseoir ; mes pauvres jambes sont un peu vieilles. Il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village m'a dit d'abord que ce n'était pas grand' chose ; mais le mal a augmenté, et au bout de cinq mois l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux ; et puis j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et..

— Montrez-moi votre cou.

— Ce n'est pas, continua le vieillard en obéissant, ce n'est pas que ces braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à l'église de ma paroisse pour y entendre la messe ; mais ils ont beaucoup de mal pen

dant la saison, et il n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit : Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour moi . . . Et puis, vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme . . . Monseigneur voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aidât. Alors mes paroissiens m'ont dit de venir à Paris pour vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup et que j'ai bien des pauvres gens dans ma commune ; mais il a fallu faire ce qu'ils ont voulu. J'ai pris la voiture . . . Voilà mon mal, monsieur le docteur," dit-il en tendant son cou.

Dupuytren l'examina longtemps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très-profond. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était si grave que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête, qu'il tenait entre les mains, et, le regardant fixement, lui dit dans la figure, avec un sinistre éclat de voix :

"Eh bien ! monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir !"

L'abbé prit des linges et enveloppa son cou sans mot dire. Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui. Quand il eut achevé son pansement, le prêtre tira de sa poche une pièce de cinq francs enveloppée dans du papier, et la déposa sur la cheminée.

"Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, monsieur le docteur, dit-il, avec un charmant

sourire. Pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver, au moins je serai préparé à ce qui m'attend. Peut-être auriez-vous pu, ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer cette grande douleur avec un peu plus de précaution. J'ai soixante-cinq ans, et, à mon âge, on tient quelquefois beaucoup à la vie. Mais je ne vous en veux pas ; vous ne m'avez pas surpris ; j'attendais depuis longtemps ce moment-là, Adieu, monsieur le docteur, je vais mourir à mon presbytère.'

Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant s'était brisé comme un verre fragile contre quelques simples paroles d'un simple vieillard qu'il avait tenu malade et chétif en ses larges mains. Dans ce corps faible et souffreteux, il avait rencontré un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne, il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup sur l'escalier. Peut-être ne voulait-il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

“ Monsieur l'abbé, cria le célèbre chirurgien, voulez-vous remonter ? ”

L'abbé remonta.

“ Il y a peut-être un moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur le docteur, dit l'abbé en se débarrassant, avec quelque vivacité, de sa canne et de son chapeau ; mais je ne suis venu à Paris que pour cela ! Opérez tant que vous voudrez.

—Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile. Ce sera long et douloureux.

—Opérez, opérez ! monsieur le docteur ! J'endurerai tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents.

—Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir, et demain, et après-demain matin.

—C'est dit, monsieur le docteur ; je vous remercie."

Dupuytren traça quelques mots sur un papier qu'il remit au prêtre. Celui-ci se rendit à l'hospice, où la communauté presque tout entière vint l'installer dans une petite couchette garnie de draps bien blancs. Chaque sœur le comblait d'oreillers, de sirops. Le petit prêtre ne savait comment les remercier.

Le surlendemain, les cinq ou six cents élèves qui suivaient chaque jour les leçons du maître étaient à peine assemblés que Dupuytren arriva. Il se dirigea vers le lit du prêtre, suivi de cet imposant cortège, et l'opération commença. Elle dura vingt-cinq minutes. L'abbé ne fronça pas le sourcil ; seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de crainte, et que Dupuytren lui dit : "C'est fini," l'abbé était un peu pâle.

Dupuytren le pansa lui-même.

"Je crois que tout ira bien, ajouta-t-il amicalement. Avez-vous beaucoup souffert ?

—J'ai tâché de penser à autre chose," répondit-il.

Et il s'assoupit.

Dupuytren l'examina un instant dans un profond silence ; puis il fit glisser les rideaux blancs de la cou-

chette sur les tringles de fer, et la visite continua. Le prêtre était sauvé.

Chaque matin, quand Dupuytren arrivait, par une étrange infraction à ses habitudes, il passait les premiers lits et se rendait auprès de son malade favori. Plus tard, lorsque celui-ci commença à se lever et à pouvoir faire quelques pas, Dupuytren, la clinique achevée, allait à lui, prenait son bras sous le sien, et, harmonisant son pas avec celui de son convalescent, faisait avec lui un tour de salle.

Pour qui connaissait l'insouciance dureté avec laquelle Dupuytren traitait habituellement ses malades, ce changement de conduite était inexplicable.

Lorsque l'abbé fut en état de supporter le voyage, il prit congé des sœurs et du docteur, et alla retrouver ses paroissiens.

Quelques mois après, Dupuytren, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, vit s'avancer vers lui l'abbé, qui l'attendait dans la salle Sainte-Agnès. L'abbé portait toujours son petit costume noir, mais il était plein de poussière ; et ses souliers à boucles étaient tout blancs : on eût dit qu'il venait de faire un long chemin à pied. Il avait au bras un panier d'osier, bien attaché avec des ficelles, et d'où s'échappaient des brins de paille.

Dupuytren lui fit le meilleur accueil, et, après s'être assuré que l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, il lui demanda ce qu'il venait faire à Paris.

“ Monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré ; je n'ai pas pu laisser passer le 6 juillet sans venir vous voir, et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier deux beaux poulets de mon

poulailler, et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris. Il faut que vous me promettiez, mais là, bien sûr, de goûter un peu à tout cela."

Dupuytren lui serra affectueusement la main. Il voulut engager le bon vieillard à dîner avec lui ; mais celui-ci refusa, bien qu'avec peine. Les instants étaient comptés, et il lui fallait retourner aussitôt au milieu de ses paroissiens.

Deux années encore, au 6 juillet, Dupuytren vit arriver le prêtre avec son panier et les poulets. Le docteur recevait ces visites avec une sorte d'émotion.

Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie devant laquelle sa science devait céder. Il partit pour l'Italie, mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage. Lorsqu'il revint chez lui, au mois de mars 1834, son état semblait s'être amélioré, mais il se voyait mourir ; il avait compté ses instants . . .

Tout à coup il appelle son fils adoptif, qui veillait dans le cabinet voisin.

" Mon ami, dit-il, écrivez : " À M. Millet, curé de la paroisse de Franville.

" Mon cher abbé, le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite : peut-être arriverez-vous trop tard.

" Votre ami,

" DUPUYTREN."

Le prêtre accourut aussitôt. Il resta longtemps enfermé avec Dupuytren. Quand il sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides, et sa physionomie rayonnait d'une douce exaltation.

Le lendemain, Dupuytren appelait auprès de lui

l'archevêque de Paris.... C'était le 8 février 1835... Quelques heures après, le célèbre chirurgien était mort.

Le jour de l'enterrement, le bon prêtre suivit le convoi en pleurant.....

M. HOURNON.

GENRE DRAMATIQUE.

SCÈNES ET DIALOGUES.

Le dialogue, comme le mot l'indique suffisamment, est un entretien entre deux ou plusieurs personnes.

Cette forme, quoiqu'elle appartienne essentiellement aux compositions dramatiques, s'adapte à peu près à tous les genres littéraires. Si la comédie et le drame ne peuvent s'en passer, l'épique, le roman, le conte, le traité didactique ou polémique, la discussion philosophique ou historique, même le discours, s'en accommodent parfois à merveille.

L'AVARE.

Harpagon ; Maître Jacques, *cuisinier et cocher* ; La Merluche ; Brindavoine, *laquais* ; Claude, *servante d'Harpagon* ; Valère, *fils du seigneur Anselme*.

HARPAGON.—Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude : commençons par vous. (Elle tient un balai.) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout, et surtout, prenez garde de ne point froter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles, et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque

chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES (à part.)—Châtiment politique.

HARPAGON.—Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES (à part.)—Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.—Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur ?

HARPAGON.—Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.—Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.—Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière.

HARPAGON (à La Merluche.)—Paix : rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (À Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

(Brindavoine et La Merluche sortent.)

HARPAGON.—Valère, aide-moi à ceci. Or ça, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES.—Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.—C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES.—Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.—Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES.—Attendez donc, s'il vous plaît.
(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON.—Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES.—Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.—Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES (à part).—Grande merveille.

HARPAGON.—Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES.—Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.—Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALÈRE.—Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES.—Bonne chère avec peu d'argent !

VALÈRE.—Oui.

MAÎTRE JACQUES (à Valère).—Par ma foi, monsieur

l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.—Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES.—Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère avec peu d'argent.

HARPAGON.—Haye ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES.—Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.—Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.—Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES.—Eh bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes.....Potages.....Entrées.....

HARPAGON.—Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES.—Rôt...

HARPAGON (mettant la main sur la bouche de maître Jacques.)—Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES.—Entremets...

HARPAGON (mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.)—Encore ?

VALÈRE (à maître Jacques.)—Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.—Il a raison.

VALÈRE.—Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de

trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.—Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour viv...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE.—*Qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON (à maître Jacques).—Oui. Entends-tu ?
(À Valère).—Quel est le grand homme qui dit cela ?

VALÈRE.—Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.—Souviens-toi de m'écrire ces mots ; je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.—Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire ; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.—Fais donc.

MAÎTRE JACQUES.—Tant mieux ! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON (à Valère).—Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE.—Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.—Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES.—Attendez : ceci s'adresse au cocher.
(Maître Jacques remet sa casaque.) Vous dites...

HARPAGON.—Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.

MAÎTRE JACQUES.—Vos chevaux, monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.—Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES.—Eh ! pour ne rien faire, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués ; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.—Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES.—Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse, s'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE.—Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire ; aussi bien, nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES.—Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

MOLIÈRE (*l'Avare*, Acte III.)

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

“ Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.”

LE CONNÉTABLE.—N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes. Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.—C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE.—Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre; mais je ne veux point te traiter en prisonnier, je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.—Eh? croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure, que je suis en peine; je meurs dans un moment; la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE.—Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront à te guérir.

BAYARD.—Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE.—Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est



MORT DE BAYARD.

assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD.—Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer, de ses propres mains, sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE.—Quoi, Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! Je te plains, et tu m'insultes !

BAYARD.—Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie, sans tache ; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir, je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE.—Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre ?

BAYARD.—Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que de la vaincre et de triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

LE CONNÉTABLE.—Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

BAYARD.—Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre

nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE.—Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.—Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE.—Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD.—Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait; la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait; vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE.—Eh bien, j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAYARD.—Je le sais bien: mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu et ne cessant de dire la vérité.

FÉNELON.

DEUXIÈME PARTIE.

GRANDS SPECTACLES DE LA NATURE.

DESCRIPTIONS.

LA DESCRIPTION est la représentation, par la parole, d'un objet ou d'une action mettant en relief sa nature et ses circonstances. Plus puissante que la peinture, la description imite les sons, reproduit la succession des mouvements, exprime les élans du cœur, révèle les secrets les plus intimes de la pensée. Elle varie suivant les sujets, les temps, les lieux, les personnes. La description diffère de la définition en ce sens que cette dernière est réduite aux termes les plus simples.

LES LIEUX SAINTS.

Nazareth, résidence de la sainte Vierge, de saint Joseph et de Jésus-Christ, est à huit lieues à l'est du mont Carmel.

Nazareth veut dire *fleur* ; et Marie est aussi appelée dans les saintes Écritures *la fleur des champs* et *le lis de la vallée*.

Nazareth, située sur le penchant et au pied d'une montagne qui regarde l'orient, renferme 1,200 âmes. Ses rues sont étroites, tortueuses et formées de maisons blanches, au milieu desquelles coule un petit ruisseau.

La demeure de Marie était au milieu de la ville. Cette demeure se composait d'une *salle basse* et d'une *grotte* taillée dans la roche de la montagne. C'est dans la

grotte que se trouvait Marie lorsque l'ange Gabriel lui annonça sa *conception* miraculeuse.

La seule porte extérieure était tournée vers Jérusalem. La salle communiquait avec la grotte. Pour entrer dans cette seconde pièce, il fallait descendre une marche.

En forme de rectangle allongé, la salle était construite de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par du ciment. Lorsqu'en 1252 saint Louis reçut la communion dans ce lieu sacré, le plafond, surmonté d'un petit clocher, était de bois peint en bleu, et divisé en plusieurs compartiments parsemés d'étoiles dorées. Sur les murs, étaient peints les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur. À droite de la porte d'entrée, s'ouvrait une seule fenêtre, et en face s'élevait un autel que dominait une croix grecque, ornée d'un crucifix peint sur une toile collée au bois, où se lisaient ces mots : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*, c'est-à-dire, *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Près de l'autel, se trouvait une armoire destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage.

À gauche de la porte et en face de la fenêtre, on voyait, dans une niche, une statue, en bois de cèdre, de la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus.

Depuis la fin du XIII^e siècle, cette maison n'est plus à Nazareth. Alors elle fut, d'après une tradition très-authentique, miraculeusement transportée en Italie, sur le haut d'une montagne non loin d'Ancône ; c'est là qu'on la vénère sous le nom de SANTA-CASA ou Notre-Dame de Lorette.

À Nazareth, sur les fondements de la salle ainsi transportée, on a bâti une chapelle de même longueur et de même largeur.

À deux lieues au nord de Nazareth, on trouve le village

de *Diocésarée*, où demeurait *sainte Anne*, mère de la sainte Vierge.

La petite ville de *Cana*, où Jésus-Christ changea l'eau en vin, est à deux lieues à l'est de Nazareth. À trois lieues de Nazareth, se trouve le *mont Thabor*, où Jésus-Christ fut transfiguré. Du sommet de cette montagne, on aperçoit le cours du *Jourdain*, qui va se perdre dans la *mer Morte*. Au pied du mont Thabor, vers l'orient, commence une vaste plaine qui finit à la *mer de Galilée* ou *Tibériade* ; c'est dans cette plaine qu'eut lieu le miracle de la *multiplication des cinq pains*.

Du mont Thabor à Naplouse (autrefois Sichem ou Sichar), on compte onze lieues. C'est près de Sichem qu'était le puits où Jésus-Christ rencontra et convertit la *Samaritaine*.

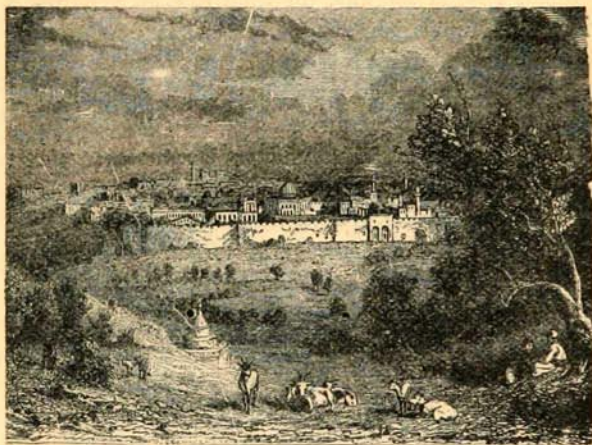
Nous avons encore douze lieues à faire vers le sud, et nous serons à *Jérusalem* !!

Tout est silencieux autour de Jérusalem ; aucun bruit ne se fait entendre dans ses rues étroites, tortueuses et mal pavées. Cette ville désolée et déserte semble encore frappée de la scène sanglante qui s'accomplit sur le Calvaire, il y a 1800 ans. Partout apparaissent des traces de malédiction.

Elle repose sur les monts *Sion*, *Acra*, *Moriah* et *Béze-tha*. On entre par plusieurs portes : au nord, par la *porte de Damas* ; à l'occident, par la *porte d'Ephraïm* ; au midi, par la *porte de David* ; à l'orient, par la *porte de la Sainte-Vierge* ; une cinquième porte, dite *porte dorée*, aujourd'hui murée, est en face de la *vallée de Josaphat* ; les chrétiens de Syrie sont persuadés que Jésus-Christ fit son entrée triomphante par cette porte, qui est l'objet de leur vénération. Les remparts, hauts

et crénelés, présentent un grand nombre de tours carrées, garnies de meurtrières.

Lorsque l'empereur Adrien releva Jérusalem, détruite par Titus, le mont *Calvaire* fut compris dans l'enceinte. Les maisons de Jérusalem, presque toutes carrées, ont deux ou trois étages et des toits plats formant terrasse : elles ne reçoivent le jour que par une petite porte et



JÉRUSALEM (*Vue prise du Mont des Oliviers.*)

par quelques petites fenêtres grillées en bois. On ne trouve dans la ville qu'une seule fontaine. Les femmes chrétiennes de Jérusalem ne sortent qu'enveloppées dans une mante noire qui leur cache complètement le visage.

Le temple de Salomon se trouvait tout à fait à l'orient de la ville ; sur ses ruines, les musulmans ou mahométans ont bâti la mosquée d'Omar.

L'extérieur de cet édifice est tout revêtu de marbre et de carreaux damasquinés avec une infinité de dorures.

Dans l'intérieur, on compte trente-deux colonnes de marbre gris, dont seize soutiennent la première voûte, et les autres le dôme, l'un des plus riches de tout l'univers. Autour des colonnes sont de très-beaux ouvrages de fer et de cuivre doré, supportant sept mille lampes qui brûlent chaque semaine, du jeudi soir au vendredi à midi, et, de plus, jour et nuit pendant la durée entière du *Ramadan*, qui est le carême des musulmans.

Il est, sous peine de mort, défendu aux chrétiens de pénétrer dans cette mosquée.

En face, à l'orient de la ville, se trouve la *montagne des Oliviers*. Entre cette colline et le mur oriental de la ville, est la *vallée de Josaphat*, traversée par le *torrent de Cédron*. Un tombeau, appelé tombeau de la Sainte-Vierge, se trouve à l'extrémité septentrionale de cette vallée, qui, sur toute son étendue, est couverte de pierres sépulcrales.

C'est là que les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans s'accordent à placer la scène terrible du *Jugement dernier*.

Au sud-est de la montagne des Oliviers, on voit la grotte où les apôtres se réunirent pour composer le *Symbole* qui porte leur nom.

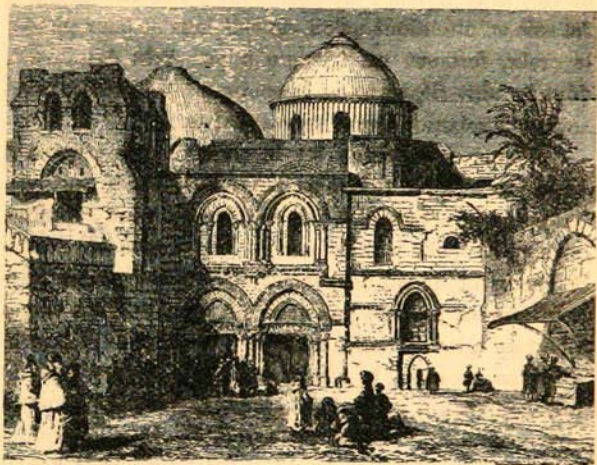
C'est au pied de la montagne des Oliviers que Jésus-Christ fut arrêté. On montre encore, près de quelques vieux oliviers, la place qui fut baignée de la sueur de sang du Sauveur, et le lieu où il s'éleva triomphant vers le ciel.

Le *Calvaire* est à l'occident de Jérusalem.

Au nord, à une lieue environ des murs, se trouvent les tombeaux des anciens rois et des juges.

On compte à Jérusalem quinze églises chrétiennes, dont la principale est celle du *Saint-Sépulcre*, vaste édifice irrégulier, qui renferme dans ses murs les principaux lieux où s'accomplit la passion de Jésus-Christ.

Le *saint Sépulcre* lui-même présente un autel de marbre de sept pieds de long sur deux et demi de large, enfermé dans une petite chapelle souterraine carrée,



L'ÉGLISE DU ST. SÉPULCRE (*Vue extérieure.*)

construite en marbre, éclairée par des lampes d'une grande richesse, et recouverte en entier d'une riche tapisserie en velours ; un tableau, placé au-dessus de la pierre sainte, représente Jésus-Christ vainqueur de la mort.

L'entrée du saint Sépulcre regarde l'orient.

Pour y pénétrer, il faut passer par la *Chapelle de l'Ange*, ainsi nommée parce que c'est à cette place que l'ange parla aux *trois Maries*.

À quarante verges au nord du saint Sépulcre, se trouve la *Chapelle de l'Apparition* ; c'est là que Notre-Seigneur, ressuscité, apparut à sa mère. Devant cette chapelle, est marquée la place où un miracle fit reconnaître, parmi les trois croix, celle sur laquelle Jésus-Christ fut crucifié.

Le saint Sépulcre, le lieu du Calvaire où la croix fut élevée, et la *prison*, c'est-à-dire le lieu où Notre-Seigneur fut mis en attendant qu'on eût fait le trou pour planter la croix, forment un triangle à peu près équilatéral, dont le saint Sépulcre est le sommet. Les côtés de cet angle ont soixante-douze verges environ.

La *Voie douloureuse* est le chemin que parcourut Jésus-Christ de la prison au lieu où la croix fut plantée. Sur ce chemin, et tout à fait en face du saint Sépulcre, est une chapelle édifée sur le lieu même où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats, et où ses vêtements furent joués et partagés. À quarante-huit verges à l'est de cette chapelle, est le lieu où la croix fut trouvée avec les *clous*, la *couronne d'épines* et le *fer de la lance*, objets qui avaient été cachés là pendant plus de trois cents ans. Cet endroit forme un triangle équilatéral avec la place où la croix fut élevée et la prison de Jésus-Christ ; les côtés de cet angle ont soixante verges.

En sortant de la chapelle où les vêtements du Sauveur furent joués, on trouve, en prenant à gauche, une chapelle sous l'autel de laquelle on voit une colonne de marbre gris, marquetée de taches de sang noir. Cette colonne, qui a deux pieds de haut et un de diamètre, est appelée la colonne de l'*impropère*, parce que l'on y fit asseoir Jésus-Christ pour le couronner d'épines. À

vingt-six verges au sud de la colonne de l'impropère, est le lieu où Jésus-Christ fut attaché à la croix. Trente-deux lampes ardentes y brûlent jour et nuit. À douze verges à droite, au milieu de cinquante lampes ardentes, on voit dans le roc le trou où fut plantée la croix. À douze verges de l'entrée présidionale de l'église du Saint-Sépulcre, on rencontre la *Pierre de l'onction*, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloës avant d'être mis dans le sépulcre.

Le *Saint-Cénacle* avait été bâti sur les ruines du *palais de David* ; il est composé de deux étages : celui d'en bas contient deux chambres ; le second étage se partage également en deux salles, dans l'une desquelles Jésus-Christ institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie ; c'est dans l'autre que les disciples étaient assemblés, quand l'Esprit-Saint descendit sur eux le jour de la Pentecôte.

Jérusalem renferme environ vingt-cinq mille Arabes, Juifs, Turcs, Arméniens et Chrétiens.

Le quartier des Juifs renferme huit à neuf mille fils des anciens maîtres de Jérusalem. "À peine, dit M. de Forbin, peut-on appeler du nom de rue un espace étroit, montueux, couvert de boue, qui divise les maisons du quartier des Hébreux. Descendu par un escalier ruiné, dans des caves dont les voûtes étaient éboulées ou soutenues par des piliers qui furent jadis sculptés et dorés, j'appris avec surprise que c'était la grande synagogue ; des enfants en haillons y apprenaient d'un vieillard aveugle, l'histoire de cette ville où leurs pères adoraient le Dieu d'Israël et de Juda sous des portiques de marbre, sous des voûtes appuyées sur les cèdres du Liban. Tels sont les restes de ce peuple dont la capti-

tivité laissa partout de si grands souvenirs, qui éleva de ses mains et baigna de ses sueurs les monuments les plus fastueux de Memphis et de Rome."

Bethléem est à deux lieues au midi de Jérusalem. Cette ville se nommait en hébreu *Beth-Lechem*, nom qui signifie *maison de pain*. Elle fut aussi appelée *Ephrata*, c'est-à-dire *féconde*. Aussi, Sainte-Paule, en arrivant dans la cité sainte, s'écria : "*Je te salue, Bethléem, VRAIE MAISON DE PAIN où naquit le pain descendu du ciel ; je te salue, Ephrata, FÉCONDE TERRE où Dieu a pris naissance.*" Bethléem s'appelait encore *Cité de David*, parce qu'elle était la patrie de ce prince.

À moitié chemin de Jérusalem à Bethléem, on trouve un monastère grec qui porte le nom du prophète *Élie*. Devant le monastère, on voit un arbre dont le feuillage touffu ombrage une pierre qui servait, dit-on, de lit au prophète.

Bethléem est située sur un monticule entouré de collines et de plaines pittoresques assez bien cultivées.

Les premiers chrétiens bâtirent à Bethléem une chapelle, dans laquelle était enclavée l'étable où le Sauveur vint au monde.

En 326 l'impératrice Hélène fit élever à la place de cette chapelle une magnifique église qui porte aujourd'hui le nom de *Marie*. La nef, en forme de croix, est ornée de quarante-huit colonnes. En dessous, est une chapelle souterraine qui renferme la *Sainte-Grotte* où s'accomplit le mystère de la naissance du Sauveur.

Près de l'église de Sainte-Marie, se trouve l'église de *Sainte-Catherine*, qui, par un escalier très-étroit, communique avec la Sainte-Grotte.

Au bas de l'escalier, sur la droite, un petit chemin

conduit à l'autel de Saint-Eusèbe, à l'autel de Sainte-Paule et de Sainte-Eustochie, sa fille, à l'autel de Saint-Jérôme et à la grotte où Saint-Jérôme passa une partie de sa vie et traduisit en latin l'*Ancien Testament*.

À gauche de l'escalier, on aperçoit un autel sous lequel est le tombeau des *Saints-Innocents* massacrés par ordre d'Hérode.

De là, on monte quelques degrés, et l'on se trouve dans la Sainte-Grotte : elle a treize verges de long, trois et demie de large et trois de haut ; elle se rétrécit dans le fond. Le pavé et les parois du rocher sont revêtus de marbres précieux ; trois colonnes de porphyre soutiennent la voûte. Trente-deux lampes y brûlent sans interruption. Au fond, vers l'orient, on voit, à la lumière de seize lampes ardentes, la place même où Marie enfanta son divin fils ; elle est indiquée par un marbre blanc fixé dans le pavé, au milieu duquel est un soleil en argent entouré de cette inscription : *Hic de Virgine Mariâ Jesus Christus natus est. Ici Jésus est né de la Vierge Marie*. Au-dessus, se trouve une table de marbre servant d'autel et soutenue par deux colonnes. C'est entre ces deux colonnes et sous cet autel qu'on se prosterne pour baiser la place sacrée où le Sauveur vint au monde. À quelques pas plus bas, vers le midi, on remarque une *Crèche*. Elle est élevée à un pied au-dessus du niveau de la grotte et recouverte de marbre blanc. Un tableau représentant l'*Adoration des Bergers* couvre le fond de la Crèche et cache la nudité du roc. Le jour de Noël, on enlève ce tableau, et la roche nue reste exposée, pendant quelques jours, à l'adoration des chrétiens. À trois pas vis-à-vis de la Crèche, est un autel

élevé à l'endroit où était assise Marie lorsque les Mages vinrent Jésus-Christ.

Les maisons de Bethléem sont carrées ; le toit forme terrasse : l'escalier se trouve en dehors. La population se compose de 1,800 Catholiques, d'autant de Grecs, d'une cinquantaine d'Arméniens, et d'environ 140 Turcs.

À deux cents pas de Bethléem, est une grotte du même genre que celle de la Nativité : on l'appelle la *Grotte-de-Lait*. La tradition dit que Marie s'y cacha avant sa fuite en Égypte.

À une demi-lieue de la Grotte-de-Lait, vers l'orient, est situé le *Village des Pasteurs*. C'est le lieu qu'habitaient les bergers auxquels les anges apparurent au moment de la naissance du Sauveur. L'emplacement même où les bergers entendirent la voix des anges est maintenant clos de murs et planté d'une cinquantaine d'oliviers.

(Faire résumer la description des lieux saints et compléter par quelques détails les divers faits historiques rappelés dans cette description.)

ROME.

Rome se trouve au milieu d'une vaste plaine qui, jadis fertile, est maintenant insalubre et livrée au pâturage des troupeaux.

Cette ville comprend dans son enceinte un terrain à peu près égal à celui qu'enferment les fortifications de Paris, terrain dont la moitié est presque entièrement occupée par des jardins et des vignes. La portion de la ville que couvrent les maisons, présente, en général, des rues étroites et peu régulières. Les ruines des monu-

ments antiques sont disséminées tant dans la partie habitée que dans ces autres quartiers presque entièrement déserts.

Le terrain est très-accidenté et forme sept collines dont les noms sont historiques. Le Capitole, l'antique et célèbre citadelle, est au centre. Par l'effet des démo-



L'ÉGLISE DU PANTHÉON.

litions et des décombres, le sol de l'ancienne ville se trouve fortement relevé presque partout.

Le Tibre, fleuve navigable de l'importance de la rivière Richelieu, traverse Rome du nord au sud, en décrivant une courbe très-prononcée. De plus, il forme une île un peu plus grande que l'île Sainte-Hélène à Montréal. Sur la rive gauche du fleuve, s'étend la plus grande partie de la ville ; sur la rive droite, le quartier

appelé *Transtévère*, où l'on admire la basilique de Saint-Pierre et le palais du Vatican.

La plus grande partie de l'enceinte se compose de murs très-épais, flanqués d'un grand nombre de tours et contenant des galeries couvertes. Ce rempart fut construit par l'empereur Aurélien.

D'immenses aqueducs composés de milliers d'arcades partent des montagnes qui entourent la campagne de Rome et rayonnent vers la ville. La quantité d'eau que ces aqueducs y portaient jadis était énorme. Aujourd'hui encore, quoique la plupart soient en ruines, les fontaines de Rome étonnent par leur nombre et par la richesse de leur débit.

Rien ne peut donner l'idée des chefs-d'œuvre antiques et modernes que renferment les musées publics de Rome et les galeries des palais particuliers.

Les églises, au nombre de 360, n'appartiennent pas à l'architecture gothique des sanctuaires du nord de l'Europe, et elles ne présentent, à peu d'exceptions près, rien de remarquable à l'extérieur. Quant à l'intérieur, il est généralement très-orné. On y retrouve beaucoup de colonnes d'anciens temples, les marbres des antiques palais, d'admirables peintures à fresque, quantité de tableaux des plus grands maîtres, des mosaïques précieuses, de saintes reliques, telles que divers instruments de la Passion, l'escalier en marbre du prétoire de Pilate, les chaînes de saint Pierre, etc.

Les deux puissances, humaine et divine, qui se partagent l'empire du monde, se montrent à chaque pas dans cette ville extraordinaire. L'une est couchée dans la poussière et jonche le sol de ses débris ; l'autre dresse son étendard, la croix, jusque dans les nues, et après

dix-huit siècles, elle conserve toute la jeunesse du premier jour.

Rien de plus imposant que les ruines de Rome païenne, au milieu des sanctuaires de la Rome chrétienne.

Voyez l'affreuse oubliette à deux étages qui touche au Capitole et où furent étranglés, quelque temps avant Jésus-Christ, plusieurs conspirateurs ; cet épouvantable réduit sert de prison à Pierre et à Paul : voilà le Vatican du premier pape ; voilà le premier sanctuaire de la Rome nouvelle.

À quelques pas au-dessus, une église, avec double rang de colonnes antiques, couvre la place du fameux temple de Jupiter, où le général romain qui avait tué de sa main le général ennemi suspendait la dépouille du vaincu. Le Christ, lui aussi, a attaché là les dépouilles opimes de sa victoire sur le génie de l'enfer.

En avant, vous apercevez l'antique *Forum*, place publique où s'assemblait le peuple ; un arc de triomphe et quelques colonnes éparses, débris majestueux des splendeurs de ce lieu célèbre, autrefois si animé et maintenant muet.—À droite, le mont Palatin avec quantité de voûtes et de restes du palais des Césars.—Un peu plus loin, l'arc de triomphe de Titus, vainqueur de Jérusalem. Sur les bas-reliefs, comme pour attester que la menace de Jésus-Christ contre cette ville est accomplie, vous distinguez, parmi les dépouilles du peuple juif, l'arche d'alliance et le chandelier à sept branches.—À gauche, les débris de plusieurs temples.

À quelques pas de là, un gigantesque théâtre, le *Colisée*, que construisirent les Juifs prisonniers lors de la destruction de Jérusalem. Ce cirque, qui contenait à

l'aise cent mille spectateurs, fut inondé du sang des martyrs chrétiens pendant près de trois siècles. Telle fête en vit sacrifier en quelques jours plusieurs milliers. Aujourd'hui, la croix se dresse triomphante au milieu de l'arène, et tout à l'entour vous apercevez les stations du Calvaire.

Par suite de transformations analogues, vous adorez Dieu, là où l'encens fumait autrefois devant les idoles ; vous honorez en particulier tous les saints sous cette majestueuse coupole ouverte par le sommet, le *Panthéon*, où les Romains sacrifiaient à toutes les divinités de l'univers. Vous parcourez les ruelles étroites de ces innombrables souterrains, appelés *Catacombes*, où les chrétiens persécutés célébraient les saints mystères et déposaient la dépouille mortelle de leurs frères.

D'ailleurs, à Rome, tout s'efface devant la basilique de Saint-Pierre.

À l'extrémité d'une place immense qu'entourent deux portiques soutenus par quatre rangs de colonnes, figurez-vous une église, en forme de croix latine, presque deux fois plus grande que Notre-Dame de Paris ; au transept, un dôme presque aussi élevé que la plus grande pyramide d'Égypte ; au-dessous de ce dôme, un autel couvert d'un baldaquin que soutiennent quatre colonnes torses en bronze, cet ensemble aussi haut que la colonne de la place Vendôme ; les piliers du dôme d'épaisseur telle, que certaine église construite à Rome n'occupe pas plus d'espace qu'un seul de ces piliers ; partout, proportions si bien observées qu'au premier abord, ces dimensions énormes ne s'aperçoivent pas ; de tous côtés, dorures, mosaïques, jaspes, marbres précieux.

Et, cependant, la grandeur d'un tel édifice disparaît en

quelque sorte, lorsque le jour de Pâques, au-dessus d'une foule immense, on aperçoit, porté dans les airs, sur son trône pontifical, le dépositaire de la puissance qui a vaincu les Césars. Une longue file de prêtres et d'évêques venus des cinq parties du monde représentent 250 millions de catholiques soumis au Christ.

Le pape personnifie Dieu lui-même. Tout s'efface devant cette majestueuse et douce figure. Il semble qu'on voit Jésus-Christ ; bientôt après, on croit l'entendre, lorsqu'en présence de la foule innombrable prosternée sur le parvis de Saint-Pierre, Pie IX bénit la ville de Rome et tout l'univers.

L'OURAGAN DANS LE DÉSERT DE LA THÉBAÏDE.

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre, et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement, des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes ; le vent traverse ces forêts armées, sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux ; çà et là, des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierres, élevés de loin en loin, servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine ; nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint. La lune éclairait le désert vide ; on n'apercevait, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de

quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain, dans ce sable inculte, le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons, et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient d'entrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

“ Je crains, dit-il, les vents du midi ; sauvons-nous ! ”

Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis ; l'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain, de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol, emporté devant nous, manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route ; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés par une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus.

L'ouragan redouble de rage ; il creuse jusqu'aux an-

tiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix ; l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon ; mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans Celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête.

Vers le soir, le vent du nord reprit son cours ; l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel, et me laissèrent voir les étoiles : inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

CHATEAUBRIAND.

LE SIMOUN.

RÉCIT D'UN VOYAGEUR.

J'avais quitté Cachemire pour regagner l'Europe à travers la Perse, et je me trouvais le 29 août à Hérat, où je pris la caravane commandée par le cheik Hadji, en destination d'Ispahan. Elle était composée de 174 chameaux et de 110 chevaux, de 102 hommes, 11 femmes et 2 enfants.

Le neuvième jour, nous commençâmes à entrer dans le désert, et pendant les premières journées, le voyage, à travers ces solitudes attristantes, se passa sans qu'il nous

arrivât rien de fâcheux. Nous arrivions régulièrement, après six ou huit heures de marche, à de petites oasis où se trouvaient des puits de bonne eau, autour desquels s'élevaient quelques palmiers.

Le douzième jour, on se remit en route comme de coutume. Rien ne s'était fait remarquer dans l'air qui fut de nature à inquiéter sérieusement, si ce n'est ce voile nébuleux produit par une chaleur intense, et qui semblait rendre le sol mouvant et onduleux. Les animaux paraissaient inquiets, agités ; les chameaux surtout poussaient des cris et tournaient fréquemment la tête à droite et à gauche, aspirant fortement les bouffées d'un air brûlant. Les chevaux avaient les veines du cou très-gonflées ; la plupart de ces pauvres bêtes les ouvraient en se déchirant la peau à coups de dents. C'était la première fois que je voyais ce singulier spectacle d'animaux se saignant eux-mêmes pour se soulager.

Le cheik Hadji fit précipiter la marche ; pour animer les bêtes, les chameliers se mirent à chanter en chœur une chanson du pays. En ce moment nous traversions des sables couverts çà et là des résidus d'une eausalée, qui indiquaient qu'il y avait eu là des lacs ou des flaques d'eau que la chaleur avait absorbés. Tout à coup un bruit strident parcourut l'espace du sud-ouest au nord-est, comme un coup de tonnerre. Je ne puis mieux expliquer ce bruit qu'en le comparant à celui que ferait un camion (1), chargé d'énormes plaques de tôle, courant sur les pavés. Ce bruit dura quelques secondes, et fut immédiatement suivi d'une brise assez faible qui s'accrut rapidement ; au bout d'une demi-heure, cette brise était un ouragan, précurseur du terrible *simoun*.

(1) Sorte de chariot bas à quatre roues.

Le soleil se voila tout à fait de vapeurs rougeâtres ; des tourbillons de sable fin d'abord, puis de gravier assez épais, s'élevaient en spirales avec impétuosité ; plusieurs chameaux en furent débâtés. Mais le spectacle le plus bizarre fut celui de gazelles, d'autruches, d'antilopes, d'hyènes et même de tigres, fuyant avec terreur, et pêle-mêle, la tempête. Une autruche et quelques petites an-



"VOYAGEURS SURPRIS PAR LE SIMOUN."

tilopes vinrent se jeter dans nos chameaux ; nos bêtes elles-mêmes se livraient à une course désordonnée, et semblaient ne plus avoir de fardeaux sur les reins.

Je ne respirais qu'avec une extrême difficulté ; nous étions au milieu d'une atmosphère de sable et de petits cailloux, qui nous cinglaient le visage et nous meurtrissaient les membres. On ne voyait plus rien à dix pas.

Je me laissais aller au gré de ma monture. J'aurais préféré cinquante bourrasques en pleine mer.

Au milieu de cette déroute épouvantable, un nouveau fracas, plus fort que le premier, se fit entendre. Les bêtes, hors d'état de résister plus longtemps, s'arrêtent tout à coup, se couchent à terre, la tête sous le vent, et paraissent vouloir se creuser un asile dans le sol et s'y enfouir. Ce fut un moment solennel que celui de cette halte où chacun ne songeait qu'à soi. On n'entendait pas un cri, pas une plainte. Mon chameau s'était enfoui le museau dans le sable. Moi, je m'étais blotti sous les toiles de mon bagage, de manière que je pouvais encore respirer, bien difficilement, un air qui m'enflammait la bouche et les entrailles. Heureusement qu'en soulevant ma bâche, j'y trouvai cinq ou six grenades et autant de citrons, que je suçai avec avidité. Enfin, après une heure de tourmente, d'angoisses indicibles, l'ouragan cessa, le ciel s'éclaircit peu à peu et l'air se rafraîchit.

Je fus tiré de là par cette exclamation : *Allah Kérim ! Allah Kérim* (1) ! répétée par un vieil Arabe qui était, disait-il, familiarisé avec ce fléau de son pays. Mais, quelle fut mon épouvante, en sortant de dessous ma bâche ! Des 174 chameaux, il n'en restait plus que 28 vivants. Les chevaux étaient morts asphyxiés ; et des 102 individus, nous restions 19. Le cheik Hadji avait disparu. La plupart des montures encore vivantes étaient couchées et enveloppées de sables amoncelés autour de leurs flancs. Les autres étaient littéralement englouties. La caravane, qui, deux heures auparavant,

(1) Dieu est grand !

occupait une ligne de trois milles, était dispersée çà et là, et on ne devinait l'emplacement de chaque bête qu'aux monticules de sable qui les couvraient. C'était un spectacle navrant et plein d'horreur.

LES CLOCHES.

C'est, ce nous semble, une chose assez merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes.

Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure ; chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau, et la tombe, et le passé et l'avenir.

CHATEAUBRIAND.

DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE DANS LES MERS DE L'INDE.

Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein, on ne voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées semblables à des chaînes de collines espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leur base par la violence du vent, se déferlaient en énormes voûtes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau, s'il se fût trouvé sous leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant

accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête. Mais la base de cette effroyable digue venait-elle à passer sous notre vaisseau, elle le faisait tellement pencher, que ses grandes vergues trempaient à moitié dans la mer qui mouillait le pied de ses mâts, de sorte qu'il était au moment de chavirer. Quand il se trouvait sur sa crête, il se redressait et se renversait tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous lui, avec la rapidité d'une écluse, en large nappe d'écume.

Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami, ou de lui en donner. Le vent était si violent, qu'on ne pouvait entendre les paroles même qu'on se disait en criant à l'oreille à tue-tête. L'air emportait la voix, et ne permettait d'ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits rauques des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort, depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après-midi.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

UNE NUIT D'ÉTÉ À SAINT PÉTERSBOURG.

Rien n'est plus rare, rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, (1) soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits lui donnent,

(1) Cette ville, capitale de l'empire russe, est une des plus belles du monde. Elle fut fondée en 1703 par Pierre-le-Grand, au milieu des marais traversés par la Néva.

en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui dans les zones tempérées se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva (1) coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique, ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de retrouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens ; on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier (2), l'ananas (3), le

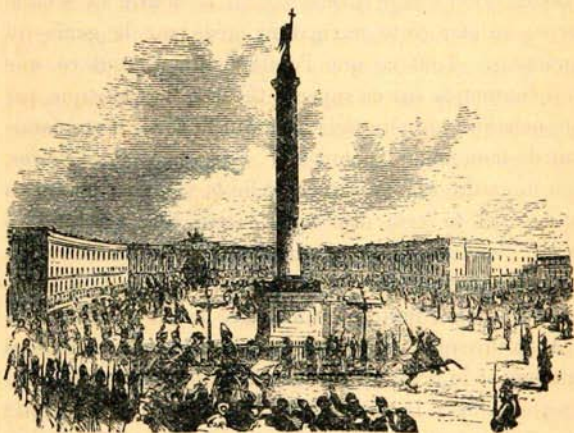
(1) *Néva*. Fleuve qui se jette dans le golfe de Finlande.

(2) *Cocotier*. Espèce de palmier dont les feuilles sont longues de dix à quinze pieds, et larges de trois pieds. On le trouve en Asie, en Afrique et en Amérique.

(3) *Ananas*. Plante de l'Amérique dont le fruit délicieux a la forme d'une pomme de pin.

citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt, le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et, sans compter, jette l'or à l'avidé marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs



ST. PÉTERSBOURG.

maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et

c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne.

Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment, dans sa patrie, l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve, et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité, qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

À mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon ; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

LE COMTE DE MAISTRE.

UNE NUIT DANS LES DÉSERTS DE L'AMÉRIQUE.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par in-

tervalle on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

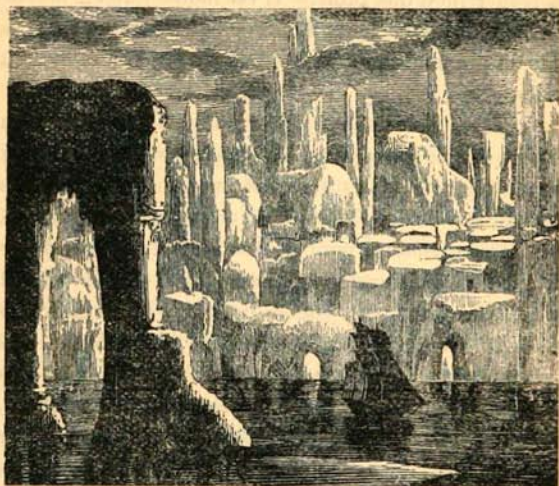
CHATEAUBRIAND.

LES RÉGIONS POLAIRES.

Aux deux extrémités de la Terre, redoutables domaines du froid, l'eau généralement est à l'état solide ; elle forme un sol de glace, des rochers, des îles, des montagnes de glace, qui, pour l'étendue et la solidité, ne le cèdent point aux îles, aux rochers, aux montagnes de pierre. La mer, gelée à une grande profondeur, y prend la dureté du roc, se soude aux terres voisines ; et le tout forme un continent de neige et de glace dont les limites avancent ou reculent suivant la saison, mais qui jamais ne fond en entier. Consacrons cette leçon aux traits les plus remarquables de ces régions terminales du globe, moitié roc moitié glace, en commençant par les régions arctiques, mieux connues.

Les navigateurs qui pénètrent, dans la belle saison, au sein des mers arctiques, rencontrent d'abord des gla-

cons flottants détachés de la masse polaire et entraînés vers le sud par les courants océaniques. Ces blocs de glace affectent toutes les formes. Ce sont des tours en ruine, des donjons démantelés, des murailles percées à jour, des flèches, des aiguilles, des obélisques. Les uns figurent une colline avec sa crête à double versant, un cratère ébréché, un quartier de montagne, une île avec



LES GLACES DU PÔLE NORD.

ses falaises, un promontoire avec ses escarpements ; les autres se recourbent en demi-voûtes qu'on prendrait pour des fragments de coupoles bâties de main d'homme, ou s'ouvrent en ponts rustiques à une ou plusieurs arches. Un miracle d'équilibre retient leurs voussoirs toujours près de crouler. Celui-ci se dresse en édifice fantastique comme l'imagination ne saurait en rêver ; celui-là s'excave en grotte, en repaire digne d'abriter

quelque monstre marin. On a vu de ces glaçons qui mesuraient trois milles. Leurs flèches dominaient la mer d'une cinquantaine de verges de hauteur, et leur base plongeait de 200 verges dans les eaux. Il n'est pas rare de rencontrer sur ces glaces flottantes quelque ours blanc embarqué pour de nouvelles rives. Passager d'un vaisseau digne d'elle, la monstrueuse bête explore la mer, à la recherche d'une proie. Il est moins rare encore de voir incrustés dans leurs flancs des quartiers de roc, des éclats de promontoire arrachés aux terres d'où elles sont parties.

Les glaces flottantes ne proviennent pas toutes, en effet, de la mer congelée puis disloquée en fragments par quelque tempête ; elles viennent aussi de l'intérieur des terres par la voie des glaciers. Si, dans quelques contrées, les glaciers s'arrêtent, pour se résoudre en torrents, à une hauteur d'un millier de verges au moins, sous le climat arctique, ils atteignent, sans se liquéfier, le niveau de la mer. Au Groënland, par exemple, il se forme des fleuves de glace encore plus considérables que ceux des Alpes. Ces fleuves progressent lentement ; ils marchent, mais ne coulent jamais ; ils restent solides depuis leur source jusqu'à leur embouchure. Au lieu de verser des eaux à la mer, ils y versent des montagnes de glace. Le fleuve solide s'avance donc au milieu des flots tout d'une pièce, avec ses moraines, ses blocs de pierre recueillis en route et enclavés dans sa masse. Quelquefois il surplombe, comme un promontoire sapé par la mer. Un jour ou l'autre, une solennelle détonation éclate ; mille échos s'éveillent et répercutent le fracas. C'est l'extrémité du glacier qui, par son propre poids et par l'action des vagues, vient de se détacher et de tomber dans la

mer. Une houle violente déterminée par sa chute se propage à la ronde, et annonce que la flotte des glaçons compte un colosse de plus.

Lorsque la mer se congèle, toutes les sinuosités du rivage sont cernées par un banc de glace d'une grande épaisseur. Au moment de la débâcle, chaque fragment d'une étendue un peu considérable arrache et entraîne avec lui les rochers qui se trouvent pris dans sa masse. Tôt ou tard, dans des eaux plus chaudes, ces glaçons flottants se fondent et leur cargaison de pierres tombe au fond de l'océan.

Tantôt les glaçons errent un à un sur la mer ; tantôt ils s'avancent, en flotte innombrable, dans toute l'étendue que la vue peut embrasser. C'est alors que le spectacle est le plus étrange ; on croirait voir osciller sur les flots les ruines de quelque cité de géants bâtie avec du cristal, de l'albâtre et du marbre. Mais c'est alors aussi que le danger est grand. Ces masses colossales pirouettent sur elles-mêmes, se penchent et se redressent, s'éloignent ou se rapprochent, suivant les ondulations de la mer ; elles frôlent l'une contre l'autre avec des grincements sinistres, s'entre-choquent et se brisent en éclats. Malheur au navire qui se trouverait entre deux glaçons au moment du choc ; il serait broyé comme une coquille de noix entre les mâchoires d'un étau. Le navigateur anglais Scoresby, qui a longtemps fréquenté les parages arctiques, raconte qu'en un seul été, plus de trente navires périrent de cette manière. Sous ses yeux mêmes, un fut écrasé entre deux murs de glace et disparut instantanément. Seule, la pointe du grand mât demeura debout au-dessus des glaces rapprochées. Un autre, soulevé par le heurt d'un glaçon, se dressa sur son der-

rière comme un cheval qui se cabre. Deux autres encore furent percés de part en part par le choc de glaçons terminés en pointe. Et cependant les glaçons flottants ne sont pas encore le danger le plus terrible qui menace le navigateur dans ces mers inhospitalières. Il descend parfois de la mer de Baffin des blocs incomparablement plus volumineux, connus des baleiniers sous le nom de plaines de glace. Scoresby en a rencontré mesurant trente-cinq lieues en long, sur dix en large. Souvent brisées et ressoudées en désordre, ces plaines de glace sont hérissées de mille aspérités, de chaînes de monticules, comme le sol d'une île. Une épaisse couche de neige les recouvre en entier. On les prendrait pour des cantons neigeux arrachés à la terre ferme et jetés à la mer, où quelque force mystérieuse les maintiendrait flottants avec leurs plaines, leurs collines et leurs vallées. Leur vitesse de transport est effrayante, et la puissance de leur choc n'a pas de terme de comparaison. Imaginez, si vous le pouvez, ce que doit être le choc d'un corps en mouvement dont le poids dépasse dix mille millions de tonnes. Aussi, le navire qui voit, dans la brume de l'horizon, s'avancer une de ces masses, comme une île qui, prise de vertige, abandonnerait son archipel, n'a qu'une chance de salut : c'est de fuir au plus vite pour laisser le passage libre au formidable radeau.

Quelle peut être la force qui, dans la mer de Baffin surtout, met en mouvement tous ces trains de glace et les achemine vers le sud ? C'est encore le grand courant de l'Atlantique, c'est le *Gulf-stream*, refroidi et revenant du pôle.

De l'eau salée, soumise à l'évaporation, devient plus lourde, parce que, le sel ne s'évaporant pas lui-même,

cette eau devient plus salée à mesure que son volume se réduit. Or, dans le golfe du Mexique, là où le *Gulf-stream* prend naissance, il se fait, sous un soleil ardent, une évaporation énorme. Par l'effet de cette évaporation, l'eau devient donc plus salée et plus lourde. Mais, d'un autre côté, la chaleur dilate l'eau et la rend plus légère ; et comme ce dernier effet l'emporte sur l'autre, il se trouve que l'eau, plus salée et en même temps très-chaude, surnage et forme un courant occupant la surface. On conçoit aussi que cette eau, riche en sel et ne surnageant que par suite de sa température élevée, doit gagner le fond dès qu'elle a perdu un peu de cette chaleur qui l'allège. Ainsi, tant que l'eau tiède partie du golfe générateur possède une température suffisante, elle forme le courant de surface, tandis que le contre-courant, parti du pôle et charriant de l'eau froide, occupe le fond. Mais lorsque, en distribuant une partie de sa chaleur en route, elle a atteint la limite de température qui ne lui permet plus de surnager, elle plonge, entraînée par sa richesse en sel, et fait place au courant d'eau froide, qui vient à son tour occuper la surface. Dans les mers du nord, c'est donc tout le contraire de ce qui se passe dans les mers méridionales ; le courant froid, venu du pôle, occupe le haut, et le courant tiède, venu du golfe du Mexique, occupe le bas. Les glaçons flottants rendent parfaitement sensibles ces deux courants inverses et superposés. Les plus petits, plongeant uniquement dans le courant polaire de surface, se dirigent tous du nord au sud ; mais, parmi les plus grands, il y en a dont la base plonge parfois dans la région du courant inférieur, et alors on voit ces masses rebrousser chemin et remonter vers le nord, jusqu'à ce qu'elles aient échappé à la force

invisible qui les entraînait en sens inverse du mouvement général. Les trains de glace qui descendent la mer de Baffin sont donc charriés par le courant polaire, c'est-à-dire par le *Gulf-stream* qui revient s'échauffer dans le golfe du Mexique après avoir cédé sa dernière chaleur aux mers du pôle.

C'est au nord de Terre-Neuve que se fait la rencontre des eaux tièdes venues du midi, et des eaux glacées venues du nord ; c'est là que le fleuve polaire et une branche du fleuve équatorial s'entre-croisent en échangeant l'ordre de leur superposition. Le grand plateau sous-marin connu sous le nom de banc de Terre-Neuve est le produit de la rencontre des deux courants. Au contact des eaux tièdes, les glaces charriées par le fleuve polaire se fondent et déchargent dans la mer les débris minéraux, sables, galets, quartiers de roche, qu'elles ont enlevés aux rivages du Groënland. En même temps, les innombrables populations animales, les mollusques surtout, que le courant chaud nourrit dans ses eaux, périssent par leur immersion soudaine dans le flot glacé, et de leurs écailles minérales, de leurs coquillages, grossissent le dépôt qui s'amasse au fond des eaux. Le banc de Terre-Neuve est donc à la fois un remblai fait avec les matériaux que les glaces apportent des terres arctiques, et un ossuaire où des légions d'animaux brusquement tués par le froid laissent leurs dépouilles pierreuses.

Pénétrons plus avant dans les régions arctiques, dans ce labyrinthe d'îles et de détroits qui couronne l'extrémité septentrionale de l'Amérique. Il s'est trouvé et il se trouvera toujours, car le péril glorieux a ses séductions pour les âmes fortement trempées, il s'est trouvé des hommes au cœur d'airain, qui, pour la satis-

faction seule de la science, n'ont pas hésité à s'aventurer dans ces redoutables régions, à y passer l'hiver, et, en dépit de tous les obstacles, à se rapprocher du pôle autant que le permet la limite des forces humaines. Parmi ces vaillants, citons l'infortuné John Franklin, qui y périt en 1847 avec ses cent trente-sept compagnons et ses deux navires, l'*Érèbe* et la *Terreur* ; citons encore Kane, plus heureux dans ses expéditions, et dont le nom est glorieusement inscrit sur la carte, là-haut, tout là-haut, à l'extrémité de la Terre. Les premiers navigateurs qui pénétrèrent dans ces mornes parages, donnèrent à l'extrémité méridionale du Groënland, qui en domine l'entrée, le nom de cap *Farewell*, ou, dans notre langue, cap des Adieux, comme si, en franchissant le seuil des mers polaires, il fallût dire adieu à la vie. Ici, en effet, le danger est de nature à effrayer les plus téméraires.

Si la mer n'a pas son écorce de glace continue, si elle est libre, le vaisseau s'avance lentement au milieu des glaçons, qui viennent, entraînés par le courant, se heurter à sa frêle coque et menacent de la broyer d'un instant à l'autre. Peu d'heures suffisent pour amener la reprise du froid. Alors les glaçons épars sur la mer se ressoudent perfidement, cernent le navigateur et lui ferment toute issue. Le navire est incrusté au sein des glaces ; il fait corps avec la mer devenue roc. Pour plusieurs jours, qui sait ? pour plusieurs mois, pour l'année entière peut-être, le voilà devenu immobile, et il n'est point au pouvoir des forces humaines de lui ouvrir un passage et de le tirer de là. Cependant, sa charpente gémit sous la pression des glaces. Résistera-t-il ? sera-t-il écrasé ?..... Souvent, il ne reste d'autre ressource que d'abandonner le bâtiment ainsi emprisonné et de marcher sur l'écorce

de la mer, qui, d'un moment à l'autre, peut s'entr'ouvrir sous les pieds. Si l'équipage parvient à gagner quelque terre, son salut est loin d'être assuré. Sous ce climat inhospitalier, où le sol est de neige et de glace, il périra, c'est presque sûr, de désespoir, de famine et de froid. Telle fut la fin lamentable des équipages de Franklin.

Sur terre, en effet, le péril n'est pas moindre, surtout pendant le terrible hiver polaire, alors que le soleil a disparu pour des mois entiers et que le froid atteint 40 et 50 degrés au-dessous de zéro. Empaquetés de fourrures, les pieds chaussés de larges raquettes qui donnent un appui sur les neiges mouvantes, on se met en marche à la lueur d'un crépuscule blafard qui porte dans l'âme un involontaire effroi. Ce n'est pas la nuit, mais ce n'est pas non plus le jour ; c'est la lueur incertaine qui tombe d'un soupirail dans les ténèbres d'un souterrain. Celui qui, pour la première fois, se voit enseveli, à midi comme à minuit, dans ce lugubre crépuscule d'une durée de plusieurs mois, se croit transporté dans un monde imaginaire, en dehors du domaine de la vie. Les animaux même, les chiens amenés là, poussent des hurlements d'effroi et se laissent mourir, affolés de terreur. Au milieu de cette nature en deuil, l'homme pourtant trouve un serviteur qui lutte avec lui de courage et ne redoute ni le froid ni la nuit polaire. C'est le chien des Esquimaux, le chien des rares peuplades qui donnent le nom de patrie à ces épouvantables contrées et les habitent toute l'année, l'hiver dans une hutte de neige, l'été sous une tente de peaux de phoques. On se met donc en marche avec un attelage de ces vaillantes bêtes, qui transportent les provisions sur un traîneau. Cependant, la bise vous cingle le visage comme avec des

lanières de cuir, et laboure la peau de profondes gerçures ; le sang paraît se figer dans les veines ; les chairs bleuissent de froid, puis tournent au blanc mat et perdent toute sensibilité. Une énergique friction avec de la neige est, de quart-d'heure en quart-d'heure, nécessaire pour réveiller la circulation engourdie. Le souffle expiré se prend en aiguilles de givre autour des narines ; la barbe, collée aux vêtements par un vernis de glace, ne peut se détacher qu'avec des ciseaux ; les larmes se congèlent sur les bords des paupières et les soudent l'une à l'autre ; comme frappé de vertige, on ne s'avance qu'en trébuchant.

Mais la fatigue commande une halte. Il faut se construire une hutte à la manière des Esquimaux. De la neige tassée en forme les murs ; une grande dalle de glace en forme le toit. C'est sous cet abri, le seul possible ici, qu'on s'arrange de son mieux pour dormir, après avoir mangé parcimonieusement une tranche de salaison dégelée à la chaleur d'une lampe. Au réveil, un signal est donné ; et aussitôt, autour de la hutte, des monticules de neige s'agitent et se secouent. Ce sont les chiens de l'attelage qui ont dormi dehors et que la neige avait ensevelis pendant leur sommeil. On leur distribue une maigre pitance bien prestement avalée ; et, sans retard, on les attelle au traîneau. Les voyageurs reprennent leur marche en avant. Arriveront-ils à leur but ? C'est bien peu probable, si l'on considère tous les obstacles qu'ils ont à surmonter. D'un jour à l'autre, le froid, déjà si terrible, peut redoubler de violence et les pétrifier en quelques minutes ; leurs chiens, si nécessaires pour le transport des vivres, peuvent périr ; leurs provisions peuvent s'épuiser avant l'heure. Qui sait si

bientôt il ne leur faudra pas se partager, pour dernière bouchée, quelques onces de poussière de pain et de suif ? Qui sait, car ils cheminent encore plus souvent sur la mer gelée que sur terre, si la glace, se brisant sous leurs pieds, ne les engloutira pas dans la mer ? Ah ! Dieu vous garde, nobles explorateurs qui voulez dérober ses mystères au pôle !

Nul encore n'est parvenu jusqu'au pôle nord. En 1854, de hardis Américains, Kane et ses compagnons, après avoir abandonné leur navire, l'*Advance*, pris au milieu des glaces, continuèrent leur expédition avec des traîneaux et des chiens esquimaux. Ils avaient résolu, dussent-ils y périr jusqu'au dernier, d'atteindre le bout septentrional de la Terre. Or, arrivés à 200 lieues environ du pôle, savez-vous ce qu'ils trouvèrent, après avoir franchi les immenses déserts de glace au seuil desquels leur vaisseau s'était arrêté ? Ils trouvèrent une mer libre ; ils trouvèrent la chaleur et la vie ! Des bandes d'oiseaux s'abattaient sur les eaux. Hirondelles de mer, canards, oies, mouettes, tournoyaient dans les airs, tandis que des oiseaux inconnus, au plumage blanc et d'une vaste envergure, planaient en poussant des cris aigus. Jamais nos voyageurs n'avaient vu une telle multitude d'oiseaux réunis. Des phoques jouaient sur les rochers, des poissons sillonnaient les eaux, quelques fleurs s'épanouissaient sur les rives : la vie, en un mot, renaissait de partout. La mer s'étendait au nord à perte de vue, parfaitement libre, sans un seul glaçon ; ses flots verdâtres roulaient aux pieds des explorateurs, comme les vagues de nos océans. Un vent violent souffla du large pendant 52 heures sans amener la moindre glace flottante. Tout annonçait une mer profonde, vaste et

libre. Ah ! si Kane avait eu là son beau brick l'*Advance*, que les glaces gardaient prisonnier pour toujours, avec quelle ardeur ne se serait-il pas lancé sur cette miraculeuse mer, qui, cernée de partout par une ceinture d'éternels frimas, roule ses flots libres sur le pôle du monde ! Il aurait atteint, il aurait dépassé l'extrémité de la Terre.

Quelle peut être la cause qui maintient fluide la mer polaire, au moins pendant l'été, au centre de son énorme anneau de glaces ? C'est très-probablement le *Gulf-stream*, qui, de divers côtés, plonge sous les glaces circumpolaires et va porter au pôle sa dernière chaleur.

Les régions polaires antarctiques sont encore moins bien connues que les régions arctiques. Elles sont couvertes par une coupole de glace d'un millier de lieues de diamètre. Quelques langues de terre à peine explorées, la Terre Adélie, la Terre Victoria, la Terre Louis-Philippe, etc., montrent çà et là leurs assises de granit sous les assises tout aussi dures de la glace. Les Terres Louis-Philippe et Adélie furent découvertes en 1838 et 1840, par une des illustrations de la marine française, par Dumont d'Urville, le même qui, après avoir échappé aux périls des glaces australes et arboré le drapeau français aux confins du monde sur ces redoutables Terres antarctiques, devait périr en 1844, victime de l'accident du chemin de fer de Versailles. Le pourtour de la calotte des glaces australes est généralement taillé en falaises abruptes, entrecoupées de quelques canaux étroits et sinueux. Le spectacle de cette muraille infranchissable, raconte Dumont d'Urville, sévère et grandiose au delà de toute expression, remplit l'âme d'une involontaire épouvante. Nulle part, l'homme n'éprouve plus vive-

ment la conviction de sa faiblesse, de son impuissance. C'est un monde inerte, lugubre, silencieux, où tout le menace de l'anéantissement. Jusqu'aux extrêmes bornes de l'horizon s'étend un chaos de glaces de toutes formes. Çà et là quelques blocs atteignent 30 et 40 verges d'élévation. On les prendrait pour les édifices rectangulaires d'une ville de marbre. La teinte habituelle de ces glaces est grisâtre par l'effet d'une brume presque permanente ; mais s'il arrive qu'elle vienne à disparaître et que les rayons du soleil éclairent la scène, alors il en résulte les effets de lumière les plus étranges. Un silence profond règne sur ces étendues glacées. Ici la vie n'est représentée que par quelques oiseaux de mer voltigeant sans bruit, par quelques baleines dont le souffle bruyant vient seul, par intervalles, rompre cette désolante monotonie, et par de stupides troupeaux de phoques couchés à plat ventre sur la surface polie des glaces.

Les deux corvettes de l'expédition, l'*Astrolabe* et la *Zélée*, s'engagèrent dans l'un des canaux ouverts au sein de la falaise. On aurait pu se croire alors dans les rues étroites d'une ville de géants. À droite et à gauche se dressaient des remparts verticaux de glace qui dominaient de beaucoup la haute flèche des mâts. Comparativement à ces énormes masses, les deux vaisseaux paraissaient ridiculement rétrécis ; leurs coques semblaient si faibles, leurs mâtures si grêles, qu'on ne pouvait se défendre d'un sentiment d'effroi. Au pied de ces murailles de glace s'ouvraient des cavernes où les flots s'engouffraient avec fracas ; sur leurs parois aussi limpides que le verre, le soleil dardait ses rayons obliques et produisait de féeriques jeux d'ombre et de lumière ; de leurs fronts s'épanchaient à la mer des cascades

alimentées par la fonte des neiges, qu'activait le soleil de janvier, été de ces régions. Les commandements des officiers, répercutés d'une muraille à l'autre, éveillaient mille échos, qui, pour la première fois, répétaient la voix humaine. Pendant une heure, les deux corvettes s'avancèrent ainsi entre les deux remparts de glace, dont le moindre bloc, venant à tomber, aurait suffi pour les couler à fond. Enfin, elles arrivèrent dans un vaste bassin fermé d'un côté par les glaces qu'on venait de traverser, et de l'autre par une terre haute d'un millier de verges et revêtue d'un épais manteau de glace, dont le soleil, alors dans tout son éclat, faisait ressortir l'imposante blancheur. C'était la Terre Adélie, lambeau peut-être d'un continent antarctique. Des embarcations sont mises à la mer ; et, au bruit des hourras d'allégresse, les trois couleurs nationales sont déployées sur cette terre des confins du Globe, terre de granit rougeâtre que surmontent trois ou quatre cents verges de glaces éternelles.

Quelques pans de roche, mis à nu par leur escarpement, furent pour Dumont d'Urville les seules preuves du continent polaire qu'il venait de découvrir. Partout ailleurs, la terre, ensevelie sous les glaces, pouvait être confondue avec la calotte glaciaire du pôle. En 1841, Ross, de la marine anglaise, pénétra plus avant au sein des glaces antarctiques et découvrit, à peu de distance l'un de l'autre, deux énormes volcans qu'il nomma l'Érèbe et la Terreur, des noms de ses deux vaisseaux, les mêmes qui devaient aller périr avec Franklin dans les glaces du pôle Nord. L'Érèbe a une hauteur de 4125 verges. Lorsque Ross le visita, il était en pleine activité. Un panache de flammes et de fumée le couronnait ; un bain

de lave, d'un éblouissant éclat, bouillonnait dans son cratère enveloppé de neige.

LES MARÉES.

Pour quelqu'un qui n'y est pas familiarisé, la marée est bien la chose la plus étrange. À un moment déterminé, sans aucune cause apparente, par le temps le plus calme comme par le temps le plus orageux, les flots cessent de battre la falaise qui semblait les tenir trop à l'étroit ; ils reculent en tumulte, comme si, par quelque immense déchirure, leurs bassins se vidaient ailleurs, et se retirent au large, à plusieurs milles de leur premier rivage. On peut alors parcourir le lit des eaux abandonné. Quelle fête pour vous, enfants, s'il vous est possible de visiter un jour, à la marée basse, ces fourrés d'herbages océaniques où toujours des poissons étourdis restent empêtrés pendant le recul des flots, et ces rochers d'où pendent des grappes de coquillages, et ces galets au milieu desquels s'embusquent les crabes, et ces flaques où frétille des chevrettes parmi des algues roses ! Mais ne vous attardez pas au milieu de ces merveilles de la mer ; le flot monte bien rapidement. Il s'avance grondant, blanchi d'écume, pour reprendre possession de ses domaines. Sur quelques plages, il dépasserait le cheval le plus rapide. Prairies marines, galets, rochers, tout disparaît graduellement sous les eaux ; et voici enfin la vague se heurtant de nouveau au front de la falaise. C'est la fin du reflux ; la mer est rentrée dans son lit.

Arrivons maintenant à l'explication des marées. Vous

savez que les différents corps célestes s'attirent l'un l'autre ; que le Soleil, en particulier, attire la Terre, et la fait tomber vers lui ; que la Terre, de son côté, exerce une pareille influence sur la Lune. Vous n'avez pas oublié que, de cette attraction, de cette chute incessante combinée avec l'élan initial, résulte la rotation de l'astre le plus faible autour de l'astre le plus fort : de la Terre autour du Soleil, de la Lune autour de la Terre. L'attraction est toujours réciproque, c'est-à-dire qu'elle a aussi bien lieu du corps le plus petit sur le corps le plus grand, que du plus grand sur le plus petit. Si la Terre attire la Lune, la Lune pareillement attire la Terre. La première, comme étant la plus forte, fait la loi ; mais il n'en est pas moins vrai que la Lune exerce sa puissance attractive sur notre globe. Si deux personnes, saisissant une corde par les deux bouts, tirent en sens opposés et cherchent à s'entraîner mutuellement, la victoire restera à la plus vigoureuse ; la seconde, cependant, ne sera pas restée inactive : elle aura plus ou moins ébranlé son antagoniste. Ainsi fait la Lune : dans la lutte des attractions mutuelles, elle obéit à la Terre et tourne autour d'elle ; mais, tout en lui cédant, elle ébranle ses mers, qui par leur mobilité sont plus susceptibles d'être dérangées de leur position d'équilibre.

Pour peu que vous ayez compris ce que je viens de vous dire, vous ne pouvez manquer de songer à l'attraction du Soleil, si prodigieusement grand. Ne doit-il pas, lui, le colosse qui gouverne tout le cortège des planètes et fait tourner en rond notre modeste Terre, ne doit-il pas soulever les mers par son attraction encore plus que ne fait la Lune ? L'attraction solaire influe sans doute sur les marées, mais il faut tenir compte de la distance ;

et le Soleil se trouve si loin, si loin, que, tout compte fait, malgré son énorme masse, il ne soulève les eaux que de deux verges, là où la Lune les soulèverait de cinq. Aussi, en s'occupant des marées, prend-on particulièrement la Lune en considération.

N'importe, les marées solaires ne sont pas à négliger. Leur explication est absolument la même que celle des marées lunaires. Les effets des deux astres sur les eaux océaniques, tantôt s'ajoutent et tantôt se contrarient. Si le Soleil et la Lune se trouvent du même côté par rapport à la Terre, leurs effets concordent ; et la marée, produite par la somme de leurs actions, est la plus forte possible. La même chose a lieu, à cause de l'intumescence produite, tant en avant qu'en arrière de l'océan par chacun des deux astres, lorsque le soleil se trouve d'un côté de la Terre et la Lune du côté exactement opposé. Les plus grandes marées arrivent donc à l'époque des *syzygies*, c'est-à-dire lorsque les trois astres, Soleil, Lune et Terre, sont en ligne droite, n'importe leurs positions respectives. À cette époque, la Lune est pleine ou nouvelle. Au contraire, si, lorsque la Lune est au haut du ciel, le Soleil est à l'horizon, soit à l'orient, soit à l'occident, l'action solaire tend à produire une marée basse là où la Lune produit une marée haute, et des deux effets discordants résulte une marée lunaire considérablement affaiblie. L'époque où les trois astres sont disposés comme l'exige ce faible soulèvement des eaux, porte le nom d'époque des *quadratures*. La Lune ne montre alors que la moitié de son disque ; elle est à son premier ou à son dernier quartier.

Il ne faudrait pas se figurer que les marées se produisent comme des courants et que les deux intumes-

cences opposées, qui font le tour de la Terre en vingt-quatre heures, courent réellement à la surface des mers et puissent entraîner les corps flottants. Il n'en est rien : la mer se soulève et s'affaisse sur place ; elle palpite en quelque sorte, se gonflant au point où la Lune passe, et se dégonflant quand l'astre s'est transporté plus loin. Les vaisseaux ne sont pas plus entraînés par l'onde de la marée que ne le sont les brins de paille par les ondulations que la chute d'une pierre fait naître sur une nappe d'eau tranquille. Un soulèvement et un affaissement alternatif des eaux, se propageant de proche en proche, toujours avec la même ampleur, voilà donc tout ce qui se passe en pleine mer ; et il en serait ainsi de partout si la Terre était, comme je l'ai supposé jusqu'ici, en entier couverte par l'océan.

Mais les trois quarts seulement du Globe sont occupés par les eaux, et alors le voisinage des terres modifie beaucoup la marche des marées. D'abord, les obstacles des îles et des continents entravent la propagation de l'onde ; aussi, l'heure de la plus grande élévation de la marée n'est pas précisément l'heure du passage de la Lune au point culminant du ciel ou au point opposé. La marée est généralement en retard, d'une quantité variable suivant la configuration et la résistance des lieux. Ce retard est nul à Gibraltar ; il est de 3 heures 53 minutes pour la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde ; de 3 heures 32 minutes à Lorient ; de 6 heures 10 minutes à Saint-Malo ; de 8 heures à Cherbourg ; de 11 heures à Dieppe ; de 12 heures 13 minutes à Dunkerque ; et il augmente encore à mesure que l'onde se propage plus avant dans l'étroit canal de la Manche. Ce retard se nomme *établissement du port*.

Quand il est connu pour un point du littoral, on peut calculer à l'avance, en se basant sur le mouvement de la Lune, les heures des hautes et des basses marées pour ce point.

Dans une mer libre des obstacles des terres, l'onde n'acquiert qu'une faible élévation. Pour les îles des mers du Sud, la marée ne monte guère qu'à une demi-verge. La figure qui nous a servi pour l'explication des marées est donc très-exagérée : les deux intumescences, représentées comme deux énormes montagnes liquides, ne sont en réalité que deux renflements très-étendus en superficie, mais d'une hauteur insignifiante. Au voisinage des terres, dans les passages étroits surtout, l'onde ralentie dans sa marche, est refoulée sur elle-même et s'élève bien plus haut qu'elle ne le fait dans une mer libre. Ainsi, à Saint-Malo, suivant que les circonstances sont plus ou moins favorables, la marée monte de 6 verges à 7 verges et demie au-dessus de son niveau moyen pendant le flux, et baisse de la même quantité au-dessous de ce niveau pendant le reflux, de sorte que la différence entre la mer basse et la haute mer varie de 12 à 15 verges. Hors de la Manche, les côtes océaniques de la France n'ont plus que des marées de deux à trois verges.

Loin des terres, le gonflement et le dégonflement alternatifs des eaux n'amènent aucun courant ; près des terres, c'est autre chose. Quand la mer monte, elle se répand avec une extrême rapidité sur les rivages peu inclinés ; quand elle baisse, elle recule tout aussi vite et laisse à sec ces mêmes rivages. De là résultent deux courants, le flux et le reflux, tour à tour dirigés de la mer à la terre et de la terre à la mer.

LE GULF-STREAM.

Outre les fluctuations occasionnées par l'attraction lunaire et par les vents, les mers possèdent d'autres mouvements dont la principale cause est l'inégale répartition de la chaleur à la surface du Globe. Lorsque, dans une masse fluide, les différentes parties n'ont pas une même température, il se forme des courants qui tendent à répartir uniformément la chaleur ; il s'établit une circulation du liquide chaud vers le liquide froid, et du liquide froid vers le liquide chaud, jusqu'à ce que la température soit la même partout. Mais si, pour une cause ou pour l'autre, l'égalité de température est impossible, la circulation continue indéfiniment. D'après ce principe, entre les mers tièdes de l'équateur et les mers glaciales des pôles, un continuel échange est établi : des premières partent des courants qui s'en vont aux extrémités de la Terre porter la chaleur de leurs eaux ; des secondes descendent des courants qui viennent se réchauffer au foyer des tropiques, pour revenir après à leur point de départ.

Or, des nombreux courants qui vivifient les mers, le plus important pour nous est celui de l'Atlantique. On l'appelle le *Gulf-stream*, c'est-à-dire courant du golfe, parce qu'il prend naissance dans le golfe du Mexique. C'est un fleuve d'eau tiède au milieu de la mer. Ses rives et son lit sont les eaux froides de l'océan. Les deux géants des fleuves, l'Amazone et le Mississipi, ne roulent pas la millièème partie de ses ondes ; et la chaleur emmagasinée dans ses eaux suffirait pour mettre en fusion des montagnes de fer. Le golfe du Mexique est

comme une chaudière qui, par le haut, reçoit la chaleur d'un soleil vertical ; et par le fond, les effluves peut-être de la température souterraine. Ses îles, ses rivages sont hérissés de soupiraux volcaniques, dont les fréquentes convulsions témoignent de la fournaise en travail sous les flots. C'est là que le *Gulf-stream* accumule dans ses eaux cette énorme provision de chaleur qu'il distribue dans son parcours, et dont il lui reste encore assez à sa fin pour fondre en partie la coupole de glaces du pôle. Le courant se dirige vers le nord jusqu'au banc de Terre-Neuve. Là, une partie plonge sous les eaux froides de l'océan et forme un courant de fond dirigé vers le pôle, tandis que l'autre partie reste à la surface et s'infléchit vers l'est. À la hauteur des Açores, cette artère se divise en deux branches dont l'une, après avoir longé les côtes de l'Afrique, rentre dans le golfe du Mexique en suivant l'équateur, et dont l'autre, continuant sa marche vers le nord, côtoie en partie la France, l'Irlande, l'Angleterre, l'Islande, la Norvège, et disparaît enfin au cap Nord pour s'enfoncer sous les glaces du pôle.

À son origine, le *Gulf-stream* mesure une largeur de quatorze lieues et une profondeur d'environ trois cents verges. La rapidité de son cours est d'abord de deux lieues par heure ; mais elle diminue peu à peu, tout en conservant jusqu'à la fin une valeur assez considérable. Ses eaux, d'une belle teinte bleue, se dessinent nettement sur le fond vert des eaux communes de l'océan. Cet étrange fleuve, qui coule dans des eaux plus froides que les siennes, se maintient cependant encaissé entre ses rives fluides ; et, jusqu'à la hauteur des Açores, il n'y a pas de mélange entre les flots bleus et les flots verts. Plus loin, le *Gulf-stream* franchit ses digues ; ses eaux

tièdes se répandent au large et vont adoucir le climat de l'Europe septentrionale. À défaut de ce surcroît de chaleur amené du pays du soleil par le merveilleux fleuve, les hivers des côtes de la Manche, de l'Angleterre, de l'Irlande, de la Norwège, seraient bien autrement rigoureux. Le thermomètre nous dit combien est considérable la quantité de chaleur transportée du Mexique par ce calorifère océanique ; plongé dans les eaux du courant et dans les eaux qui servent de lit aux premières, il accuse une différence de douze à dix-sept degrés. Dans les latitudes où l'atmosphère commence à descendre en hiver au-dessous du zéro thermométrique, le *Gulf-stream* possède une température de vingt-six degrés. Ce n'est pas simplement de la chaleur que le courant de l'Atlantique apporte aux régions boréales, c'est aussi du combustible. Des troncs d'arbres balayés sur les rivages de la Floride et de la Louisiane, remontent vers le nord, entraînés par le *Gulf-stream*, et vont échouer en Islande, au cap Nord, au Spitzberg. Les habitants de ces régions déshéritées les recueillent pour se chauffer. Des tubes de bambou, des bois sculptés, des troncs d'un pin jusqu'alors inconnu, poussés aux îles Açores par le courant, ont contribué à la découverte de l'Amérique, en confirmant Christophe Colomb dans le soupçon que des terres nouvelles existaient à l'ouest.

Le *Gulf-stream* et la branche qui s'en sépare à la hauteur des Açores pour longer l'Afrique et rentrer dans le golfe du Mexique, circonscrivent une étendue de l'Atlantique plus grande que la Méditerranée et nommée mer des Sargasses. (1) Dans cette espèce de bassin que cerne de partout le remous du courant, les plantes

(1) *Saragasses*. Plantes marines, fucus, algues, etc.

marines s'amassent, se multiplient, au point de former des prairies flottantes, des tapis enchevêtrés où les navires se fraient avec peine un passage. Les premiers explorateurs de l'Atlantique ne s'aventurèrent pas sans appréhension au sein de ces herbages océaniques. Colomb lui-même, à son premier voyage, eut l'imagination vivement frappée de ce spectacle nouveau pour lui, et il lui fallut toute sa fermeté d'âme pour franchir, malgré les murmures de ses compagnons démoralisés, cette mer insidieuse qui menaçait de retenir ses vaisseaux captifs dans le réseau des prairies flottantes.

VOIES ET MOYENS DE COMMUNICATION.

La vie sociale entre essentiellement dans la nature humaine. Ce qui le prouve, c'est la faiblesse de l'homme, lorsqu'il est seul ; c'est sa merveilleuse puissance, lorsqu'il communique librement avec ses semblables.

Par les livres, par les peintures, par les monuments, les temps disparaissent et le passé revit. Entrons dans une bibliothèque, dans un musée, et voilà une conférence qui s'établit entre nous et les plus grands génies de toutes les époques.

Grâce à ce que l'on nomme *voies de communication*, ce sont les distances qui s'effacent. Ainsi, au moyen des *routes*, des *chemins de fer*, des *navires à vapeur*, vous vous transportez où vous voulez. Par la *poste*, un ordre de commerce, une causerie à un ami, un renseignement important, en un mot, tout ce que vous voulez dire parvient sur un point quelconque des trois quarts du globe.

Par la *télégraphie électrique*, cette communication de la pensée se fait avec la rapidité de l'éclair.

De ces moyens de communication, la navigation seule a été perfectionnée dès les temps anciens ; et cependant, combien il y a loin de la navigation du commencement de l'ère chrétienne avec celle d'aujourd'hui.

Lisez les Actes des Apôtres, et vous voyez que le navire qui conduisait Saint Paul de Palestine à Rome cheminait très-lentement, que même il se disposait à prendre en Crète des quartiers d'hiver, lorsqu'une furieuse tempête vint l'assaillir. Aujourd'hui, d'un bout de l'année à l'autre, il suffit de quelques jours pour effectuer ce trajet. En dix jours environ, vous traversez l'immense Océan, et vous allez de Liverpool à Québec. Autrefois, à cause des vents contraires, on attendait souvent des mois entiers pour se mettre en mer. Maintenant, vous apercevez de toutes parts des services réguliers de navires appelés *paquebots*. Vous partez à heure fixe pour Rio-Janeiro, Calcutta, San-Francisco, plus sûrement que vous ne montiez en voiture, il y a un siècle, pour Bordeaux, Marseille ou Lyon.

Cette création des paquebots réguliers a commencé, de la part des Anglais, en 1837, par un service entre Falmouth et Gibraltar. Actuellement, elle s'étend sur toutes les parties du monde. La France y a concouru activement, à partir de 1851. Les paquebots français sillonnent aujourd'hui la Méditerranée et le Grand-Océan dans plusieurs directions.

Un tel progrès, appelé à modifier profondément l'état de l'univers entier, résulte d'un fait récent et simple : la substitution de la force régulière de la vapeur à la force capricieuse du vent comme force motrice des navires.

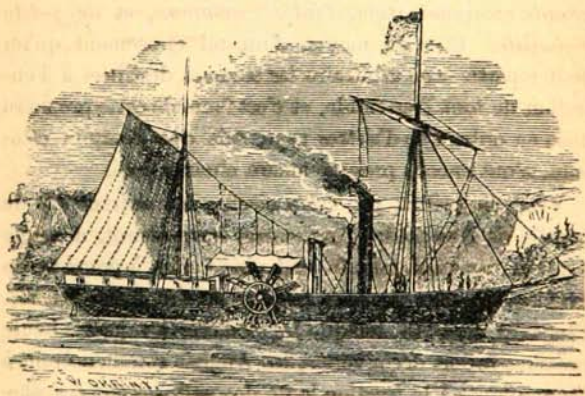
C'est en 1807 que l'Américain Fulton appliqua le premier la vapeur à la navigation fluviale, et c'est en 1819 que le premier navire, construit sur ce système, passa d'Amérique en Angleterre. Maintenant, les navires à vapeur circulent de toutes parts, sans cependant faire disparaître ceux à voiles, dont le service est moins rapide, moins régulier, mais aussi plus économique.

Un progrès conduit à un autre ; considérez la carte du monde, vous voyez l'Amérique du Nord séparée de l'Amérique du Sud par une terre étroite, l'*isthme de Panama*, et l'Afrique séparée de l'Asie par cette autre langue de terre que l'on nomme *isthme de Suez*. Vous dites : si la mer et les navires traversaient ces langues de terre, quelle économie, quel avantage ! Un Français, Ferdinand de Lesseps, a fait la même réflexion que vous, et s'est mis à l'œuvre. C'est l'isthme de Suez qu'il attaqua, la boue des Lagunes, le sable mouvant du désert, les rochers les plus durs, l'opposition calculée de certains peuples, tout a été vaincu. Depuis quelques années, les grands navires passent de la Méditerranée dans la mer Rouge. Un jour le même prodige s'accomplira sans doute entre les deux Amériques.

La navigation intérieure se fait par les fleuves, les rivières, les lacs, les canaux. En France, c'est seulement à partir de 1605 qu'un premier canal, celui de Briare, a été commencé. Riquet, sous Louis XIV, s'est immortalisé en joignant les deux mers par le canal du Midi ; puis, successivement, d'autres canaux ont été creusés, et de plus, le cours des rivières a, sur beaucoup de points, été rendu navigable. On compte actuellement en France près de 5,000 milles de canaux en ex-

plotation, et 8,000 milles de rivières en mesure de porter des bateaux chargés.

Si nous passons aux voies de terre, la France ne possédait encore, sous Louis XIV, que très-peu de routes carrossables, et encore étaient-elles dans le plus déplorable état. Pour les entretenir, on recourait aux corvées, dont la répartition donnait lieu aux injustices les plus



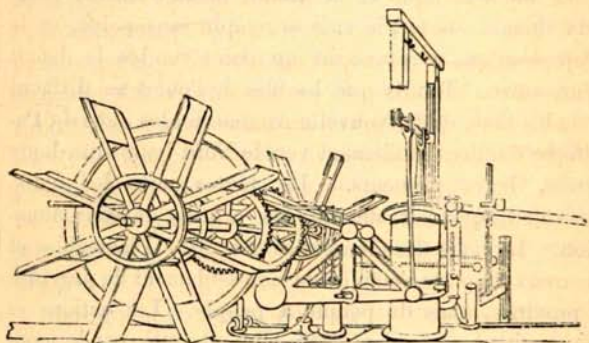
"LE CLERMONT" (construit par Fulton en 1807 ; vitesse 4 milles à l'heure , longueur 133 pieds, largeur 18 pieds, profondeur 8 pieds, capacité 160 tonneaux.

criantes. Le moindre voyage constituait une grande dépense ; même c'était un péril. Avant de l'entreprendre, on faisait parfois son testament. C'est seulement à la fin du dernier siècle que les routes ont commencé à se multiplier en France. Bientôt, un rapide progrès est résulté de l'emploi général des pierres cassées, au lieu de ces anciens pavés dont la dépense était énorme, et qu'en

beaucoup de lieux il était impossible de se procurer. Actuellement, en raison des intérêts qu'elles ont à desservir, les voies de terre sont divisées en *routes impériales*, *routes départementales*, *chemins vicinaux* ; en dehors des chemins vicinaux sont encore les *chemins ruraux*, affectés spécialement au service des propriétés rurales. Les routes impériales présentent trois classes. Il en est de même des routes départementales. Les chemins vicinaux sont eux-mêmes divisés en chemins de *grande communication*, *d'intérêt commun*, et de *petite vicinalité*. C'est au moyen d'un tel classement qu'on peut répartir sans arbitraire les sommes destinées à l'entretien de tout l'ensemble, et c'est faute de cette première mise en ordre que d'autres pays, tels que l'empire ottoman, n'ont encore presque aucun chemin créé.

Vers le milieu du xvii^e siècle, des extracteurs de houille de Newcastle (Angleterre) imaginèrent, afin que leurs voitures chargées fussent plus faciles à pousser, de les faire circuler sur des bandes de fer fixées au sol. Plus tard, en 1813, lorsque les machines à vapeur à haute pression furent découvertes, les Anglais commencèrent à les employer à la traction lente des voitures sur ces chemins ferrés. Enfin, un Français, M. Seguin, perfectionna la machine à vapeur au point de permettre un mouvement beaucoup plus accéléré, et en septembre 1830, un premier essai décisif se fit en Angleterre, de Liverpool à Manchester. À partir de cet instant, la locomotion rapide sur chemin de fer au moyen de la vapeur s'organisa en Angleterre, en Amérique, en Belgique, en Allemagne, en France, lentement d'abord, puis avec plus d'activité à mesure que les bienfaits de cette locomotion extraordinaire furent appréciés.

Pour comprendre les difficultés, il faut remarquer que les chemins de fer, au lieu de présenter des inclinaisons prononcées comme nos routes, doivent généralement offrir des pentes extrêmement faibles, d'où il suit qu'en pays accidenté, la voie ferrée se trouve tantôt dans des souterrains, tantôt comme perchée sur des arcades qui traversent les vallées. De tels obstacles qui, au premier aperçu, effraient l'imagination, ont été vaincus



Les Machines du "Clermont" fabriquées en Angleterre; diamètre des roues 15 pieds, et le cylindre 24 pouces de diamètre.

sur mille et mille points. Aujourd'hui, ce sont les Alpes qu'on vient de percer. Qui sait si, un jour, on ne construira pas un chemin de fer de Calais à Douvres, en passant sous la Manche?

Quel est donc l'avantage si grand qu'on tire des chemins de fer? Le voici :

Tel déplacement, telle affaire nécessitait autrefois plusieurs heures, plusieurs jours; il suffit maintenant de quelques minutes, de quelques heures. Par le chemin

de fer, on fait donc beaucoup plus de choses en beaucoup moins de temps : c'est comme si la vie humaine était plus longue. Pour les transports de marchandises, les résultats ne sont pas moins saillants : un transport qui par roulage aurait coûté 25 centins, se paie sur chemin de fer 2 et 3 centins. Il se fait avec moins de risques et beaucoup plus vite. Aussi, quel développement commercial ! Quel bienfait pour celui qui produit, comme pour celui qui consomme !

Le blé a manqué et la disette menace ; mais, grâce aux chemins de fer, le vide se remplit sans peine, et le trop-plein qui se trouve sur un point comble le déficit d'un autre. Tandis que les blés de l'ouest se dirigent vers les États de la Nouvelle-Angleterre, les États du Pacifique écoulent facilement vers le Nord leurs vins, leurs fruits, leurs primeurs. De toutes parts, les œufs, les volailles, le lait affluent aux centres de consommation. Le cours des denrées se nivelle. D'agréables et heureux rapports s'établissent non-seulement de province à province, mais de peuple à peuple. Les nations se rapprochent, se fondent entre elles, et voilà, par le mouvement même des affaires, les chances de guerre qui s'éloignent, rien n'étant plus contraire au commerce que l'odeur de la poudre et le bruit du canon.

Les postes et le télégraphe procurent d'autres moyens de communication non moins merveilleux.

Charlemagne avait établi des lignes de postes entre les diverses parties de son vaste empire. Plus tard, en 1315, un édit de Louis X avait autorisé l'Université de France à entretenir, dans chaque diocèse, des messagers, chargés du transport *des lettres et des hardes de ses agents, écoliers et suppôts* ; mais c'est réellement Louis

XI qui a l'honneur d'avoir fondé en France le premier système de postes sur les bases qui ont ensuite servi de modèle à tous les pays. En 1627, un tarif légal fut appliqué à la taxe des lettres, et le service des courriers commença à se faire régulièrement.

Depuis lors, l'institution n'a cessé de se perfectionner. En 1849, la France adopta l'affranchissement si commode au moyen de timbres-poste et la taxe uniforme pour tout l'empire, quelle que soit la distance. À partir de cette époque, les correspondances se multiplièrent étonnamment, comme le prouve l'accroissement des timbres-poste vendus. En échange de droits minimes, la poste se charge des imprimés, des avis, des cartes, des échantillons, des sommes d'argent, des papiers d'affaires, des titres et valeurs déclarés. Les lettres recommandées passent de bureau en bureau sur reçu, ce qui en assure l'arrivée à destination. Tout en rendant d'inappréciables services, les postes procurent à l'état un revenu considérable.

Mais qu'est-ce encore que tant de bienfaits comparés aux résultats de la télégraphie ?

Dès les temps les plus reculés, les Gaulois faisaient parvenir à une grande distance l'annonce de certains événements au moyen de signaux établis sur des points élevés. À la fin du *xvii^e* siècle, on proposa d'employer le télescope à cette transmission. En 1792, cette proposition, renouvelée par Claude Chappe, fut adoptée au sein de l'Assemblée Législative, et l'on établit de toutes parts ces machines appelées télégraphes, dont les bras mobiles faisaient des signes de nature à être traduits en lettres, en mots et en phrases. Ce fut par les premiers télégraphes que la Convention, en 1794, reçut la nouvelle

de la prise de Condé sur les Autrichiens. “ *L’armée du Nord a bien mérité de la patrie,*” répondit aussitôt le télégraphe.

En 1833, l’idée vint d’employer à la télégraphie, au moyen de fils conducteurs, l’électricité, fluide mystérieux qui, dans les nuages, produit la foudre, et dont la course est plus rapide que la pensée. Les premiers essais eurent lieu à Saint-Pétersbourg ; mais ce fut seulement de 1837 à 1844 que ce procédé fut sérieusement appliqué aux États-Unis. Peu de temps après, l’Amérique du Nord était sillonnée de télégraphes électriques.

À partir de 1846, l’Angleterre suivit rapidement l’exemple de l’Amérique. Les troubles de 1848 retardèrent, en France, l’application d’un tel progrès. Toutefois, dès 1850, la télégraphie électrique commença à s’établir de tous côtés. Aujourd’hui, elle existe entre les points principaux du pays, et moyennant une taxe d’un chiffre modéré, elle permet à chacun de transmettre instantanément sa pensée d’un bout du Canada à l’autre.

Bien mieux, presque toutes les nations correspondent entre elles par ce même moyen. Les fils électriques passent sous la mer, et vont du continent en Angleterre, d’Angleterre au Canada, du midi de la France en Corse, en Sardaigne, en Algérie, dans l’Inde.

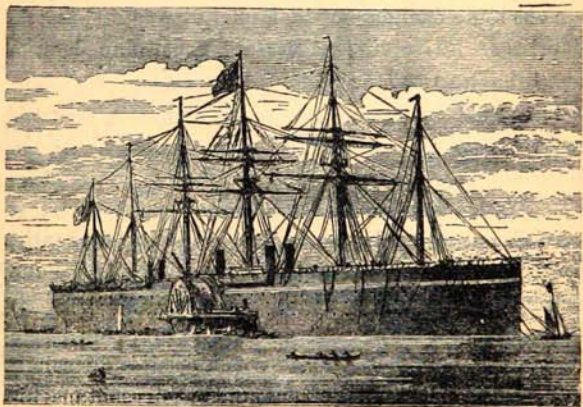
Avant peu, ces fils conducteurs de la pensée humaine feront, sans doute, le tour entier et non interrompu du globe terrestre.

La reine d’Angleterre prononce un discours, et, le jour même ce discours peut, à trois mille milles de distance, être lu en Canada.

Lors de la guerre de Crimée, l’Empereur des Français, de son cabinet des Tuileries, suivait, heure par heure, les

opérations de son armée ; il conférait avec ses généraux et donnait des ordres aux soldats qui devaient renverser Sébastopol.

S'il est permis à l'homme de sonder quelquefois les desseins de Dieu, ne peut-on présumer que la diffusion de l'Évangile et l'application universelle de ce code divin, en d'autres termes, le règne universel du Christ,



LE *Great Eastern* POSANT LE CABLE TRANS ATLANTIQUE.

tel est le but final de ces merveilleux moyens de rapprochement et de relations qui successivement ont été découverts depuis l'établissement du christianisme.

Il n'y aura, disait Jésus-Christ, qu'une seule bergerie et qu'un seul pasteur.

Pour atteindre ces hautes destinées, prélude de destinées supérieures encore, l'homme ne doit pas oublier que deux conditions sont indispensables : 1^o conserver pré-

cieusement la parole du divin Sauveur, et pratiquer sa sainte morale ; 2° s'appliquer courageusement à l'agriculture, comme à la profession par excellence, comme à celle qui procure le pain, et qui tout à la fois fortifie l'âme et le corps.

Supposez que les campagnes se dépeuplent, que la production de la terre diminue, et que des famines générales soient menaçantes ; supposez qu'énervée par mille besoins nouveaux, l'humanité perde elle-même toute force physique et toute énergie morale, à quoi, dans un tel état de défaillance, lui serviraient les relations d'un bout à l'autre de l'univers ?

L'ÉTÉ DES SAUVAGES.

Au Canada, quand les premières gelées se font sentir, en octobre ou plus tard, le paysage devient d'une grande beauté ; les arbres sont de toutes couleurs, c'est-à-dire, de toutes les nuances de vert, de brun, de rouge et de jaune. On voit des arbres qui, éclairés du soleil, ont en entier leur feuillage couleur d'or ; ils sont magnifiques.

Entre octobre et novembre, vient un temps qu'on appelle l'été de la Saint-Martin ou *des Sauvages*, qui, à mon sens, est délicieux. C'est surtout dans la partie la plus sud du Haut-Canada qu'on en jouit le plus longtemps et qu'on l'a dans toute sa beauté. Ce temps est calme et chaud. Le soleil paraît rouge et l'on définit bien sa rondeur. Ses rayons sont éteints par une espèce de fumée, à laquelle on donne pour cause l'embrasement des vastes prairies de l'Amérique, à l'ouest et au nord.

Cette vapeur, se mêlant à la lumière, donne un ton plus moëlleux à tous les objets. La crête des légères vagues des eaux reluit d'un éclat métallique. Les arbres, se dépouillant du reste de leurs feuilles, n'en sont pas moins beaux ; la touffe de feuillage au bout de la branche, la feuille volant dans l'air, le gros tronc, la menue tige, sont éclairés d'une lumière dorée qui fait tout reluire ; les champs, quoique moissonnés, plaisent encore. Les couchers de soleil sont, dans cette saison, d'une beauté surprenante. Le soleil est entouré de nuages aux formes les plus bizarres et les plus saisissantes. Tantôt, ce sont montagnes sur montagnes, aux contours les plus grandioses ; leur partie éclairée est ou rose ou argent. Le Canadien n'a pas besoin de faire le tour du monde, d'aller visiter la Suisse ou l'Himalaya, pour connaître la grandeur de la nature dans ce genre ; dans un des beaux jours de ce doux automne, qu'il lève les yeux au ciel, et il y verra des Alpes aériennes auxquelles les terrestres ne peuvent sans doute être comparables. Ma belle-mère, Suisse de naissance, m'assure que rien ne ressemble plus aux montagnes fameuses de son pays que ces nuages d'automne. Très-souvent, pourtant, ces nuées sont d'une légèreté qu'on ne peut décrire et de toutes les figures imaginables, dont la plus ordinaire est celle d'un rets, dont les mailles sont ou d'or ou d'argent, sur un fond rose, orange ou bleu clair, et même, quoique rarement, d'une teinte verte. Alors, vraiment, le spectacle est enchanteur, et l'on pardonne presque aux sauvages d'avoir cru le soleil une divinité. On attribue ces beaux effets au voisinage des grands lacs.

Les champs alors, près de la rivière du Détroit, pays dont je parle maintenant et qui est encore, en grande

partie, habité par des Canadiens d'origine française, sont dépouillés de leurs produits ; mais une quantité de belles plantes sont encore en fleurs, telles que les immortelles blanches, les superbes verges d'or, la molène, longue de plusieurs pieds, diverses espèces de soleils et de marguerites, la cardinale bleue et une foule d'autres. Le blé d'automne aussi, qu'on ne peut cultiver dans le Bas-Canada, vu la rigueur des saisons (1), est dans ce moment en pousse, et l'œil se repose avec un singulier plaisir sur un pré de couleur d'émeraude, quand il est entouré d'une bordure de plantes aux couleurs les plus riches. Si l'on jette la vue plus haut, on voit des vergers encore chargés de fruits, que leur trop grande abondance et le défaut de bras ont empêché de cueillir. Ces branches sans feuilles, mais garnies de fruits, font le plus joli effet du monde. Au soleil, on entend, de tous côtés, bruire des insectes, jouissant, comme l'homme sans doute, des derniers beaux moments de l'année. Il y a surtout une espèce de cigale qui, fixée au sommet d'un arbre, ne quitte plus son gîte, et qui, nuit et jour, pendant des semaines entières, fait incessamment entendre son chant monotone. Les deux rainettes, verte et grise, jolies grenouilles grimpantes, accrochées à des arbrisseaux, font résonner, par intervalles, leur croassement agréable, qui ressemble à la syllabe *re*, répétée en chantant. Puis, une volée d'étourneaux, au corps noir et aux ailes écarlates, s'abat pour picorer les grains oubliés, ce qu'ils font avec beaucoup de célérité, et, en s'envolant plus loin, ils nous assourdissent de leurs *ki-ki-ki* perçants. Enfin, la nuit même est animée ; car, les *ouaoua-*

(1) L'auteur fait ici erreur, car, on cultive le blé d'automne en nombre d'endroits du district de Montréal.

rons beuglent dans leurs marais comme des troupeaux de bœufs, jusqu'à ce qu'on entende comme la corde d'un violon se rompant ; à l'instant, le croassement cesse ; mais le maître de l'orchestre ayant sans doute donné l'ordre, il recommence bientôt après.

Combien de fois suis-je restée seule, le soir, sur le bord de la rivière, à écouter ces concerts, tout en suivant de l'œil la marche lente des constellations plus brillantes que jamais, qui me semblait se régler sur ces étranges accords ! C'est alors que mes forces, abattues par les grandes chaleurs de l'été, paraissaient se renouveler et donnaient à mon imagination une activité que l'état indéfinissable de l'atmosphère contribuait peut-être à produire.

MDE. BEREZY.



TROISIÈME PARTIE.

NOTIONS UTILES, SAVANTS, ARTISTES, ARTISANS.

LE MONDE RENVERSE.

Ce qui frappe le plus vivement le voyageur canadien quand il arrive en Australie, cette terre des antipodes, c'est le renversement des conditions physiques auxquelles il avait été habitué. Ainsi, le cours des saisons est à rebours de chez lui : janvier marque le milieu de l'été et juillet le milieu de l'hiver ; le printemps comprend septembre et octobre, l'été va du commencement de novembre à la fin de février ; mars, avril et mai servent d'automne ; le reste jusqu'au 31 août représente l'hiver. Il y a trois mois de pluie ; mars et avril remplissent les deux tiers de l'automne, et août la fin de l'hiver.

Minuit ici, c'est midi là-bas, et réciproquement. Nous regardons le soleil au sud, ils le regardent au nord. Le plus long jour de l'année vient en juin chez nous ; chez les Australiens, c'est en décembre. La chaleur souffle du nord, le froid du sud ; c'est sur les sommets que l'on a le plus chaud.

Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'à la Nouvelle-Galles du Sud, on a observé qu'un hiver froid en Europe correspondait à un été chaud dans ces latitudes méridionales, et que pendant un été chaud en Europe, l'hiver était très-froid à la Nouvelle-Galles. Les

saisons différant ainsi de celles de l'Europe, il s'ensuit nécessairement une différence correspondante dans les époques des travaux des champs. Même contradiction partout. Les cygnes sont noirs à la Nouvelle-Galles et les aigles sont blancs ; l'abeille ne pique pas, l'oiseau ne chante pas ; le hibou se montre pendant le jour, le coucou dit son nom pendant la nuit. "On voit des quadrupèdes qui ont un bec et qui pondent ;" d'autres sont munis de sacs pour porter leurs petits. Les cerises n'ont pas de noyau. Les arbres ne donnent pas d'ombre en général, parce que c'est la tranche de leurs feuilles, au lieu du plat, qui est tournée vers la lumière.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que, pour la première fois, on entend la science nous racontant ces intimes détails sur la constitution de la Terre ; on ne songe pas sans effroi aux abîmes embrasés qu'elle nous révèle, et qui roulent leurs vagues de métaux fondus à quelques lieues sous nos pieds. Le peu d'épaisseur de l'écorce qui nous porte augmente encore nos craintes.

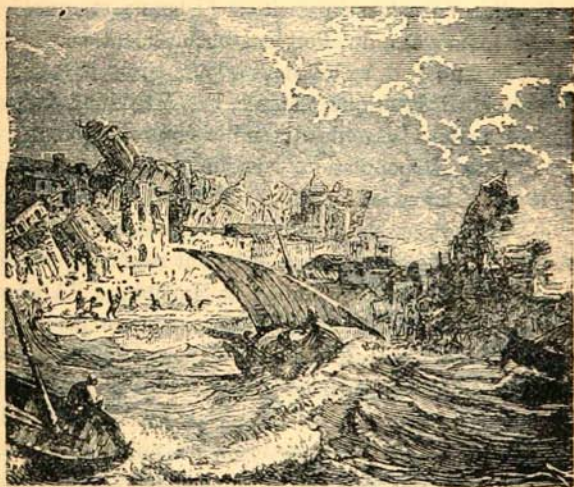
Le rayon terrestre a 1600 lieues ; sur cette longueur, 12 lieues au plus appartiennent à l'épaisseur de la couche solide ; tout le reste appartient au globe en fusion. Sur une sphère haute de deux verges, l'écorce solide de la terre serait représentée par une épaisseur de quatorze lignes. Ce n'est guère plus qu'une mince feuille de carton sur nos globes géographiques. Comment une enveloppe, relativement aussi faible, pourrait-elle résister aux fluctuations de la masse liquide centrale ? Cette voûte fragile ne doit-elle pas se fendre parfois, s'affaisser,

s'écrouler ? Le moindre flot de l'océan de feu ne doit-il pas l'ébranler, la disloquer peut-être, la briser ? Et qu'arrivera-t-il si, par quelque crevasse, l'eau des mers parvient jusqu'aux matières incandescentes et produit des torrents de vapeurs d'une irrésistible puissance ? Alors, ébranlés sur leur base, les continents tremblent, comme pris d'un frisson subit ; la mer, en désordre, quitte son lit ; les montagnes s'écroulent, le sol se gerce ; d'effrayants abîmes s'ouvrent ; des populations entières sont englouties. Il vient de se faire un tremblement de terre.

Nous avons tous entendu parler des commotions qui parfois agitent le sol ; mais, dans nos contrées privilégiées, nous sommes loin de nous faire une idée exacte de la violence qu'elles peuvent acquérir et de leurs épouvantables résultats. Pour nous, en général, la terre porte, à juste titre, la qualification de ferme qu'on lui donne, car elle n'a jamais fait défaut sous nos pieds. Si parfois une faible ondulation du sol se fait sentir, on en parle quelques jours comme d'une curiosité : l'un a vu des meubles se déplacer, l'autre a entendu tinter contre le mur les ustensiles de cuisine. Puis, tout est oublié ; notre confiance en la stabilité du sol n'est en rien altérée. La force inconnue qui vient de se révéler à nous par une trépidation à peine sensible, ne nous paraît pas devoir jamais acquérir la brutalité de puissance capable de troubler sérieusement le calme habituel. Les tremblements de terre sont-ils partout aussi inoffensifs ? Hélas ! non ; et Dieu nous préserve d'en faire jamais la triste expérience.

Des tremblements de terre ressentis en Europe, le plus terrible est celui qui ravagea Lisbonne le 1^{er} no-

vembre 1755. La populeuse capitale du Portugal, qu'aucun danger ne paraissait menacer, était toute entière à son commerce, à ses travaux, quand soudain éclata sous terre une grande rumeur pareille au roulement continu du tonnerre. Puis, le sol, violemment secoué, parut tourner, s'élever, s'affaisser ; et la grande Cité ne fut, en un instant, qu'un monceau de ruines et de cadavres.



TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE.

La population encore debout, cherchant un refuge contre la chute des décombres, s'était retirée sur un vaste quai longeant la mer. Tout à coup, le quai s'engouffra sous les eaux, entraînant avec lui la foule terrifiée, les bateaux et les navires amarrés. Pas une victime, pas un débris ne revint flotter à la surface. Un abîme s'était ouvert, engloutissant les eaux, le quai, les navires, les gens, et, se refermant, les gardait pour toujours. En même temps,

la mer, qui d'abord s'était retirée, revenait, gonflant ses eaux à quinze verges au-dessus du niveau ordinaire, et lançait dans la ville ses flots furieux. À l'incendie allumé dans les décombres, se joignit donc l'inondation, et la majeure partie de ce qui n'était pas encore abattu disparut. En six minutes, soixante mille personnes avaient péri.

Tandis que cela se passait à Lisbonne et que les hautes montagnes du Portugal chancelaient sur leurs bases, se fendaient, se brisaient à leurs cimes, la commotion atteignait l'Afrique. Maroc, Fez, Mequinez, étaient renversés ; un village de dix mille âmes était englouti avec toute sa population dans un gouffre subitement ouvert et subitement refermé. Là ne se borna pas l'étendue envahie par la commotion. Presque au même moment, de violentes secousses étaient ressenties depuis l'équateur jusqu'au pôle nord. La Martinique, l'Afrique septentrionale, le Groënland, l'Europe entière jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Laponie, eurent, à peu d'instants d'intervalle, leurs secousses plus ou moins désastreuses. En mer même, on n'était pas à l'abri de la commotion. Loin de toute terre, au milieu des eaux profondes, les vaisseaux furent rudement ébranlés, comme s'ils eussent frappé contre des écueils. Le fond de la mer participait donc aussi à l'ébranlement général, puisque la trépidation était transmise, par l'intermédiaire des eaux, jusqu'aux navires flottant à la surface.

Si le tremblement de terre de Lisbonne est exceptionnel par son immense étendue, il en est malheureusement beaucoup d'autres qu'on peut lui comparer pour la grandeur des désastres.

En 1812, le sol de Caracas, dans l'Amérique du Sud,

fut pris d'une violente convulsion et s'agita comme un liquide qui bout. En trois secousses, qui durèrent cinq secondes, l'œuvre de destruction fut consommée. À la première, les cloches des églises se mirent à tinter ; à la seconde, les toits des maisons s'écroulèrent avec fracas ; et, avant qu'on se rendît compte de ce qui se passait, la troisième éclata. La ville n'était plus ; ses dix mille habitants gisaient écrasés sous les décombres.

En février 1783, commencèrent dans l'Italie méridionale d'interminables convulsions, qui ne finirent qu'au bout de quatre ans. La première année, on compta neuf cent quarante-neuf secousses ; l'année suivante, cent cinquante et une. La commotion s'étendit dans les deux Calabres jusqu'à Naples, et dans une grande partie de la Sicile. Le principal foyer du désastre se trouva tout autour de la ville d'Oppido, dans un rayon de huit lieues. La surface du pays ondulait, se plissait en vagues mouvantes, comme le fait la surface d'une mer agitée ; et sur ce terrain sans équilibre, des nausées vous prenaient, pareilles à celles qu'on éprouve sur le pont d'un navire ballotté par les vents. Le mal de mer régnait à terre. À chaque ondulation, les nuages, immobiles en réalité, semblaient se déplacer brusquement, ainsi qu'on l'observe en mer sur un vaisseau qui tangué violemment. Les arbres, dans une atmosphère en repos, s'inclinaient au passage de la vague terrestre et balayaient le sol de leurs cimes.

La première secousse, celle du 5 février 1783, renversa en deux minutes la majeure partie des villes, villages ou bourgades, compris entre la chaîne des Apennins et la Sicile, et bouleversa toute la surface du pays. En divers endroits, le sol crevassé de fissures figurait sur une

immense échelle les fentes d'un carreau de vitre cassé. Des collines entières éclataient, se partageaient en deux ; ici, de grandes étendues de terrains glissaient sur les pentes, avec leurs champs cultivés, leurs habitations, leurs vignes, leurs oliviers, et allaient, à des distances considérables, recouvrir d'autres terrains. Dans la petite ville de Polistina, plusieurs centaines de maisons, entraînées ensemble avec le sol qui les portait, couraient s'écrouler dans un ravin à près d'un quart de lieue plus loin. Les collines même étaient arrachées de leur place : on en cite qui, détachées des flancs d'une vallée, furent transportées au milieu de la plaine et interceptèrent le cours d'une rivière. Ailleurs, l'appui souterrain manquait au sol, qui s'affaissait en larges gouffres où gens, habitations, arbres et bestiaux disparaissaient pour jamais ; ailleurs encore s'ouvraient de profonds entonnoirs pleins de sable mouvant, où se creusaient de vastes cavités bientôt converties en lacs par l'arrivée des eaux souterraines. On estime que plus de deux cents lacs, étangs, marécages, furent ainsi soudainement produits. En certains points, le sol, délayé par les eaux détournées de leur cours ou amenées de l'intérieur par les crevasses, se convertit en énormes torrents de boue qui couvrirent des plaines, ou remplirent des vallées. La cime des arbres et les toits des fermes en ruine dominaient seuls le niveau de cette mer boueuse. Par intervalles, de brusques secousses ébranlaient le sol de bas en haut. La commotion était si violente que les pavés des rues étaient arrachés de leurs cavités et sautaient en l'air. La maçonnerie des puits sortait tout d'une pièce de dessous terre, comme une petite tour chassée hors du sol. Quand la terre se soulevait en se fracturant, à l'instant, maisons,

gens et bestiaux étaient engloutis ; puis, le sol s'abaissant, la crevasse se refermait, et, sans laisser de vestige, tout disparaissait, écrasé, broyé entre les deux parois du gouffre rapprochées. Plus tard, lorsque, après le désastre, on fit des fouilles pour retrouver les objets de valeur enfouis, les ouvriers remarquèrent que les bâtiments engloutis et tout ce qu'ils contenaient, n'étaient plus qu'une masse compacte, tant avait été violente la pression de l'espèce d'étau formé par les deux bords des crevasses refermées.

Un savant français, Dolomieu, qui visita ce malheureux pays peu après le désastre, nous raconte la navrante impression que la Sicile et la Calabre avaient faite sur son esprit. Il décrit Messine comme présentant encore de loin une certaine apparence de son ancienne splendeur. Toutes les maisons étaient endommagées, mais les murs se trouvaient encore debout. La population entière s'était réfugiée sous des baraques en bois dans le voisinage de la ville, dont les rues silencieuses et désertes auraient fait croire que la peste avait passé par là. " Mais quand je passai en Calabre, ajoute-t-il, et que j'aperçus Polistina, la scène d'horreur qui s'offrit à moi me priva presque de l'usage de mes facultés. Mon esprit était en proie à un sentiment de terreur mêlé de compassion. Rien n'avait échappé ; tout était au niveau de terre ; pas une seule maison, pas un lambeau de mur ne restait debout. De tous côtés, on voyait des monceaux de pierres dont l'aspect ne pouvait faire supposer qu'à la place qu'ils occupaient, une ville eût jamais existé. L'odeur fétide des cadavres s'exhalait du milieu des ruines."

On estime à quatre-vingt mille le nombre des person-

nes qui périrent en ces terribles circonstances. La plupart périrent par l'effet direct du tremblement de terre ; mais d'autres succombèrent à la suite d'épidémies occasionnées par le manque d'aliments, le défaut d'abri contre les intempéries, les émanations insalubres exhalées par les eaux stagnantes des nouveaux marécages. Le plus grand nombre des victimes furent ensevelies vivantes sous les ruines de leurs maisons ; d'autres furent consumées dans les incendies qui suivaient presque toujours les secousses ; d'autres encore, fuyant à travers la campagne, furent englouties dans les abîmes qui s'ouvraient sous leurs pas.

La vue de pareilles calamités aurait dû éveiller la pitié dans les cœurs les plus barbares ; et pourtant, qui le croirait ? à part quelques actes d'héroïsme bien rares, la conduite de la populace fut de la dernière infamie. Les paysans calabrais accoururent dans les villes, non pour prêter secours, mais pour piller. Sans se préoccuper du danger, ils parcouraient les rues au milieu des murs branlants et des nuages de poussière, foulant aux pieds les victimes, et les dépouillant, alors même qu'elles respiraient encore (1).

Mais terminons là ces récits lamentables. Les tremblements de terre sont de tous les pays, et il n'est pas de contrée qui n'ait enregistré dans ses annales quelques-uns de ces événements désastreux, preuve terrible de la fournaise centrale réagissant sur la fragile écorce de la Terre.

Les tremblements de terre sont souvent précédés par des bruits souterrains qui préludent à la catastrophe. C'est d'abord le grondement sourd d'un tonnerre loin-

(1) Dolomieu.

tain, qui s'enfle, s'apaise, s'enfle encore, comme si quelque orage commençait à éclater dans les profondeurs du sol. À cette rumeur pleine de menaçants mystères, tout se tait, muet d'épouvante ; tout visage pâlit. Avertis par l'instinct, les animaux eux-mêmes sont frappés de stupeur : le chien hurle d'effroi, le bœuf s'arrête sur le sillon à demi tracé, et semble chercher un surcroît d'équilibre sur ses quatre jambes largement écartées. Mais le bruit augmente : on croirait entendre rouler sur quelque voûte d'airain une longue file de chariots pesamment chargés de ferraille, et détonner toute une batterie de canons. Et voilà que le sol frissonne, se gonfle, se dégonfle, tournoie, se gerce, s'abîme. Devant de pareilles scènes, le cœur le plus affermi est brisé de terreur.

Le fracas souterrain n'est pas toujours accompagné d'une trépidation du sol. Ainsi en 1784, à Guanaxuato, dans le Mexique, on entendit pendant une quarantaine de jours des mugissements souterrains entrecoupés de détonations violentes qui firent croire à l'imminence d'un tremblement de terre. Épouvantés, les habitants s'empressèrent de fuir la ville. On eut dit que, dans le sol, s'était déchaînée quelque tempête accompagnée de grands coups de tonnerre. Dans les galeries des mines du voisinage, à cinq cents verges de profondeur, les mêmes détonations s'entendaient monter du sein de la terre, plus retentissantes qu'à la surface. Ces tonnerres souterrains avaient donc leur cause plus bas. Et qui nous dira s'il ne faut pas les attribuer à des fluctuations orageuses de l'océan de feu se heurtant à la voûte solide du Globe, à des craquements de roches brisées, à des écroulements intérieurs ? Quoi qu'il en soit, les habitants

de Guanaxuato en furent quittes pour la frayeur ; la tempête souterraine se calma sans ébranler le sol.

SUR LA FIN DU MONDE.

En 1857, une panique générale s'empara des populations. On assurait..... sur la foi de quelles révélations scientifiques ? c'est ce que personne ne s'est jamais demandé ; mais on n'en assurait pas moins avec conviction que, le 13 juin de cette année, le monde devait finir dans un cataclysme épouvantable. Les mauvaises nouvelles se propagent avec rapidité ; celle-ci ne tarda pas à monter des couches infimes et ignorantes aux classes élevées de la société. On comptait les mois, on comptait les jours avec un véritable sentiment d'angoisse.

La science crut alors devoir prendre la parole. À Paris, au Cercle des chemins de fer, dans une conférence qui obtint un légitime retentissement, M. Babinet, de l'Institut, tranquillisa les esprits par une brillante improvisation sur les principales *fin*s du monde. Ne pouvant donner ici, dans son entier, cette remarquable étude, je m'estime heureux d'en pouvoir copier l'analyse, écrite par l'illustre savant pour un des journaux de cette époque :

“ Je demande d'abord la permission de ne pas prendre mon sujet au sérieux. Sans doute, rien ne serait plus formidable qu'une catastrophe universelle, anéantissant le genre humain en masse ; mais, par compensation, rien de plus bouffon que cette rage de trembler, cette fièvre de peur, cette panique épidémique qui saisit les populations à des époques assez rapprochées, au milieu des lumières de la science et des sentinelles astronomiques

qui crient : *Tout est tranquille !* Mil huit cent trente-deux, de nos jours, a été aussi une année de fin du monde, mais cependant pas aussi caractérisée que la présente année.

“ Comment, me disait un illustre étranger, vous autres Français, qui n’avez pas craint la redoutable défense de Sébastopol, pouvez-vous avoir peur d’une comète imaginaire ? C’est avoir peur des revenants. Si cependant, de nos jours, comme du temps de nos pères, l’apparition d’une comète pouvait servir de texte pour l’amendement de l’humanité, je pourrais passer condamnation pour des craintes chimériques ; mais je ne crois pas que notre société devienne en 1857 plus morale par la crainte présente. L’ambition, l’avarice, l’envie, l’ingratitude et tous les vices capitaux n’en suivront pas moins le cours de leur domination sur les hommes civilisés. On parlait avec dérision, à Bourdaloue, des sermons extravagants du petit père André.

“ — Messieurs, répondit le prédicateur de la cour, ces sermons-là font rendre les bourses que l’on vient couper aux miens.

“ Un ecclésiastique me disait, il y a quelques jours, que la comète valait une mission. Rien de plus bizarre, au reste, que les visites et les lettres que j’ai reçues en grand nombre à l’occasion de cette prétendue comète, qui *ne viendra pas* le 13 juin prochain. Ces détails me mèneraient trop loin.

“ Il est assez rare que les comètes soient visibles à l’œil nu pour le public qui ne compte pas le télescope au rang de ses meubles. Mais quant aux petites comètes, on peut dire qu’elles foisonnent dans le ciel. Il y en a eu huit en 1845. — 1856 est, depuis plusieurs années,

la seule où les astronomes n'aient découvert aucun de ces astres dont Képler disait : 'Il y a autant de comètes dans le ciel que de poissons dans l'Océan.'

" Dans le moyen-âge, où l'on n'apercevait que les plus brillants de ces nuages chaotiques, on y rattachait les grands événements, et souvent les comètes manquaient aux grandes crises historiques. Aujourd'hui, ce sont les faits remarquables qui manquent aux comètes. Malgré l'assertion d'un savant, à la fois astronome et antiquaire, les Romains, peuple stupidement superstitieux, ont eu peur des comètes. On peut voir là-dessus Virgile, qui dépeint les comètes brillant *lugubrement d'une couleur de sang*. Ailleurs, elles sont stigmatisées d'une épithète qui veut dire *malfaisantes* et *horribles*. Lucain n'hésite pas à qualifier les comètes de *changeuses de domination*. On disait à un empereur romain qui méditait une expédition contre les Parthes, que le temps était mal choisi, puisqu'il paraissait dans le ciel un *astre chevelu*, une comète.

" —Je suis chauve, reprit-il, et le roi des Parthes porte une longue chevelure : c'est évidemment lui que menace la comète.

" Au moyen-âge, les comètes ont souvent été de puissants mobiles moraux. La comète de Halley, qui influa d'une manière si funeste sur le moral de Louis le Débonnaire, aida, en 1066, à la conquête de l'Angleterre. Les Anglais l'appellent quelquefois la *comète de la conquête*. Il n'est presque pas un seul historien du temps qui ne dise que les Normands, *conduits par une comète*, envahirent l'Angleterre. *Nouvel astre, nouveau roi !* On trouve dans l'histoire de l'humanité peu de pages aussi dramatiques que celle du siège de Belgrade, où l'intrépide Huniade, à la tête des chrétiens accourus

comme pour une croisade, arrêta le fier conquérant musulman qui se retira blessé et abandonnant tout le matériel du siège, après avoir laissé 40,000 hommes sur le champ de bataille.

“ Depuis qu'en 1680, Newton et Halley eurent trouvé les lois du mouvement de ces astres, tout devint mathématique dans le ciel des comètes ; elles ne firent plus ni bien ni mal ; et, en étudiant leur constitution physique, on trouva que le nuage le plus léger, la vapeur la plus imperceptible à l'œil était mille fois plus compacte que la nébulosité diffuse qui constitue l'astre insignifiant qui vient des extrémités de l'Univers rendre une courte visite à notre soleil. Si, en passant, la comète rencontrait la terre, sa substance, imperceptible de masse, ne pourrait même pas pénétrer au travers de notre atmosphère, et cette rencontre serait tout à fait inaperçue par les habitants de cette planète.

“ Depuis le commencement de notre ère, jusqu'au milieu du présent siècle, on compte 607 comètes, dont 80 pour la moitié du dix-neuvième siècle. Parmi ce grand nombre, il n'en est que cinq dont la marche autour du soleil ait été reconnue périodique, et dont, par suite, les retours puissent être prédits. Ce sont celles qui portent les noms de *Halley*, d'*Encke*, de *Biéla*, de *Faye*, et de *Brorsen*. Cette dernière même n'est conquise à notre système solaire que depuis quelque temps ; car si les années dernières n'ont pas eu de comètes, l'année 1857 en compte deux petites, qui ne furent visibles qu'au télescope, et dont l'une est la comète de Brorsen, qui était la troisième des huit comètes de 1846, et qui vient d'être retrouvée par M. Brunhs, à son second retour au soleil depuis 1846.

“Après avoir pris congé des inoffensives comètes qui n'ont jamais fait ni bien ni mal, j'ai passé en revue plusieurs causes de destruction indiquées par divers auteurs. J'ai démontré, d'après Laplace et contre Newton, que le système du monde est organisé de la manière la plus stable, et que, suivant la belle idée de Leibnitz, la main qui a été assez puissante pour créer le monde a été assez intelligente pour le constituer d'une manière durable. La lune qui, de siècle en siècle, se rapproche de la terre, avait fait craindre une chute définitive. Avant que notre satellite tombât sur nous (comme fit autrefois le Lion de Némée, qui, regardant trop sur le bord de la lune, perdit pied et sauta dans le Péloponèse), nous aurions des marées hautes comme des montagnes, ce qui produirait quelque chose comme deux déluges par jour. Laplace a démontré que la lune, après s'être un peu rapprochée de nous, s'en éloignerait un peu en se balançant entre deux limites de distances peu différentes ; et, en général, toutes les causes de désordre dans le monde céleste sont petites et périodiques, c'est-à-dire qu'après avoir exercé leur action dans un sens, elles agissent ensuite en sens contraire, et ramènent le monde à son point de départ après de légères fluctuations.

“J'ai ensuite indiqué les actions des agents naturels à la surface du globe, dont personne ne se préoccupe, comme bien plus meurtrières que les causes astronomiques où l'on va puiser des craintes chimériques. Je parle des tremblements de terre, phénomène le plus exterminateur de tous ceux de la nature, des éruptions volcaniques, des inondations et des pluies, et enfin, du changement de climat de certaines parties de la terre.

“Parmi les causes subites de destruction, à la vérité

très-partielles, j'ai cité les pierres qui tombent du ciel et les masses qui ne sont pas réunies en planètes et forment des nuages de matières étrangères à la terre. On a vu ces petits corps passer devant le soleil comme une volée de points noirs, et certains brouillards secs et permanents ont été attribués à cette cause. M. de Humboldt énumère ces substances et ces planéticules comme de vrais astres minimes.

“ Il est très-curieux, dit le savant amiral Smyth, en tenant en main une pierre tombée du ciel, de se dire qu'on a un fragment d'un petit astre céleste. ' Quelques personnes, mais en très-petit nombre, ont été tuées par des pierres tombant du ciel. Pour ces gens-là, n'était-ce pas la fin du monde ?

“ Enfin, j'ai examiné ce que les géologues appellent la période glaciale qui a précédé l'état actuel de notre monde. Un refroidissement subit paraît avoir détruit les grandes espèces animales des régions polaires, tant dans le nouveau monde que dans l'ancien.

“ Les mammouths de la Sibérie et les mastodontes de l'Amérique du Nord se trouvent debout et dans la position où ils ont été ensevelis dans la neige. Les mammouths et les rhinocéros sibériens se trouvent si bien conservés, qu'ils sont mangés, de nos jours, par les chiens des Tongouses, par les ours et par les renards, qui, suivant l'expression de M. Buckland, se régalent de cette friandise anté diluvienne. Cette dernière expression n'est pas correcte, car l'extinction de ces races gigantesques est bien postérieure à la grande catastrophe qui a établi nos continents et nos océans actuels, en faisant surgir l'Europe, l'Asie, l'Afrique, les deux Amériques et l'Australie, en jetant les eaux salées dans

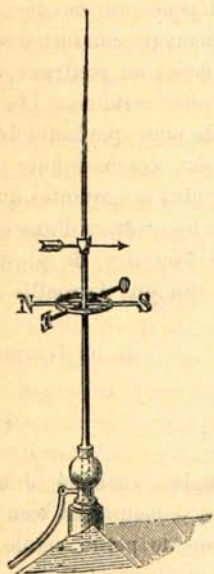
l'Atlantique, le Pacifique, la mer des Indes et les deux mers polaires. Mais quelle a été la cause de ce refroidissement subit ?

“ On peut, sans beaucoup insister pour faire adopter cette explication, trouver cette cause dans l'extinction momentanée de la chaleur et de la lumière du soleil, produite par des taches qui couvriraient en presque totalité la surface de cet astre, comme on en observe chaque année, mais d'une moindre étendue. J'ai cité Fontenelle et le siècle de Louis XV, où cette opinion avait cours dans le monde savant. Quelques personnes avaient pensé à une comète qui, s'interposant entre nous et le soleil, aurait pu nous cacher sa lumière. Mais les comètes sont plus transparentes que le plus beau ciel bleu, et elles passent comme un trait devant l'astre du jour et des saisons. Celle de 1843 a fait la moitié du tour du soleil en deux heures un quart.

“ Le champ des hypothèses est donc encore ouvert, et comme l'imagination va plus vite que l'expérience, nous ne manquerons pas de longtemps sans doute d'hypothèses plus ou moins plausibles sur ce refroidissement subit de notre globe, refroidissement qui s'est étendu sur les zones tempérées, s'il n'a pas atteint le monde entier, lequel aurait alors été repeuplé par les espèces tropicales.

“ Ma conclusion, je le répète, a été que rien ne menace le monde d'une fin prochaine, et que ceux qui veulent bien se tourmenter de pareilles idées ne sont pas à plaindre, car *ils ne le font que pour leur agrément.*”

LE PARATONNERRE.



LE PARATONNERRE.

Un paratonnerre est une tige de métal placée au sommet d'un édifice, et communiquant avec le sol par une chaîne également métallique. L'extrémité supérieure de la tige est façonnée en pointe; souvent on la dore pour la préserver de la rouille, ou bien encore on la compose d'un morceau de platine. Si la foudre vient à frapper un appareil ainsi construit, elle suivra la tige, puis la chaîne métallique, et elle ira se perdre avec cette chaîne dans le sol. Le paratonnerre offre même l'avantage de prévenir souvent la chute de la foudre; car le fluide électrique dont est chargée une nuée orageuse peut s'écouler sans explosion jusque dans le sol. La propriété dont jouissent les pointes de fer est quelquefois visible. Dans les temps orageux on aperçoit assez souvent, pendant la nuit, une langue de feu aux pointes des tiges. Ainsi, les paratonnerres diminuent l'intensité des orages, le nombre, la force et les dangers des coups foudroyants. Ils agissent sur un espace circulaire

d'un rayon égal au double de leur hauteur. Pour garantir un grand édifice, il faudra donc l'armer de plusieurs paratonnerres. Moins les tiges seront hautes, plus elles devront être nombreuses. La construction des fils conducteurs destinés à faire écouler dans le sol le fluide électrique, exige le plus grand soin. De la manière dont on les disposera dépendront tous les effets du paratonnerre. Munies de mauvais conducteurs, les tiges ne protégeront pas les édifices ; au contraire, elles attireront sur eux des dangers plus certains. Les conducteurs doivent être assez épais pour que la foudre ne puisse les fondre, et ils doivent communiquer avec toutes les pièces de métal les plus importantes qui se trouvent sur les bâtiments. On les revêtera d'une enveloppe de bois ou bien on les couvrira de plusieurs couches de peinture à l'huile, afin que la rouille n'en altère pas les propriétés.

L. DE JUSSIEU.

JENNER.

En 1776, un chirurgien anglais, nommé Jenner, observa que plusieurs personnes demeuraient bien portantes au milieu d'une épidémie de petite vérole qui ravageait toute une province ; et il constata que ces personnes échappaient à la contagion, parce qu'elles avaient contracté des boutons en trayant des vaches dont le pis était affecté d'une éruption commune dans les pâturages humides.

Dès lors il pensa qu'en propageant ce moyen et en étudiant avec soin les circonstances propres à sa réussite, il pourrait préserver à jamais l'humanité du mal terrible

qui enlevait périodiquement des milliers de personnes, après de grandes souffrances, ou qui ne les laissait vivre souvent que défigurées.

Après vingt années de patientes observations, de recherches et de travaux dans lesquels il déploya une sagacité et une profondeur de jugement bien rares, Jenner, en 1796, rendit publique sa découverte, qui ne fut d'abord accueillie que par la raillerie. Malgré ces injustes préjugés, il persista, et bientôt il fallut se rendre à l'évidence.

La vaccine (ainsi appelée de ce que le virus préservateur est emprunté originairement à la vache) ne tarda pas à se répandre rapidement en Angleterre, en France et sur tout le continent. Le 27 mai 1800, du vaccin fut adressé de Londres à Paris ; le 2 juin, trente enfants furent opérés avec succès. L'année d'après, un hospice de vaccine fut établi à Paris ; une médaille fut frappée à Londres en l'honneur de Jenner ; l'impératrice de Russie le gratifia d'un diamant de prix ; le parlement d'Angleterre lui vota des remerciements unanimes et 20,000 livres sterling de récompense, pour reconnaître le service qu'il avait rendu à ses semblables, en livrant un secret qui eut pu lui être si lucratif.

La vaccine est actuellement répandue sur presque tous les points du globe, et chaque jour elle soustrait une foule d'enfants à la plus affreuse des maladies.

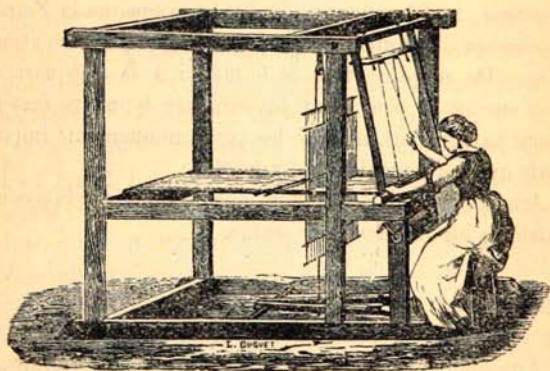
Jenner est mort en 1823. Une statue a été érigée en 1826, dans la cathédrale de Gloucester, à ce bienfaiteur de l'humanité.

JACQUART.

Jacquart était originairement fabricant de chapeaux de paille, et ce ne fut qu'à l'époque de la paix d'Amiens (1802) qu'il commença à s'occuper de mécanique. Les communications entre la France et l'Angleterre étant alors ouvertes, un journal anglais lui tomba dans les mains. Il y lut l'annonce d'un prix proposé pour la construction d'une machine à fabriquer la dentelle. Cette lecture éveilla en lui le goût de la mécanique, et l'engagea à rechercher les moyens de remplir les conditions proposées. Il y réussit parfaitement ; mais la satisfaction qu'il éprouva de son succès fut la seule récompense qu'il voulut en retirer : car, aussitôt le résultat obtenu, il n'y songea plus, et se borna à donner à un ami une pièce de la dentelle qu'il avait fabriquée.

Au bout de quelque temps, Jacquart fut appelé devant le préfet de Lyon, qui lui demanda à voir la machine au moyen de laquelle il avait fait cet ouvrage, et Jacquart obtint trois semaines pour la remettre en état et y ajouter les perfectionnements convenables. Après ce temps, il transporta son appareil chez le préfet ; et, le priant de poser le pied sur une pédale qu'il lui indiqua, un nouveau nœud fut ajouté à la pièce de dentelle montée sur le métier. La machine fut envoyée à Paris, et, peu après, l'ordre arriva d'y envoyer Jacquart. Suivant M. Bowring, ce fut un ordre d'arrestation et de transfert par la gendarmerie. Nous avons lieu de croire que ce ne fut que le résultat d'un malentendu, et que les autorités lyonnaises, en recevant l'ordre d'envoyer Jacquart à Paris, le prirent pour un conspirateur, et le traitèrent

en conséquence. Quoi qu'il en soit, on ne lui donna pas le temps d'aller faire chez lui les préparatifs de ce voyage subit, et il fut conduit à Paris en toute hâte. À son arrivée, sa machine fut examinée au Conservatoire des arts et métiers, par une commission nommée *ad hoc*. Après cette épreuve, il fut présenté à Napoléon et à Carnot, qui lui demanda s'il n'avait pas prétendu faire l'impossible : "Un nœud avec un fil tendu." Pour toute



"MÉTIER À TISSER DE JACQUART."

réponse, la machine fut mise en jeu, et l'impossibilité démontrée possible. C'est de cette étrange manière que les premiers essais de Jacquart furent connus, et commencèrent sa réputation.

Une pension fut plus tard accordée, par le gouvernement, à l'homme ingénieux qui avait fait une découverte aussi utile ; mais à Lyon, son invention fut loin d'être accueillie avec la même faveur. L'opposition qu'y éprouva l'introduction de ses métiers, la haine que

souleva contre lui sa découverte, furent si violentes, que trois fois sa vie fut en danger. Le *Conseil des prud'hommes*, chargé des intérêts du commerce lyonnais, fit briser le métier sur la place publique. Le fer, pour nous servir de ses propres expressions, fut vendu comme vieux fer, et le bois, comme bois à brûler.

Les préjugés qui engagèrent les tisseurs de Lyon à détruire une machine qui, en diminuant les fatigues de leurs travaux, pouvait être pour eux la source de grands bénéfices, ne furent enfin dissipés que lorsque la France commença à éprouver les effets de la concurrence étrangère. Ils adoptèrent alors le métier à la Jacquart, et c'est encore le seul dont les ouvriers lyonnais fassent usage aujourd'hui, malgré les perfectionnements importants que les Anglais y ont apportés.

Jacquart est mort en 1834, âgé de 82 ans. Ses compatriotes lui ont élevé une statue.

VAUCANSON.

Au commencement du siècle dernier, il existait à Grenoble une dame d'une grande piété, qui avait un fils très-jeune encore. Elle aimait à passer le dimanche auprès des religieuses du couvent, et toutes les heures étaient employées à de pieuses conversations. Elle emmenait son fils avec elle ; mais l'enfant, peu attentif à des discours un peu sérieux pour son âge, passait son temps à regarder, à travers les fentes d'une cloison, une horloge placée dans la pièce voisine. Il l'examinait avec cette attention qui grave les objets dans le souvenir, et cette intelligence qui fait comprendre les raisons de ce qu'on voit ; il s'amusa à dessiner les pièces principales,

il devinait l'usage de celles dont il n'apercevait qu'une partie. Plusieurs visites furent employées à ce travail d'observation. Cependant, l'esprit de notre jeune enfant n'avait plus un instant de repos : le jour, la nuit, il étudiait l'horloge, il en rêvait. Enfin, il la comprend, il connaît le jeu du rouage ; le mécanisme de l'échappement n'est plus un secret pour lui. Il prend du bois, et, avec des outils grossiers, il construit une horloge qui marquait exactement les heures. Dès ce jour il fut mécanicien. C'était Vaucanson, qui étonna le siècle dernier par son génie, et dont les savantes inventions rendirent tant de services aux manufactures, principalement aux fabriques de soieries de la ville de Lyon.

Outre toutes les machines utiles qu'on doit au génie de ce grand homme, il inventa des mécaniques ingénieuses qui excitèrent l'étonnement et l'admiration. Ainsi, à la suite d'une longue maladie, pendant laquelle son esprit avait toujours travaillé, on vit sortir de ses mains une statue qui jouait de la flûte. Il avait construit cet automate dans le plus grand secret. Son domestique étant entré tout à coup chez lui un jour qu'il essayait sa machine, fut tellement étonné d'entendre une statue qui jouait de la flûte, qu'il tomba aux genoux de son maître, qui lui parut au-dessus de l'humanité. Il fit aussi deux canards qui barbottaient, allant chercher le grain dans l'auge et l'avalant. Ce grain éprouvait dans leur estomac une trituration analogue à celle qui s'opère naturellement, et passait ensuite dans les intestins, imitant ainsi la digestion animale.

ANDRÉ-CHARLES BOULE.

André-Charles Boule naquit à Paris en 1642. Dès son bas âge, il manifesta des dispositions que n'ont pas d'ordinaire les simples artisans : beaucoup de tristesse, beaucoup d'orgueil, une grande intelligence et une ambition plus grande encore. Fils d'un pauvre ébéniste de la Cité, il n'embrassa la profession de son père qu'avec dégoût. Il ne pouvait supporter l'idée de n'être qu'un simple ouvrier, un misérable manœuvre. Dans la ferveur de sa naïveté et de son enthousiasme, il aspirait à devenir un artiste habile, un peintre distingué, un grand homme peut-être. Aussi quel ne fut pas son désappointement lorsqu'on le lança dans un magasin de meubles du faubourg Saint-Antoine ! Il souffrait et pleurait chaque jour en secret ; il avait honte de son abaissement et de sa misère, et parfois il brisait avec rage les instruments du métier qu'il détestait : il se sentait mourir d'ennui et de désespoir dans le modeste atelier où il lui fallait construire à grand'peine, avec la seule habileté des bras, des meubles grossiers à l'usage de tout le monde, et chaque dimanche il avait l'habitude d'aller à l'église pour demander à Dieu la grâce de le délivrer de sa triste condition, et de ne point ressembler à ses camarades.

Boule avait le sentiment des grandes choses. Il se plaisait à visiter les palais, les galeries de tableaux, les monuments, les jardins publics, et il revenait toujours de ces visites avec de longues rêveries qui excitaient en lui le délire de la fièvre. Tout ce qui était beau et distingué faisait battre son cœur, en lui inspirant de nobles

désirs et de nobles espérances. Seul au milieu des magnificences du Louvre, de Versailles, de Saint-Germain ou de Marly, où il se glissait le dimanche avec sa veste de bure, le jeune artisan croyait rêver tout éveillé ; et la nuit, lorsqu'il était rentré dans son galetas pour se reposer, les chefs-d'œuvre de Mansard, de Lebrun, de Perrault et de Le Nôtre apparaissaient devant lui pour l'empêcher de dormir.

Un jour, Boule fut emmené par son maître au château de Versailles pour procéder à des réparations dans les petits appartements du roi. En arrivant, il se sentit bien petit et bien humilié en comparant sa propre bassesse à toutes les grandeurs qui s'étaient au milieu d'une cour éblouissante ; mais, quelques jours après, sa fierté se releva en saluant et en coudoyant de superbes passants qui se nommaient Racine, Bossuet, La Fontaine, Puget, Lebrun, Lulli ou Girardon. Les réparations terminées, ce fut avec la plus profonde tristesse qu'il abandonna le royal séjour, où tant de merveilles et de magnificences l'avaient frappé. De ce moment, le malheureux ouvrier perdit tout son temps à rêver de ce qu'il avait vu, et à chercher le moyen d'enfanter de pareils chefs-d'œuvre. À l'aide de son imagination et à force de patience, il se fit dessinateur, peintre, sculpteur, mosaïste ; et lorsqu'il posséda ces divers talents, il dessina, coloria sur le papier des meubles d'une variété charmante et d'un modèle tout nouveau, des meubles, en un mot, dignes de figurer dans un palais.

Avec une telle fièvre d'exaltation, Boule n'était pas loin de perdre tout à fait la tête et d'aller finir ses jours au milieu des fous d'un hospice, lorsqu'une fantaisie de Louis XIV vint le sauver de son imminente folie. Le

grand roi voulut changer l'ameublement d'un de ses appartements privés, et fit un appel aux peintres, aux décorateurs et aux artistes les plus habiles. Instruit de cette circonstance, Boulle trouva le moyen de se faire introduire auprès de Mademoiselle de Fontanges, et lui montra un modèle d'ameublement qu'il avait dessiné. La grande dame en fut émerveillée, et se chargea de le mettre sous les yeux du roi, en promettant sa protection au modeste ouvrier. Peu de temps après, Boulle fut mandé à Versailles, et reçut carte blanche pour l'exécution de son idée. On mit à sa disposition tout l'argent qui lui était nécessaire ; il acheta du bois de l'Inde, du bois du Brésil, du cuivre, de l'ivoire, et se mit à imiter, à l'aide de l'incrustation et de la découpe, une foule de fruits, d'animaux, de fleurs et de figurines qu'il avait tracés sur le papier. Il travailla longtemps sans se donner aucun repos, comme on travaille à vingt ans quand on a de l'ambition ; puis, lorsqu'à force de soins minutieux il eut élevé sa profession jusqu'à la noblesse de l'art, lorsque son ameublement fut prêt, il le fit porter à Versailles. À la vue de ces meubles si nouveaux et si magnifiques, la cour ne put retenir son admiration et sa surprise : elle ne pouvait comprendre que tant de savoir et de goût eût pu se rencontrer dans un pauvre jeune homme jusque-là obscur et ignoré. Louis XIV lui-même fut si charmé de cette gracieuse création, qu'il en exprima toute sa satisfaction au timide artisan ; et quelques jours plus tard, il lui accorda un brevet, une pension et un appartement au Louvre.

À dater de ce jour, Boulle ne fut plus malheureux. Il était enfin sorti de cette sphère étroite où il végétait avec tant de regret ; et la gloire, cette gloire qu'il avait tant

désirée, pour laquelle il avait tant souffert, était venue à lui. Bientôt ce fut le tour de la fortune. Quand on eut admiré, à Versailles, la beauté délicieuse, la riche coquetterie de ses ouvrages, on ne voulut plus avoir d'autres meubles que les siens. Les plus grands princes tinrent à honneur de posséder quelques-unes de ces productions enrichies de tous les gracieux accessoires que le talent de l'artiste savait enfanter, et auxquelles il ajoutait pour ornement des bronzes de la forme la plus sévère et du profil le plus pur. Boulle jouit de sa réputation et de sa fortune pendant plus d'un demi-siècle. Il mourut à Paris en 1732.

L'ébénisterie abandonne aujourd'hui le genre grec, dans lequel elle s'était lancée à la fin du XVIII^e siècle, pour en revenir à celui que Boulle avait mis en vogue. L'Exposition de 1857 présentait, dans le genre de cet artiste célèbre, des meubles d'un goût parfait.

FABRICATION DES PIANOS.

La fabrication des pianos occupe une place importante dans l'ébénisterie. L'étude de cet instrument pénètre chaque jour davantage dans la classe moyenne. Sans avoir atteint encore le point où est parvenue l'Allemagne, dont on ne peut traverser le plus humble village sans entendre retentir le son du piano, les classes aisées, au Canada, rangent enfin cet instrument parmi les meubles nécessaires à l'agrément et aux études du foyer domestique ; c'est un des changements dans nos mœurs dont le développement mérite d'être suivi avec sollicitude.

Le plus ancien essai de piano dont on conserve le souvenir est un clavecin à maillets inventé par un facteur de Paris nommé Marius, dans les premières années du XVIII^e siècle. Cette invention fit alors peu de bruit, et son auteur ne parut pas avoir compris l'importance qu'elle pouvait avoir ; il crut n'avoir fait qu'une modification du clavecin. Quelques années après, le Padouan Cristofori reproduisit la découverte de Marius avec quelques améliorations sous le nom de *cimbalo martellato* ; mais il ne fut guère plus heureux que son devancier ; les artistes n'abandonnèrent point leur ancien instrument pour la nouveauté qui leur était offerte. En même temps que Cristofori, Amédée Schroeter, organiste de Nordhausen, en Prusse, travaillait à la construction d'un instrument à clavier dont les cordes étaient frappées par des marteaux ; ce fut lui qui donna à cet instrument le nom de *piano-forte*, et l'honneur de l'invention lui est resté. Toutefois, ce ne fut que vers le milieu du XVIII^e siècle que le nouvel instrument commença à être adopté par les artistes, après que Godefroy Silberman lui eut fait subir d'importantes améliorations. Silberman fut donc le premier qui mit des pianos dans le commerce. D'autres facteurs allemands, établis en Angleterre, se mirent aussi à en fabriquer. La France en était réduite à ces instruments d'une construction lourde et coûteuse en même temps, qui lui arrivaient d'au-delà du détroit, quand un mécanicien habile, Sébastien Érard, vint de Strasbourg à Paris jeter les premiers fondements de sa réputation en construisant de petits pianos à deux cordes, et ouvrir une carrière féconde pour de nombreuses familles dont la profession n'existait pour ainsi dire pas avant lui.

BERNARD PALISSY.

Bernard Palissy naquit, vers 1499, près de Biron, village de l'ancien diocèse d'Agen, en France. Ses parents, malgré leur pauvreté, lui firent apprendre à lire et à écrire, ce qui était beaucoup pour ce temps-là. Un arpenteur venu dans le pays pour en lever le plan, ayant remarqué la précoce intelligence de cet enfant et l'attention qu'il prêtait à ses travaux, demanda à ses parents la permission de l'emmener avec lui pour lui apprendre son état. Le jeune Bernard fit de si rapides progrès dans la géométrie pratique, qu'à peine sorti d'apprentissage, il était souvent chargé par les tribunaux de dresser le plan des propriétés litigieuses ; mais ce travail était loin de suffire à son activité dévorante, il s'occupait encore de dessin et de peinture sur verre ; il excellait même tellement dans cette dernière industrie, que de plusieurs endroits on venait le chercher pour orner les églises et les châteaux des grands seigneurs.

En 1539, Palissy quitta le village natal pour venir s'établir à Saintes, où il se maria. Dans cette nouvelle résidence, il eut le chagrin de voir ses diverses professions, dont l'exercice lui manquait quelquefois, devenir chaque jour moins lucratives. Son imagination se laissait donc aller aux idées spéculatives, vers lesquelles il était d'ailleurs naturellement porté, lorsqu'un heureux hasard vint donner à son activité un nouvel aliment. Un jour, une coupe de terre émaillée, sortant sans doute des fabriques italiennes de Faenza, alors célèbres dans toute l'Europe, tomba entre ses mains ; il la trouva si belle, que de ce moment, comme il le dit lui-même dans

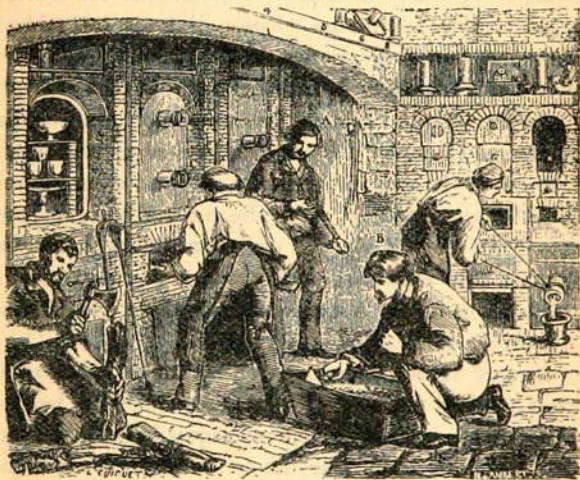
son *Traité de l'art de terre*, "il entra en dispute avec sa pensée," ne rêvant plus que le moyen d'arriver à l'exécution d'un vase semblable.

Subjugué par cette idée, il abandonna tout à fait la peinture sur verre, qui, tout improductive qu'elle était, assurait cependant son existence et celle de sa famille. On le vit alors consacrer tous ses instants à pétrir la terre, à la recouvrir de préparations inconnues et variées à l'infini ; on le vit aller tantôt chez les potiers, tantôt chez les verriers, pour essayer ses émaux à leurs fours ; mais les heureuses découvertes ne sont pas toujours faciles. Palissy, marchant au hasard, ne manqua pas de s'égarer. Tous ses essais furent infructueux, et bientôt la misère vint attrister son intérieur. Le grand artiste ne se laissa pas un instant décourager, et lutta contre tous les obstacles avec une admirable énergie.

Chaque jour il comptait sur un succès définitif pour le lendemain, et le lendemain n'amenait qu'une nouvelle déception. Ses voisins les plus bienveillants le traitaient de fou, les autres le regardaient avec terreur : on le soupçonnait de sorcellerie, ou au moins de fabrication de fausse monnaie. Son extrême misère aurait dû le mettre à l'abri de cette dernière accusation. En effet, il était réduit aux plus déplorables extrémités, et, pour comble de désolation, il n'était pas seul à souffrir ; sa femme, ses enfants, mourants de faim, le suppliaient constamment, et avec les larmes du désespoir, de renoncer à des espérances chimériques, à d'inutiles tentatives, et de reprendre un honnête métier qui leur donnait au moins du pain.

Quinze années se passèrent ainsi, pendant lesquelles le pauvre Bernard s'obstina contre les déceptions de

tous les genres, avec cette brûlante ardeur qui anime tous les hommes voués à la poursuite d'une grande découverte. Un jour, il crut avoir trouvé la solution tant recherchée, il va voir ses rêves se réaliser : un nouvel obstacle plus imprévu que tous les autres vient encore l'arrêter. Un ouvrier potier qu'il avait associé à ses essais lui déclare brusquement qu'il le quitte, et exige



FOUR POUR LA DÉCORATION DE LA PORCELAINÉ.

immédiatement le salaire qui lui est dû. Palissy, dépouillé de ses dernières ressources, lui donne en paiement ce qui lui reste de vêtements. Alors notre pauvre artiste fut réduit à tout faire par lui-même. Il pilait, broyait les matières de ses émaux, et chauffait le four, qu'il avait construit de ses mains ; mais il n'avait pas encore passé par la plus terrible des épreuves qui lui étaient réservées. Un jour qu'il avait livré à la flamme

de son four un nouvel essai dans lequel reposait sa dernière espérance, le bois vint à lui manquer. Tout lui sembla perdu, et il fut un instant écrasé par le désespoir. Mais tout à coup le courage lui revint, et il eut un moment sublime de passion : il courut à son jardin, arracha les pieux qui soutenaient ses treilles, les brisa, et bientôt le four fut embrasé ; puis, quand la flamme s'apaisa et menaça de s'éteindre, il eut recours à ses meubles : après les chaises, il brûla les tables ; après les tables, les portes et les fenêtres ; après les portes et les fenêtres, le plancher de sa maison. C'était le dernier effort de l'artiste, mais cet effort avait enfin assuré son triomphe. Palissy se jette avec avidité sur la pièce de poterie qu'il retire de son four, et en voyant les éclatantes couleurs dont elle est parée, il ne peut retenir un long cri de joie qui retentit dans sa maison désolée. Sa femme et ses enfants, accourus autour de lui, hésitent encore à croire à un bonheur dont ils ont si longtemps désespéré.

Bernard vit son triomphe avec autant de calme qu'il avait déployé de courage pour accomplir son œuvre. Une fois que ses poteries eurent acquis le degré de perfection qu'il voulait leur donner, elles se répandirent par toute la France, et la fortune sourit enfin à l'homme de génie qui avait enduré tant de privations. La réputation de Palissy étant parvenue à la cour, Henri II s'empressa de lui demander des vases et des figures pour l'ornement de ses jardins. Quelque temps après, il l'appela à Paris, et lui donna un logement dans le palais des Tuileries. Ce fut alors que Bernard obtint le brevet d'inventeur des *rustiques figulines* (1) du roi,

(1) *Figulina* veut dire en latin toutes sortes de poteries.

de la reine-mère et du connétable de Montmorency. On ne le connaissait à Paris que sous le nom de *Bernard des Tuileries*.

Bernard Palissy ne doit pas seulement être admiré pour la portée d'intelligence que sa découverte suppose ; il faut encore l'honorer pour l'utilité de cette même découverte. C'est à lui que l'on doit la faïence, et par suite la porcelaine française. Nous pouvons le nommer le père des arts céramiques. Mais là ne se bornent pas les services rendus au monde par cet homme habile. Il forma le premier cabinet d'histoire naturelle qu'ait possédé la France, et il éprouva le généreux besoin de faire participer ses semblables aux trésors de science qu'il avait amassés avec tant de peine et de persévérance. C'est ainsi qu'il voulut, dans Paris même, en présence des plus habiles physiciens de son temps, ouvrir un cours d'histoire naturelle, dans lequel il substitua aux vaines explications des anciens philosophes des faits positifs et des démonstrations certaines. À cette profondeur de pensée qui n'appartient qu'au génie, Palissy joignait aussi le talent non moins précieux de l'écrivain. Nous n'en voulons d'autre preuve que son *Traité de l'art de terre*, dans lequel, quoiqu'il ne sût ni grec ni latin, son style rappelle souvent le style de Montaigne. C'est dans ce livre, dont chaque page respire un charme indicible, qu'il faut lire les peines sans nombre, les angoisses sans fin qu'il eut à supporter pendant plus de vingt ans. On se sent le cœur serré au récit de pareilles souffrances.

L'ENFANCE DE NEWTON

Un vif intérêt s'attache toujours à l'enfance des grands hommes. Il est rare qu'elle ne renferme pas un avertissement ou un encouragement ; un avertissement pour celui qui, par un impuissant désir de gloire ou de célébrité, se ferait de vaines illusions, songerait à s'élever au-dessus de sa sphère, sans en avoir la force en lui-même, et négligerait pour cela les travaux qui peuvent préparer le bien-être et la paix de sa vie ; un encouragement pour celui qui a réellement reçu des dons exceptionnels, et des ailes pour prendre son vol.

Vous connaissez tous le nom de Newton, l'un des plus illustres savants qui aient existé. Ce grand homme naquit le jour de Noël de l'année 1642, à Woolstrop, dans le comté de Lincoln, en Écosse, la même année où mourut un autre savant, non moins illustre, et qu'on appelait Galilée. Newton reçut sa première éducation dans de petites écoles de village. Mais à l'âge de douze ans, on le mit dans une plus grande école, à Grantham, ville voisine du lieu de sa naissance. C'est là qu'il commença à se faire remarquer par un goût singulier pour toutes les inventions physiques ou mécaniques. Entouré de scies, de marteaux, d'outils de toute espèce, qu'il avait su se procurer, il consacrait les moments de loisir que lui laissaient ses études à la construction d'une foule de machines, qu'il exécutait avec une adresse merveilleuse. On cite entre autres une horloge qu'il fabriqua lui-même et qui recevait son mouvement par l'écoulement de l'eau ; cette horloge marquait l'heure avec une grande

justesse. Il devinait facilement, à la seule inspection d'une machine, comment elle était construite. Voici ce qu'on raconte à ce sujet : Un moulin à vent, d'une invention nouvelle, avait été établi près de Grantham. Le jeune Newton n'eut pas de cesse qu'il n'eût connu le secret de cette mécanique. Il allait si souvent voir les ouvriers qui y travaillaient, qu'il le devina et qu'il construisit un modèle pareil, lequel tournait aussi avec le vent, et opérait aussi bien que le grand moulin même ;



NEWTON.

avec cette seule différence, qu'il y avait ajouté, de son invention, une souris qu'il appelait *le Meunier*, parce qu'elle servait à diriger le moulin, en allant manger la farine. Les murs de sa petite chambre étaient couverts de dessins de toute espèce, les uns copiés, les autres faits d'après nature,

et dans cet art, pour lequel il montrait de grandes dispositions, il était son seul maître. Ces goûts divers, qui avaient chez lui une grande vivacité, faisaient tort quelquefois à ses études de langues, et il n'occupait pas toujours, au milieu de ses camarades, le rang auquel il pouvait prétendre. Il s'en aperçut, se livra avec ardeur au travail, et bientôt fut à la tête de tous ses condisciples.

La mère du jeune Newton ne voulait pas faire de lui un érudit. Elle désirait que son fils, après avoir reçu l'éducation nécessaire à tous les hommes, revint faire valoir avec elle le domaine de ses pères. Elle le rappela

done, quand elle le jugea assez instruit, et voulut qu'il s'appliquât aux choses du ménage et à l'administration de sa ferme. Elle l'envoyait le samedi au marché avec un vieux serviteur de confiance ; mais Newton laissait son vieux compagnon faire sa besogne, et se mettait à lire jusqu'au moment du retour. Sa passion pour l'étude était extrême, et il négligeait toujours, malgré lui, les travaux de la campagne, pour aller reprendre quelque lecture, ou la construction de quelque machine. On voit encore, à Woolstrop, sur sa propre maison, un petit cadran solaire qu'il a placé lui-même ; il est à la hauteur qu'un enfant peut atteindre. On conserve avec soin ce petit monument, et c'est avec un sentiment de vénération pour la mémoire d'un si grand homme, que les voyageurs vont le visiter.

C'est ce goût si vif de Newton pour l'étude, qui lui valut la protection d'un de ses parents, et par suite la gloire qu'il acquit. Un de ses oncles l'ayant trouvé un jour au pied d'une haie, plongé dans une lecture qui paraissait occuper fortement son attention, lui prit le livre des mains : c'était un ouvrage de mathématiques. Cet oncle, homme éclairé, pensa avec raison qu'un penchant si décidé pour l'étude annonçait de grandes dispositions, et décida la mère de Newton à lui faire achever son éducation dans les plus célèbres universités. Newton marcha alors de succès en succès, et bientôt il fit faire des progrès importants aux sciences physiques et mathématiques, et recula au loin dans cette voie les limites des connaissances humaines. Son nom est resté grand comme ses œuvres, et non-seulement l'Angleterre, mais l'humanité s'en glorifie avec un juste orgueil.

MACHINE Á VAPEUR.

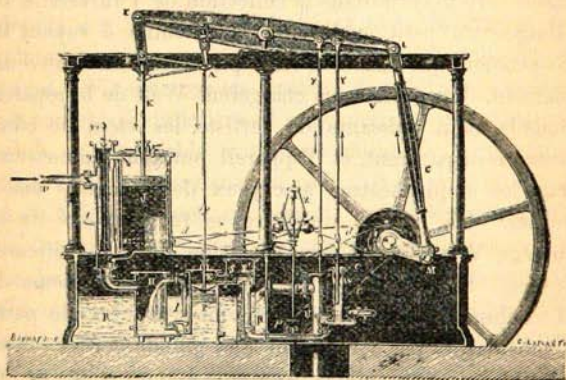
James Watt naquit à Greenock, en Écosse, le 19 septembre 1736, d'une famille honnête et industrielle, mais peu favorisée des dons de la fortune. Son grand-père s'était distingué comme mathématicien, et son père était à la fois fournisseur d'appareils, d'ustensiles et d'instruments nécessaires à la navigation, entrepreneur de bâtisses et négociant. La complexion extrêmement délicate du jeune James semblait ne pas lui promettre un long avenir. Sa mère lui donna les premières leçons de lecture ; il apprit de son père à écrire et à compter, et fut ensuite placé dans une de ces modestes écoles publiques nommées en Écosse *Grammar school*, où il resta jusqu'à seize ans.

Le jeune valétudinaire, dans l'impossibilité où il se trouvait de prendre une part active aux jeux bruyants de ses camarades, passait sa vie dans la retraite et le recueillement. C'est là que commencèrent à se développer ces hautes facultés intellectuelles qui devaient produire de si précieux fruits. Son père, guidé par une tendresse aussi sage qu'éclairée, avait mis à sa disposition un certain nombre d'outils, dont l'écolier se servait avec une adresse merveilleuse pour démonter et remonter les jouets d'enfant qui tombaient sous sa main, et même pour en exécuter de nouveaux. Toutefois ce n'était pas à cet amusement que se bornaient les occupations de James Watt. Des courses sur diverses montagnes de l'Écosse, sur les rives si célèbres du lac Lomond, développaient son goût pour la minéralogie et la botanique. Quand sa mauvaise santé le retenait sous le toit paternel,

c'était principalement la chimie et la physique qui devenaient l'objet de ses expériences ; il dévorait aussi avec une avidité surprenante les ouvrages de médecine et de chirurgie qu'il pouvait se procurer. Tel était son désir de s'instruire, qu'un jour il emporta dans sa chambre, pour la disséquer, la tête d'un enfant mort d'une maladie inconnue.

À dix-neuf ans, James songea à prendre un état ; il alla se placer à Londres chez un constructeur d'instruments de mathématiques et de marine. Là, un travail opiniâtre l'ayant retenu toute une journée d'hiver près de la porte de l'atelier, il fut pris d'un rhume violent dont les médecins ne purent le guérir complètement. Il se décida alors à essayer les effets de l'air natal, retourna en Écosse, et résolut d'ouvrir à Glasgow un établissement pour son compte ; mais des difficultés assez graves retardèrent l'exécution de son projet. Les corporations d'arts et métiers, s'appuyant sur leurs antiques privilèges, lui dénièrent obstinément le droit d'ouvrir le plus humble atelier. Il fallut que l'université de Glasgow intervint. Frappée de l'adresse, du zèle et de la douceur du jeune ouvrier, elle le prit sous sa protection, disposa en sa faveur d'un petit local dans ses propres bâtiments, lui permit d'en faire une boutique et l'honora du titre de son ingénieur. Les professeurs de l'université, parmi lesquels figuraient les noms les plus célèbres, Adam Smith, Black et Robert Simpson, ne tardèrent pas à deviner tout ce qu'il y avait de talent dans leur jeune protégé. Son étroite boutique devint en peu de temps une sorte d'académie où toutes les illustrations de Glasgow venaient discuter les questions les plus délicates de l'art, de la science, de la littérature, que le

jeune ouvrier de vingt ans savait éclaircir avec une justesse d'idées, une supériorité de raisonnement qui faisaient l'admiration de tous les assistants. Les élèves ne se montrèrent pas moins empressés que les professeurs à rechercher l'intimité de Watt : ce fut à cette époque qu'il se lia avec le jeune Robison, devenu depuis si célèbre par ses travaux dans les mathématiques, de cette



MACHINE A BALANCIER.

amitié étroite qui ne devait être rompue que par la mort.

En 1763, Watt renonça à son modeste logement de l'université et s'établit dans Glasgow même en qualité d'ingénieur civil. L'année suivante, il épousa sa cousine, Mlle Miller. Pendant quelque temps, il fut employé à d'importants travaux relatifs aux canaux et aux ports ; mais une circonstance heureuse vint bientôt donner une

nouvelle direction à son génie et faire naître l'époque la plus brillante de sa vie.

Son jeune ami Robison lui avait souvent parlé du projet qu'il avait conçu d'appliquer les machines à vapeur au mouvement des voitures, et l'avait engagé à s'occuper lui-même de leur perfectionnement. Plusieurs tentatives faites par l'artiste en 1759, 1761 et 1762, n'avaient amené aucun résultat satisfaisant ; mais, en 1764, de nouveaux essais prirent beaucoup de consistance. Il y avait dans la collection de l'université de Glasgow un petit modèle de la machine à vapeur de Newcomen, qui jamais n'avait pu fonctionner convenablement. Les professeurs chargèrent Watt de le réparer. Sous la main puissante de l'artiste, les vices de construction disparurent, et l'appareil put alors manœuvrer dans les amphithéâtres, aux yeux des étudiants émerveillés. Un homme ordinaire se fut contenté de ce succès ; Watt n'y vit que l'occasion de plus sérieuses études. Sa perspicacité reconnut que le mécanisme de la machine de Newcomen occasionnait une grande perte de chaleur, et par conséquent une grande perte de combustible, ou, pour mieux dire, une grande dépense pécuniaire, puisqu'à chaque condensation le cylindre était refroidi. Afin de remédier à cet inconvénient, Watt eut l'heureuse idée d'ajouter au corps de pompe un tuyau où la vapeur se rendait après avoir produit son effet, et recevait un jet d'eau froide. C'est cet ingénieux procédé et l'invention de ce condensateur qui forment le premier titre de Watt à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité. En poursuivant ses recherches sur les moyens d'économiser la vapeur, il inventa bientôt sa machine à double effet. Cet appareil, ainsi

perfectionné, outre l'économie et le redoublement de force, venait d'acquérir une régularité et une précision mathématiques qui donnaient un caractère tout nouveau à une découverte qui languissait sans résultat depuis un demi-siècle : la machine à vapeur était complète.

Au génie créateur Watt ne joignait pas cette force de caractère, cette persistance de volonté qui surmonte tous les obstacles. Il était d'ailleurs peu communicatif, peu répandu dans le monde, et ne prenait aucune peine pour se faire valoir. Deux années étaient déjà écoulées depuis son invention capitale, et à peine avait-il fait quelques démarches pour essayer de l'appliquer en grand. S'il eût vécu en France, où, en thèse générale, on consent si difficilement à comprendre les efforts du génie, et où semble avoir pris naissance le proverbe : Nul n'est prophète dans son pays (1), la raillerie et l'incrédulité publiques se fussent probablement liguées contre lui ; peut-être même l'eût-on traité de fou. Mais en Angleterre, cette terre classique du patriotisme réfléchi, on ne procéda pas ainsi. Lorsqu'on sut que Watt avait perfectionné la machine de Newcomen, l'opinion s'émut, non de scepticisme, mais d'espoir ; elle se montra tout ardente du désir d'être persuadée. L'œuvre de l'ingénieur fut passée au creuset d'un examen consciencieusement attentif, et de ce qu'un homme se proclamait novateur, on ne conclut pas qu'il devait avoir perdu la raison. Bien plus, il arriva qu'un de ces hommes comme il y en a trop peu dans tous les pays, qui se vouent tout

(1) Témoin l'ingénieur Brunel, qui, désespérant de voir son génie apprécié en France, est allé se mettre au service de l'Angleterre, et qui a conçu l'idée gigantesque du tunnel sous la Tamise.

entiers aux progrès de l'industrie, vint aider Watt et mettre son innovation en pratique. C'était le docteur Roëbuck, fondateur de la célèbre usine de Caron, près d'Édimbourg. L'ingénieur et l'homme à projets s'associèrent : Watt céda au docteur les deux tiers de la patente qu'il avait prise ; une machine exécutée d'après les nouveaux principes confirma toutes les prévisions de la théorie ; le succès fut complet, et il n'y eut pas assez de voix pour louer l'habile ingénieur. Mais la fortune du docteur ne tarda pas à essuyer de graves échecs, et Watt se vit forcé de renoncer à sa découverte. Dans cette circonstance, la sérénité de son caractère, la modération de ses désirs, sa modestie brillèrent de tout leur éclat. Au lieu de s'exposer aux stupides dédain des financiers, il plia de nouveau son génie supérieur à des levers de plans, à des nivellements minutieux, à de fastidieux tracés de maçonnerie, c'est-à-dire qu'il se fit ingénieur-arpenteur.

Le monde était donc menacé d'être privé d'une invention immortelle, lorsque les amis de Watt, après avoir vaincu son indifférence, le mirent en relation avec Mathew Bolton, de Soho, près de Birmingham, homme d'entreprise et d'activité. Ce riche manufacturier a des droits à la reconnaissance publique pour le zèle qu'il mit en cette circonstance à protéger une entreprise dans laquelle il eut plus à cœur la gloire et le bien de son pays que le désir d'accroître sa fortune. Il possédait un million et demi, et le mit à la disposition de Watt, en le priant de le convertir en machines. Les deux associés demandèrent d'abord au Parlement une prolongation de privilège, car la patente de Watt, qui datait de 1769, n'avait plus que quelques années à

courir. Après une discussion des plus vives, un bill fut rendu qui leur accordait une nouvelle durée de vingt-cinq ans. Aussitôt ils commencèrent cet établissement-modèle qui devint plus tard, pour les mécaniciens et les ingénieurs, une sorte d'école polytechnique, visitée par tous les étrangers savants ou curieux qui parcouraient l'Angleterre. La colline stérile de Soho, où l'œil du voyageur apercevait à peine la hutte d'un garde-chasse, se couvrit de beaux jardins, de somptueuses habitations et d'ateliers de tous les genres. On y construisit des pompes d'épuisement de la plus grande dimension. Ces machines faites, Watt et Bolton annoncèrent qu'ils les donneraient gratuitement à qui voudrait en prendre. Ils firent plus : ils s'engagèrent à faire monter et à entretenir à leurs frais les machines qu'on aurait acceptées gratuitement. Ce qu'on serait tenté de prendre pour un conte ou une plaisanterie n'était pourtant qu'une belle spéculation que l'on comprendra facilement. La machine de Watt avait un avantage marqué sur celle de Newcommen ; elle brûlait trois fois moins de combustible. Watt et Bolton demandèrent que tous ceux qui consentiraient à se laisser gratifier d'une de leurs machines leur accordassent, pour toute rémunération, un tiers de l'argent que le nouveau procédé économisait sur le combustible. Beaucoup de compagnies de mines agréèrent une si modeste proposition. Après six mois d'expérience, une de ces compagnies, celle de *Chace-Water*, dans les Cornouailles, qui employait trois des machines perfectionnées, supplia Bolton et Watt de la relever, moyennant une compensation quelconque, des engagements qu'elle avait contractés envers eux. Les deux associés se montrèrent de

bonne composition : ils annulèrent l'engagement et se contentèrent pour l'avenir d'une rente de 60,000 livres sterling, que la société s'estima heureuse de leur payer.

On ne devrait à Watt que les inventions qui ont un rapport immédiat avec la machine à vapeur, qu'il mériterait encore d'occuper une des premières places parmi les bienfaiteurs de l'humanité ; mais sa longue carrière ne fut pas exclusivement consacrée à cet objet si important ; son nom se rattache aussi avec éclat à la plus grande, à la plus féconde découverte de la chimie moderne, à la découverte de la composition de l'eau. Doué d'une incomparable fécondité d'invention, il imagina la presse à copier, cet instrument si utile, si généralement adopté dans nos comptoirs ; et, après un voyage qu'il fit en France en 1786, il introduisit dans sa patrie le blanchissage à l'aide du chlore, cette belle invention de Berthollet. Enfin, rien de ce qui pouvait être utile aux hommes n'était étranger au célèbre ingénieur. Il fut un des fondateurs de l'*Institution pneumatique*, établie à Clifton, près de Bristol, institution qui avait pour but d'employer comme médicaments les nombreuses substances gazeuses qui jouent aujourd'hui un si grand rôle dans l'explication des phénomènes chimiques. Watt imagina même, décrivit et exécuta dans les ateliers de Soho les appareils qui servaient à engendrer les gaz et à les administrer aux malades.

Au commencement de 1800, époque où expirait le privilège conféré par le Parlement, Watt, sentant le besoin du repos, se retira entièrement des affaires, et se fit remplacer par son fils dans la fabrique de Soho, qui continua à prospérer et prit même de nouveaux et importants développements. Possesseur d'une fortune consi-

dérable, fruit de ses utiles travaux, il se retira près de Birmingham, dans une terre nommée Heathfield, dont il avait fait l'acquisition vers 1790. Ce fut là que le patriarche de l'industrie britannique, toujours bienveillant, modeste et réservé comme au temps où, simple ouvrier, il nettoyait les appareils de l'université de Glasgow, passa paisiblement le reste de ses jours dans la société d'un petit nombre d'amis et de sa seconde femme, miss MacGregor, qu'il avait épousée en 1775. Sa santé s'était fortifiée avec l'âge, et telle était la puissance de ses facultés intellectuelles, qu'à soixante-onze ans il apprit l'idiome anglo-saxon aussi rapidement et aussi facilement qu'un jeune homme de dix-huit ans. En 1817, il voulut revoir sa terre natale, et fit un voyage en Écosse. À son retour, sa santé s'affaiblit considérablement, et de ce moment, sans se faire illusion, il avertit lui-même son fils et sa femme de l'événement inévitable qui se préparait. Bientôt tous les efforts de la médecine furent impuissants. Il mourut le 13 août 1819, au commencement de sa quatre-vingt-troisième année.

Watt fut enterré à côté de l'église paroissiale de Heathfield. Son fils, dont les nobles sentiments firent, pendant vingt-cinq ans, la joie d'un père tendrement aimé, lui a fait construire un splendide monument gothique, au centre duquel s'élève une admirable statue en marbre, ouvrage du sculpteur Chantrey. Le même artiste a exécuté deux autres statues, reproduction fidèle des nobles traits du vieillard : l'une, en marbre, décore une des salles du *Musée Hunthérien* à Glasgow ; l'autre, en bronze, domine, sur une belle base de granit, un des angles de *Georges-Square* dans la même ville. On voit par là combien cette capitale de l'industrie écossaise est

fière d'avoir été le berceau des découvertes de Watt. Greenock n'a pas non plus oublié qu'elle vit naître l'illustre mécanicien : ses habitants ont fait exécuter à leurs frais une statue en marbre pour perpétuer le souvenir de leur concitoyen. Récemment enfin, à la voix imposante de l'opinion publique, le Gouvernement, qui n'avait pas même songé à appeler à la pairie, de son vivant, le nouvel Archimède, le bienfaiteur de l'humanité toute entière, dont les générations futures béniront éternellement la mémoire, s'est décidé à lui ouvrir les portes de l'abbaye de Westminster. On admire dans le panthéon anglais une statue colossale de Watt, en marbre de Carrare, et dont le piédestal porte une inscription de lord Brougham. Cette statue, nouveau chef-d'œuvre du ciseau de Chantrey, est le produit d'une souscription à laquelle a concouru tout ce que l'Angleterre renferme d'hommes distingués dans tous les genres.



QUATRIÈME PARTIE.

DE L'HISTOIRE.

DÉFINITION.

L'histoire est le récit raisonné des événements mémorables. Le premier devoir de l'historien est de n'admettre que ce qui ne peut être révoqué en doute. Il ne prend la plume que pour instruire et éclairer l'esprit par le récit des faits. Il doit donc se borner à raconter avec simplicité, à mettre dans son style de la clarté sans diffusion, de la précision sans obscurité, de l'élévation sans enflure, du nombre, de l'harmonie et de l'agrément sans effort. Cela n'empêche pas qu'il doive être proportionné au sujet, se plier pour ainsi dire aux circonstances, se conformer aux caractères, se diversifier selon les événements. Il raconte avec simplicité les choses qui ne comportent point d'émotion ; son style s'élève avec celles qui imposent ; il jette des pensées profondes dans l'appréciation des causes et des résultats ; il analyse les caractères des grands personnages qui passent devant lui, et s'arrête même quelquefois aux détails de la vie privée ou à l'anecdote.—Les morceaux suivants (*narrations* ou *récits*) sont des modèles où l'on trouvera toutes les qualités indiquées.

Parmi les formes diverses que présentent les compositions historiques, il faut remarquer : 1o. l'*Histoire proprement dite*, dont nous venons de tracer les règles ; 2o. les *Biographies*, qui renferment les actions d'un homme célèbre ; 3o. les *Annales*, qui sont des collections de faits rangés par ordre chronologique, et où l'on s'abstient de donner des appréciations, parce qu'on les considère simplement comme des matériaux ; 4o. enfin les *Chroniques* et les *Mémoires*, où l'auteur ne prétend pas donner une instruction complète sur tous les événements du temps qu'il décrit, mais où il rapporte seulement ceux dont il a été témoin.

COMMENT ON DEVIENT UN GRAND HOMME.

Mes chers enfants, il y avait une fois, vers 1669, dans un des plus pauvres quartiers de Paris, non pas un roi et une reine, car ce que je vais vous raconter n'est point un conte de fées, mais tout simplement une histoire véridique, un vieux prêtre très-instruit et bon, comme il y en a beaucoup, et un petit enfant de chœur sage et studieux, comme il y en a fort peu. Le vieux prêtre remarqua l'assiduité, l'intelligence, et surtout la correction avec laquelle le jeune néophyte prononçait le latin. Un jour, après la messe, le bénédictin questionna l'enfant qui l'intéressait beaucoup.

—Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il ; vous me paraissez être bien raisonnable pour votre âge. Que faites-vous ? Que voulez-vous devenir ?

—Mon Dieu, mon père, lui répondit avec naïveté l'enfant de chœur, je suis le fils d'un coutelier de cette rue. Tant que mon père a vécu, comme il gagnait de l'argent, il m'a fait étudier à l'école, là, j'ai commencé le latin, que j'apprenais avec bien du plaisir. Mais, hélas ! mon pauvre père est mort ; ma bonne mère n'a plus de ressources et ne peut plus payer mes maîtres ni mes livres ; pour la secourir et l'aider à élever mes frères et mes sœurs, il m'a fallu apprendre à faire des couteaux, à les repasser ; je suis peu habile dans ce métier, je ne serai jamais qu'un mauvais ouvrier ; cependant il faut se résigner, se soumettre à son sort, et je vais retourner à mon atelier.

—Attendez un instant, lui dit le vieux bénédictin,

qui déjà s'intéressait à cet enfant, si aimable et si pieux ; prenez dans les rayons de cette bibliothèque ce volume, lisez-m'en quelques lignes ; et traduisez-les en français.

C'était un volume de Tite-Live : l'enfant l'ouvrit et traduisit facilement quinze ou vingt lignes de ce texte assez difficile.

—Eh bien ! mon enfant, dit le prêtre tout surpris, laissez là vos couteaux ; la Providence ne permettra pas que de si belles dispositions soient perdues ; laissez-vous guider, et vous deviendrez un jour autre chose qu'un coutelier.

Cette proposition était trop du goût du jeune garçon pour qu'il la refusât ; mais c'était sa mère, ses frères, ses sœurs qui l'inquiétaient. Heureusement pour lui, à cette époque il y avait des gens qui protégeaient les enfants qui donnaient des espérances ; on n'en était pas encore à ce temps d'égoïsme où l'on ne cherche qu'à s'enrichir. Le bénédictin trouva des protecteurs pour son protégé, obtint pour lui une bourse au collège des *dix-huit*, dont les élèves suivaient les cours du collège du Plessis, qui était alors une de ces savantes demeures d'où sont sortis les plus grands génies dont s'honore la France.

Dans ce temps-là les études étaient très-sévères, surtout au collège du Plessis. De quatre heures du matin jusqu'au coucher, les élèves travaillaient presque sans relâche ; l'étude et la prière occupaient tous leurs instants. Bientôt le jeune coutelier devint le plus fort de la classe ; tout jeune encore, ses maîtres l'avaient surnommé *le Divin*, titre autant mérité par l'inaltérable douceur de ses mœurs que par la supériorité de ses talents. Il est une aristocratie qu'on ne détrônera jamais,

devant laquelle celle de la naissance et de la fortune est obligée de s'incliner, et contre laquelle l'envie elle-même est presque toujours impuissante : c'est celle de l'intelligence et du talent. Certes, à cette époque, la noblesse était bien fière de ses titres et de ses privilèges, et le fils d'un pauvre coutelier était bien peu de chose auprès de la plupart de ses condisciples, fils de grands seigneurs riches et puissants ; mais ce jeune et modeste prolétaire était toujours le premier de sa classe, nul ne pouvait l'emporter sur lui, il était constamment l'*empereur*.

Après avoir terminé ses humanités et sa philosophie au collège du Plessis, il consacra trois ans à l'étude de la théologie en Sorbonne ; et, sans être dans les ordres, il était clerc tonsuré et portait l'habit ecclésiastique ; à vingt-deux ans il était professeur de seconde dans le collège où il avait été écolier. Trois ans plus tard, il était professeur d'éloquence au collège Royal. Ainsi, dès l'âge de vingt-sept ans, il se trouva porté, comme malgré lui, à l'apogée de la carrière de l'enseignement.

C'est ici que se terminent l'enfance et la jeunesse de celui que j'ai voulu vous proposer pour modèle, de celui qui, depuis, est devenu si célèbre, de Charles Rollin. J'ai voulu vous montrer cet enfant pauvre, élevé, pour ainsi dire, par la charité, devenant, par l'étude et le travail, l'honneur de la France, et l'homme le plus vénéré et le plus admiré de ceux qui ont acquis le droit de distribuer la réputation et la gloire.

En 1717, la nation de France l'élut pour son procureur ; les procureurs des nations dont se composait la faculté des arts formaient, avec les doyens des trois autres facultés, le conseil du recteur ; deux ans après, il

fut désigné pour être l'organe de la reconnaissance de l'université, à l'occasion de l'instruction gratuite que le jeune roi Louis XV venait d'accorder. C'est à cette époque qu'il composa son *Traité des études*, monument de raison et de goût comme ouvrage didactique, un des livres les mieux écrits de notre langue. Ce superbe ouvrage parut de 1726 à 1728. Quel immense trésor de science et de lumières est renfermé dans ce livre, où Rollin a déposé tous les résultats de sa longue et savante expérience ; admirable éducation, qui, telle qu'il l'avait conçue, pourvoyait à tout, sanctifiait la science par la morale, et la morale elle-même par la religion ! Régulier dans son ensemble, ce cours complet de doctrine embrasse l'antiquité toute entière, épurée par les dogmes du christianisme et enrichie des idées d'une civilisation moderne. " Il y a là, dit un savant, plus qu'un bon livre : c'est une des meilleures actions d'une vie qui n'en compte que des bonnes." À soixante-sept ans, il entreprit d'écrire l'*Histoire Ancienne*. La tâche était de longue haleine pour un septuagénaire ; mais Rollin se mit à l'œuvre avec ardeur, et en 1738 les onze volumes étaient terminés. Cette publication rendit européen le nom de son auteur, avec lequel plusieurs princes entrèrent en correspondance. Plus tard, il écrivit l'*Histoire Romaine*. Les plus grands hommes de la France rendirent hommage à cet illustre écrivain. Châteaubriand a dit : " Rollin est le Fénelon de l'histoire ; la narration de cet homme vertueux est pleine, simple et tranquille, et le Christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits inspirent tous les hommes de bien dont le cœur est une fête continuelle, selon l'admirable expression de l'Écri-

ture ; nous ne connaissons pas d'ouvrage qui repose plus doucement l'âme. Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche, et l'onctueuse charité d'un disciple de Jésus-Christ."

Vous lirez donc ses livres, mes enfants, en pensant qu'il les a écrits pour vous, pour vous instruire et vous rendre meilleurs ; vous en savourerez les parfums, vous en goûterez les bienfaits, et vous bénirez la mémoire de celui qui est pour vous un modèle, un ami, un instituteur, un père, et qui vous montre comment on peut, de la position la plus humble, par le travail et l'intelligence, *devenir un grand homme*.

A. JADIN.

MOÏSE AU SINAÏ.

Les Hébreux se sont rapprochés du Sinaï. Déjà le serviteur inspiré (Moïse) avait rassemblé les souvenirs des anciens temps, et planant au-dessus avec l'Esprit-Saint, il avait écrit la Genèse. Déjà il avait adoré Dieu présent devant lui sur le mont Horeb. Mais Dieu ne s'est point encore révélé à Moïse comme il va le faire. Il ne lui a point encore parlé face à face. On dirait que la Sagesse divine réfléchit en elle-même, comme Elle réfléchit avant de créer l'homme, et Elle attend. Le peuple d'Israël doit être averti avec précaution ; c'est que rien n'a encore égalé la grandeur du dessein que le Seigneur se propose. Une première fois Il appelle Moïse sur la montagne et lui dit : "Toute la terre m'appartient et tous les peuples qui l'habitent sont à moi ; mais des enfants d'Israël, je veux me faire un royaume sacerdotal et une nation sainte." Une seconde

fois le prophète monte, et Dieu lui déclare qu'il veut que le peuple se purifie pendant trois jours et qu'il se tienne prêt à écouter sa voix. Puis enfin, quand la foule est réunie au pied du Sinaï, derrière les limites qu'il lui est défendu de franchir, lorsque les princes se sont prosternés à moitié chemin du sommet, où le prophète seul s'élève, au milieu de la foudre et des éclairs,



LES TABLES DE LA LOI.

au sein de la nuée lumineuse qui enveloppe les contours de la montagne, au bruit de la trompette résonnante, Dieu apparaît.

Tout le peuple, tremblant et saisi d'effroi, s'était jeté la face contre terre. Tout le peuple entendit la voix divine et reconnut Jéhovah. Le Seigneur promulgua ainsi le Décalogue, cette base de toute loi écrite ; ensuite, pendant quarante jours, Il dicta à son serviteur les

sévères développements qui créaient la nationalité juive. Ce n'était pas un peuple ordinaire ; c'était, selon l'expression des livres saints, un peuple sacerdotal qu'il s'agissait de constituer pour garder la vérité pure au milieu des erreurs des nations. Voilà le but, et tout, en effet, dans ce divin code, découle du principe religieux et moral qui est la vie des peuples ; "Dieu lui-même est le fond de cette admirable législation qui liait la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu." Dieu en est l'auteur ; aussi elle apparaît tout d'un coup dans sa merveilleuse unité et avec tous ses minutieux détails qui forment un incroyable ensemble.

Moïse, après avoir reçu la loi, descendit de la montagne, et la proposa aux tribus comme le pacte de l'alliance : le pacte fut accepté par Israël, et le prophète, élevant un autel de douze pierres, et versant le sang des victimes, consacra Israël. Puis il remonta encore au Sinaï, où, dans un ineffable entretien avec Dieu, il écrivit les prescriptions qui allaient établir le culte et ses cérémonies.

H. et CH. DE RIANCEY.

COMBAT DES THERMOPYLES.

Pendant la nuit, Léonidas avait été instruit du projet des Perses par des transfuges échappés du camp de Xerxès ; et le lendemain matin, il le fut de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. À cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des

Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates ; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce prince se disposait à la plus hardie des entreprises. "Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre ; il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler ou périr au milieu de son camp." Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : "Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton." Toutes ces paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. "Nous ne sommes pas ici, disent-ils, pour porter des ordres, mais pour combattre ;" et sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avait déjà pris la fuite ; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque instant avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent

que les troupes d'Hydarnès sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses, ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périsaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs ; ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. À la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite, et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla ; ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit.

Ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus longtemps que l'empire des Perses auxquels vous avez résisté, et, jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spartiates, et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de

périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance ; au lieu que, dans les seconds, ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes que parce que les Spartiates s'étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers : tout ce qui les concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachynien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. "Tant mieux, répondit le Spartiate Dionécès, nous combattons à l'ombre." Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux : on vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne et pénétrait dans le défilé. Il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie : l'un s'arracha la vie, l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leur force, aux Perses celui de leur faiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein

une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses, et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples libres.

BARTHÉLEMY.

DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.— RUINE DU TEMPLE.

Un jour que Jésus sortait du temple et prenait le chemin de Jérusalem, ses disciples lui dirent en lui montrant le superbe édifice : *Maître, regarde quelles pierres et quelles constructions !* Jésus leur répondit : *Vous voyez ces grands édifices : ils seront si bien détruits qu'il n'en restera pas pierre sur pierre.* Et il ajouta, peu après, *que leur génération ne passerait pas avant la catastrophe qu'il annonçait.*

En effet, trente-huit ans après la mort de Jésus, les Juifs, qui supportaient impatiemment la domination romaine, se révoltèrent, poussés par leur destinée à des fautes qui devaient amener l'accomplissement des prophéties. L'historien Josèphe, qui avait mis tout en œuvre pour conjurer les maux dont ses compatriotes étaient menacés, nous a laissé une relation détaillée du siège de Jérusalem par Titus et de la ruine de cette malheureuse Cité. Les annales du genre humain ne présentent pas peut-être de tableau plus effrayant que

celui que nous allons mettre sous les yeux du lecteur, dans les termes même du récit de l'historien juif, témoin et acteur des événements qu'il raconte :

“ La famine croissant toujours, la fureur des factieux croissait aussi ; et plus on allait en avant, plus ces deux fléaux réunis produisaient des effets terribles. Comme on ne voyait plus de blé, ces furieux entraient de force dans les maisons pour en chercher. S'ils y en trouvaient, ils battaient ceux à qui il appartenait pour les punir de ne pas l'avoir déclaré. S'ils n'y en trouvaient pas, ils les accusaient de l'avoir caché, et leur faisaient subir mille maux pour les forcer à le donner. Il suffisait de se bien porter pour passer à leurs yeux comme coupables de cacher des vivres. Quant à ceux qu'ils voyaient réduits à la dernière extrémité, ils les laissaient là : car il leur paraissait inutile de tuer des gens qui allaient bientôt mourir de faim. Beaucoup d'habitants donnaient tout leur bien, le plus riche, pour une mesure de froment, et les autres pour une mesure d'orge. Ils s'enfermaient ensuite dans les lieux les plus reculés de leurs maisons, où les uns mangeaient ce grain sans être travaillé, et d'autres le faisaient cuire selon que la nécessité et la crainte le leur permettaient. On ne voyait nulle part de table dressée ; mais chacun tirait de dessous les charbons sa nourriture sans se donner le temps de la laisser cuire.

“ Misérable nourriture ! spectacle digne de larmes ! ceux qui avaient la force en main étaient dans l'abondance : les faibles gémissaient inutilement sur leurs maux. La faim est le plus cruel des fléaux, et il n'est rien qu'il détruise comme le respect ; les femmes arrachaient la nourriture de la bouche même de leurs maris,

les enfants de celle de leurs pères, et ce qu'il y avait de plus affreux, les mères de celle de leurs enfants ; et tandis que ces objets de leur tendresse expiraient sur leur sein, elles les repoussaient des sources de la vie. Ceux qui se procuraient ainsi une criminelle nourriture ne pouvaient au reste se cacher assez pour que les factieux ne vinssent point de tous côtés la leur ravir. Car aussitôt qu'on voyait une maison fermée, c'était un signe que ceux qui étaient dedans s'occupaient à manger : on brisait les portes, et on leur arrachait presque les morceaux du gosier. On frappait les vieillards qui défendaient leur nourriture, on traînait par les cheveux les femmes qui la cachaient dans leurs mains. Sans respect pour aucun âge, on arrachait les enfants de la mamelle de leurs mères et on les jetait contre terre. Si l'on avait prévenu leur arrivée et que l'on eût mangé d'avance ce qu'ils venaient piller, la fureur des factieux allait à tous les excès, comme si on leur avait dérobé leur bien.

La famine qui croissait toujours, dévorait des familles entières. Les maisons étaient pleines des corps morts des femmes et des enfants, et les rues, de ceux des vieillards. Les jeunes gens, tout enflés et tout languissants, allaient, en chancelant à chaque pas, dans les places publiques ; on les aurait pris pour des spectres, et ils tombaient là où la mort venait les frapper. Les malheureux n'avaient plus la force d'enterrer leurs parents, et quand ils l'auraient eue, ils n'auraient pu s'y résoudre, tant à cause de leur trop grand nombre, que parce qu'ils ne savaient combien il leur restait encore à eux-mêmes de temps à vivre. Si, en effet, quelques-uns s'efforçaient de rendre ce devoir de piété, ils expiraient sur le corps

auquel ils donnaient la sépulture ; d'autres se traînaient comme ils le pouvaient jusqu'à leur tombeau pour y attendre le moment de leur mort qui était si proche. Au milieu d'une si affreuse misère, on ne voyait point de pleurs, on n'entendait point de gémissements, parce que cette horrible faim dont l'âme était occupée, étouffait tous les autres sentiments. Ceux qui vivaient encore regardaient avec des yeux secs et le sourire sur les lèvres ceux qui en mourant n'avaient fait que les précéder de quelques instants. Par toute la ville régnait le silence, la nuit de la mort, et les scélérats plus affreux que la mort même. En effet, ces monstres entraient dans ces maisons devenues des tombeaux, y dépouillaient les morts, leur ôtaient jusqu'à leurs derniers vêtements, avec d'horribles railleries. Ils essayaient le fil de leurs épées sur ces cadavres, et quelquefois sur des malheureux qui respiraient encore. Mais si quelqu'un les suppliait de lui donner la mort ou de lui prêter leur épée pour se la donner à lui-même, ils refusaient avec mépris et l'abandonnaient à la faim qui le dévorait. Les mourants, en rendant le dernier soupir, tournaient les yeux vers le temple qu'ils laissaient en proie aux factieux. Ceux-ci faisaient, au commencement, enterrer les morts aux dépens du trésor public, pour se délivrer de leur puanteur ; mais, ne pouvant plus y suffire, ils les jetaient par-dessus les murs dans les vallées.

“ Titus, faisant le tour de la place, vit ces monceaux de morts et l'horrible pourriture qui sortait de tant de corps. Il poussa un gémissement, et, levant les mains au ciel, il prit Dieu à témoin qu'il n'en était point la cause.

“ Une femme, nommée Marie, fille d'Eléazar, d'une naissance distinguée et très-riche, était venue de Béthezob,

bourg au delà du Jourdain, et s'étant réfugiée avec tant d'autres à Jérusalem, elle s'y trouva assiégée. Les tyrans lui ravirent toutes les richesses qu'elle avait apportées de son pays, et chaque jour, ils venaient lui arracher ce qui lui restait de ses trésors et le peu de nourriture qu'elle avait caché pour vivre. Cette femme était en proie à la plus violente indignation, et souvent elle accablait d'invectives et de malédictions ces monstres pour irriter leur fureur ; mais comme, ni par ressentiment ni par compassion, aucun d'eux ne la tuait, qu'elle se fatiguait de chercher de la nourriture pour les autres, et que d'ailleurs il devenait déjà impossible d'en trouver, la faim qui la dévorait, et encore plus le feu que la colère avait allumé dans son cœur, lui inspirèrent une résolution qui fait horreur à la nature. Elle arracha son fils de sa mamelle, et lui dit : " Enfant infortuné, au milieu de la guerre, de la famine et des factions, pour qui te conserverai-je ? Pour être esclave des Romains, quand même il nous serait accordé de vivre ! mais la faim, mais les tyrans, plus cruels que l'esclavage et que la faim, nous laisseront-ils attendre le moment de la servitude ? Va, deviens ma nourriture, deviens une furie vengeresse attachée aux factieux, pour la postérité un effroyable récit, et pour les Juifs le dernier des maux qui leur manquaient." À ces mots, elle tue son enfant, le fait cuire, en mange une moitié et garde l'autre. Mais aussitôt les factieux arrivent, et ayant senti l'odeur de cet abominable repas, ils la menacent de la tuer à l'instant, si elle ne leur montre ce qu'elle s'est préparé. Elle leur répondit qu'elle leur en avait réservé une bonne portion, et leur montra les restes de son fils. À cette vue, ils frissonnèrent d'horreur : et ils étaient hors d'eux-mêmes. " Oui, leur dit-elle alors,

c'est mon fils, et voilà mon ouvrage. Mangez, j'en ai bien mangé moi-même. Ne soyez pas plus délicats qu'une femme ni plus sensibles qu'une mère. Si, au reste, vous êtes trop pieux pour cela et que vous ayez horreur d'un tel mets, j'en ai bien mangé la moitié, laissez-moi le reste." Alors les factieux s'en allèrent tout tremblants : ils ne reculèrent que devant ce seul crime, et ils laissèrent avec peine cette horrible nourriture à la mère infortunée. Le bruit d'une action si funeste se répandit aussitôt par toute la ville. Chacun l'avait tellement sous les yeux, qu'il frissonnait comme s'il venait lui-même de commettre un tel crime. Les plus pressés de la faim étaient impatients de mourir, et estimaient heureux ceux qui avaient péri avant que de voir ou d'entendre de telles choses.

" Les Romains apprirent beintôt aussi la nouvelle de ce crime. Quelques-uns ne pouvaient la croire, d'autres étaient touchés de compassion ; mais elle augmenta dans la plupart la haine qu'ils avaient déjà contre les Juifs. Titus, pour se justifier devant Dieu, protesta qu'il avait offert aux Juifs la paix, l'indépendance et une amnistie générale de tout le passé ; et que, puisqu'ils avaient préféré la révolte à l'obéissance, la guerre à la paix, la famine à l'abondance, et qu'ils avaient été les premiers à mettre le feu dans le temple qu'il s'était efforcé de leur conserver, ils étaient dignes aussi d'une telle nourriture ; mais qu'il ensevelirait cet horrible crime sous les ruines de leur patrie, et qu'il ne laisserait point dans l'univers les rayons du soleil éclairer une ville où les mères se servent d'une telle nourriture.

" Alors un soldat, sans en avoir reçu aucun ordre et sans appréhender de commettre un si horrible sacrilège, mais

comme poussé par un mouvement de Dieu, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta une pièce de bois tout enflammée dans la porte d'or par où l'on allait aux bâtimens qui environnaient le temple du côté du septentrion. Le feu y prit aussitôt : et dans un si extrême malheur, les Juifs jetèrent des cris effroyables. Ils coururent pour arrêter l'incendie, sans épargner désormais ni leur force ni leur vie, qu'ils n'avaient jusqu'alors ménagée que pour la défense du temple.

“ On en donna promptement avis à Titus, qui, au retour du combat, prenait un peu de repos dans sa tente. Il courut à l'instant pour faire éteindre le feu : tous ses généraux le suivirent, et les légions après eux, avec une confusion, un tumulte et des cris tels que l'on peut se l'imaginer dans une si grande armée marchant sans commandement et sans ordre. Titus criait de toutes ses forces et faisait signe de la main d'éteindre le feu ; mais un plus grand bruit étouffait sa voix, et l'ardeur du combat ou de la colère empêchait les soldats de faire attention aux signes qu'il faisait. Ainsi ces légions, qui entraient en foule, ne pouvaient, dans leur impétuosité, être retenues ni par ses ordres ni par ses menaces : leur seule fureur les conduisait : ils se pressaient de telle sorte que plusieurs étaient renversés et foulés aux pieds, et d'autres, tombant dans les ruines des portiques et des galeries encore brûlantes, n'étaient pas, quoique vainqueurs, moins malheureux que les vaincus. Lorsque les soldats furent arrivés au temple, ils feignirent de ne point entendre les ordres que leur donnait le prince ; ceux qui étaient derrière exhortaient les plus avancés à mettre le feu ; et désormais il ne restait aux factieux aucun espoir, aucun moyen de l'empêcher. De tous les côtés,

on ne voyait que fuite et que carnage. On tua, partout où on les rencontrait, un grand nombre de malheureux sans armes, sans force pour se défendre. L'autel était environné d'un monceau de morts, et sur les degrés l'on voyait couler des ruisseaux de sang et rouler les corps que l'on venait d'y massacrer.

“Titus voyant qu’il n’était point en son pouvoir d’arrêter la fureur de ses soldats, et que le feu gagnait de toutes parts, entra avec ses principaux chefs dans le sanctuaire, et trouva, après l’avoir considéré, que sa magnificence et sa richesse surpassaient encore de beaucoup ce que la renommée en publiait parmi les nations étrangères, et tout ce que les Juifs en disaient, quoiqu’il parût incroyable, n’ajoutait rien à la vérité. Lorsqu’il vit que le feu n’était pas encore arrivé jusque-là, mais consumait seulement les maisons qui environnaient le temple, il crut, comme il était vrai, que l’on pourrait encore le conserver ; lui-même ordonna aux soldats d’éteindre le feu, et commanda à un officier de ses gardes, Libéralis, de frapper à coups de bâton ceux qui refuseraient de lui obéir. Mais ni la crainte du châtement, ni leur respect pour le prince ne purent vaincre leur fureur, leur haine pour les Juifs, ni leur impétuosité guerrière. Quelques-uns étaient aussi excités par l’espérance de trouver les Lieux-Saints remplis de richesses, parce qu’ils voyaient que tous les dehors même étaient couverts de lames d’or. Lorsque Titus s’élança pour réprimer les soldats, un de ceux qui étaient entrés avait déjà mis le feu à la porte. Il s’éleva aussitôt au dedans une grande flamme, qui obligea Titus et ceux qui l’accompagnaient de se retirer, et personne n’empêcha plus les soldats qui étaient au

dehors de propager l'incendie. Ainsi le temple fut brûlé, malgré César.

“ Tandis que le feu dévorait le temple, le pillage était général, et les soldats immolaient une foule innombrable de victimes ; ils n'avaient aucune pitié pour l'âge, aucun respect pour la qualité : vieillards, enfants, prêtres, gens du peuple, tombaient également sous le glaive ; l'horreur du carnage enveloppait tous ces malheureux, et ceux qui avaient recours aux prières, et ceux qui voulaient se défendre. Le pétilllement de la flamme toujours croissante se mêlait aux cris des mourants. L'embrassement d'un édifice si grand et si élevé pouvait faire croire que toute la ville était en feu. On ne saurait rien imaginer de si terrible que ce tumulte : c'étaient les cris de fureur des légions romaines qui se précipitaient sur les vaincus ; c'étaient les gémissements des factieux environnés de fer et de flamme ; c'étaient les plaintes du peuple qui, surpris alors dans le temple, aveuglé, hors de lui-même, se jetait au milieu des ennemis en déplorant son infortune ; c'étaient enfin les clameurs de la multitude, qui, du bas de la ville, répondaient aux sanglots de ceux qui expiraient dans le temple. Les citoyens mêmes que la famine avait épuisés, et à qui la mort allait fermer les yeux, rassemblaient toutes leurs forces à la vue de l'incendie du temple, pour se lamenter et gémir : les échos des monts d'alentour et du pays au delà du fleuve redoublaient ce bruit épouvantable.

“ Les maux que souffrait Jérusalem étaient plus affreux encore. Il semblait que la montagne sainte brûlât jusque dans ses fondements, tant l'incendie était immense ! mais les flots de sang paraissaient s'étendre encore plus que le feu ; il y avait moins de vainqueurs

que de victimes. Toute la terre était couverte de cadavres ; et les soldats, pour atteindre les fuyards, marchaient sur les morts amoncelés.

LES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Les Pères de l'Église, c'est ainsi que l'on appelle quelques-uns des grands génies chrétiens qui ont, par



LES PÈRES DE L'ÉGLISE EN CONCILE.

leurs actes et leurs écrits, contribué à propager les dogmes que le Christ est venu prêcher parmi les hommes.

Saint Augustin est le premier d'entre cette pléiade de grands esprits dévoués à la religion.

Né à Tagaste, en Numidie, en 354, il était fils d'un païen et d'une sainte femme nommée Monique, que

l'Église a rangée au nombre des saintes. Augustin eut une jeunesse très-orageuse ; mais saint Ambroise, évêque de Milan, parvint, aidé des remontrances de sa mère, à le faire rentrer en lui-même. Augustin se fit baptiser à l'âge de trente-deux ans ; alors il se consacra au jeûne et à la prière, retourna dans son pays et vendit ses propriétés dont il distribua le prix aux pauvres. Il fut ordonné prêtre par Valère, évêque d'Hippone, en 391 ; puis enfin, nommé évêque de cette ville, il devint l'une des lumières de l'Église.

Saint Augustin mourut à Hippone, en 430, pendant le siège de cette ville par les Vandales.

Saint Ambroise, fils d'un préfet des Gaules, né vers 340, à Trèves, mort en 397, fut aussi l'un des grands hommes de son temps. Ce fut lui qui refusa l'entrée de l'église à Théodose-le-Grand, après le massacre d'un grand nombre de Thessaloniciens. Théodose fut obligé de se courber sous la volonté du prélat, et se présenta humblement, en pénitent repentant, devant le saint évêque, pour recevoir l'absolution.

Saint Athanase, docteur de l'Église, était né à Alexandrie en 296. Il devint patriarche de cette ville, où il mourut en 373, après avoir soutenu de grandes luttes avec les novateurs de l'époque.

Saint Jean-Chrysostôme, le plus éloquent et l'un des plus grands orateurs de l'Église chrétienne, né à Antioche vers 344, se voua de bonne heure aux austérités de la vie solitaire, et se retira dans les montagnes de la Syrie ; mais il fut obligé de quitter ce genre de vie, et devint le vicaire de Flavien, évêque d'Antioche.

Bientôt sa réputation de prédicateur et de sainteté le fit appeler à Constantinople, où l'empereur Arcadius

l'éleva au rang d'évêque de cette ville. Il fit le plus grand bien dans cette haute position ; mais ayant déplu à l'impératrice Eudoxie, à cause de sa franchise, il fut exilé et mourut en 407, à Comane, en se rendant au lieu de son exil.

Saint Grégoire de Nazianze, surnommé le théologien, fut l'ami de saint Basile, qui le sacra évêque de Sasimes, en Cappadoce. Nommé évêque de Constantinople, en 379, il refusa et administra l'église de Nazianze. Né en 328, il mourut l'an 390, laissant de nombreux écrits qui attestent son érudition et la beauté de son génie.

Saint Jérôme, né à Stridon, vers 332, mourut en 420, après avoir soutenu des luttes assez vives avec les hérétiques de son temps. Le plus beau titre de saint Jérôme à la reconnaissance de la chrétienté est sa traduction latine de la Bible, connue sous le nom de Vulgate, qui a été adoptée comme canonique par le Concile de Trente.

Plusieurs autres grands docteurs sont également rangés parmi les Pères de l'Église, tels que saint Ostère, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Grégoire-le-Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Alphonse de Liguori, etc.

Ces grands hommes dont l'Église aujourd'hui célèbre les vertus, ont tous rendu de nombreux services à la foi chrétienne. *(Journal des enfants.)*

DÉPART DE LA PREMIÈRE CROISADE.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler.

Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude : plusieurs voyageaient montés sur des chars trainés par des bœufs ferrés ; d'autres cotoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, et la foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fêtes solennelles. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile ; on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : " Dieu le veut ! Dieu le veut ! "

Les pères conduisaient leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards dont la faiblesse restait sans

appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.



PIERRE L'ERMITE PRÊCHANT LA PREMIÈRE CROISADE.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point ; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient leurs deux doigts l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme ré-

pandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine : ils étaient suivis par leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige : ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si c'était là Jérusalem. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques n'en savaient guère plus que leurs vassaux : ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, ayant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, aucun sage ne fit entendre la voix de la raison ; personne ne s'étonnait alors de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD. (*Histoire des Croisades*).

CARACTÈRES ET PARALLÈLES (1).

—
LES NATIONS MODERNES

Que de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles ! Ici ce sont les Germains, peuple où la corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer ; peuple où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite. Là ce sont ces industriels Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs contraste avec la Suisse obscure et républicaine. L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose lui sera peut-être utile un jour ; et, lorsque tous les peuples de l'Europe seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang français, le

(1) Les caractères en général sont les inclinations des hommes considérées par rapport à leurs passions. Dans ce sens particulier, c'est la description d'une nature particulière et le plus souvent exceptionnelle. Le portrait est, dans une signification plus restreinte encore, la représentation d'un personnage isolé. Le parallèle est un rapprochement de deux individus assez dissemblables, pour qu'ils fassent ressortir mutuellement leurs défauts et leurs qualités.

l'étranger ; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

CHATEAUBRIAND.

CROMWELL.



CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné autant qu'habile politique ; capable de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoy-

ance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini des sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique, ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut

peuple anglais décèle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique, et plus brillante que la luthérienne, son militaire à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui, enfin, le langage, les traits, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national ; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que les fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, romains par le génie, sont grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur ; constants et invincibles dans l'adversité ; formés pour tous les arts ; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État ; grossiers et sauvages dans les troubles politiques ; flottants, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions ; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme ; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords ; ne se souvenant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus ; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles, vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux ; individuellement, les plus aimables des hommes ; en corps, les plus désagréables de tous ; charmants dans leur propre pays, insupportables chez

l'étranger ; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

CHATEAUBRIAND.

CROMWELL.



CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné autant qu'habile politique ; capable de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance,

mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini des sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique, ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut

si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu, pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

BOSSUET.

TURENNE.

Turenne, si célébré, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect ; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival ; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires ; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents ; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe ;

le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été



TURENNE.

regardée comme une calamité publique par le peuple ; le seul, depuis Du Guesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus, et

non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance.

THOMAS.

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ; il a pour lors un caractère original et inimitable, mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre dans un si grand homme. Ce qu'il y a en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a

quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénoûments ; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité ; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve, pour le dessein, entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés.

Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse ; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte*, et dans les *Horaces* ! Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus* ! Ces passions encore favorites des anciens que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes : *Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*Œdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve.

Si, cependant, il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pour-

rait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes tels qu'ils devraient être ; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles et des préceptes ; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel.

Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

LA BRUYÈRE.

LES JÉSUITES AU PARAGUAY.

Le Paraguay est situé dans l'Amérique du Sud, entre les provinces-unies du Rio de la Plata et le Brésil.

Sa superficie est d'environ 225 lieues sur 65. Cette contrée, découverte en 1526 par Sébastien Cabot, fut conquise par les Espagnols, sous le commandement d'Alvaro Nunez, en 1535, la même année que Jacques Cartier accomplissait son voyage jusqu'à Hochelaga. Le sol même du Paraguay est excellent dans certaines parties, mais aride et désert dans d'autres.

L'Espagne, qui possédait presque seule toute l'Amérique, ne pouvait s'occuper de coloniser une si vaste étendue de pays ; aussi arrivait-il souvent que les contrées les mieux faites pour produire de grandes richesses à la métropole étaient, après un certain temps, abandonnées aux sauvages ou laissées à la discrétion de représentants qui finissaient par ne plus prendre aucun soin de leur gouvernement. C'est ce qui arriva pour le Paraguay : l'Espagne, après avoir créé une mission sur les bords du Parana pour convertir les sauvages, finit par abandonner en partie sa conquête.

Les Jésuites alors proposèrent au gouvernement espagnol de prendre à leur charge la colonisation du Paraguay, entreprise qui n'était pas sans difficultés à cause du caractère belliqueux des naturels. L'Espagne accéda à cette demande, et les Jésuites se mirent à l'œuvre. Il faut dire à leur louange que jamais plus beaux et plus fructueux résultats ne furent obtenus en aussi peu de temps.

Les peuplades sauvages qui formaient la population du pays, non-seulement se convertirent, mais encore consentirent à s'adonner à l'agriculture et à habiter des demeures fixes ; bientôt les Jésuites eurent un superbe État, où ils étaient maîtres et indépendants de tout contrôle.

La jalousie de certains individus tenta d'arrêter l'essor de cette prospérité, mais inutilement ; car les Jésuites restèrent maîtres du Paraguay de 1556 à 1767, époque où la méchanceté de leurs ennemis les fit expulser de toutes les possessions de la monarchie espagnole. Ce fut avec le plus vif regret que les habitants du Paraguay virent les Jésuites s'éloigner. L'Espagne céda

alors cette colonie au Portugal, mais elle reprit cette possession, bien déchue, en 1777.

En 1809, le Paraguay se déclara indépendant, sous la dictature du docteur Francia, qui renouvela les ordonnances les plus sévères contre l'entrée des étrangers au Paraguay ; le docteur Francia régna despotiquement sous le nom de dictateur jusqu'en 1840, époque où il mourut.

Le général Lopez fut nommé président de la République, et permit la libre communication avec les étrangers, sous certaines restrictions cependant.

Le Paraguay est un excellent pays, dont on ne connaît pas bien au juste la population ni les ressources. Pourtant, comme les peuples qui habitent ces contrées sont doux et honnêtes, il est évident qu'ils entreront un jour ou l'autre dans le grand courant de la civilisation, du commerce et de l'industrie.

C. DE RIBELLE.

IMPRESSIONS DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ENTRANT DANS LA TERRE-SAINTE.

On avait passé les limites de l'Afrique, on était en Asie ; on allait traverser la Terre-Sainte. Les soldats se livrèrent à toutes sortes de conjectures. Tous se faisaient une fête d'aller à Jérusalem ; cette fameuse Sion parlait à toutes les imaginations, et réveillait toute espèce de sentiments. Les chrétiens leur avaient montré dans le désert un puits où la Vierge, venant de Syrie, s'était reposée avec l'enfant Jésus. Les généraux avaient comme drogmans, (1) intendants ou secrétaires, un grand nombre de Syriens qui parlaient un peu la langue

(1) Interprètes.

franque, jargon italien ; ils expliquaient aux soldats toutes les traditions de leurs légendes chargées de superstitions Quelques vieux soldats, qui avaient été élevés dans les séminaires, chantaient les cantiques et les complaintes de Jérémie, que l'on entend pendant la semaine sainte dans nos églises.

En sortant de Gaza, l'armée prit à gauche et marcha au milieu d'une plaine de six lieues de large. À gauche, elle avait les dunes qui bordent la mer, et à droite, les premiers mamelons des montagnes de la Palestine, qui vont en s'élevant pendant quatre ou cinq lieues, puis descendent sur l'autre revers jusqu'au Jourdain. Le 1^{er} mars, après une journée de sept lieues, l'armée campa à Esdoud ; elle passa à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon. Cette dernière ville est célèbre par les sièges et batailles qui l'ont illustrée dans les guerres des croisades. Napoléon employa trois heures à parcourir le champ de bataille d'Ascalon, où Godefroy de Bouillon battit l'armée du soudan d'Égypte.

En campant sur les ruines de ces anciennes villes, on lisait tous les soirs l'Écriture-Sainte à haute voix, sous la tente du général-en-chef. L'analogie et la vérité des descriptions étaient frappantes ; elles conviennnent encore à ce pays après tant de siècles et de vicissitudes. Le 2 mars, après sept lieues de marche, on campa à Ramleh, à sept lieues de Jérusalem. Les coureurs s'approchèrent à trois lieues de la ville sainte. L'armée brûlait de voir la colline du Calvaire, le Sépulcre, le plateau du temple de Salomon ; elle éprouva un sentiment de peine, lorsqu'elle reçut l'ordre de tourner à gauche ; mais il était pressant d'occuper Jaffa, où une nombreuse garnison travaillait à se fortifier.

Les Pères de la Terre-Sainte amenèrent la population de Nazareth, hommes et femmes, au nombre de plusieurs milliers. Le bonheur de ces chrétiens ne se peut exprimer ; après tant de siècles d'oppression, ils voyaient des hommes de leur religion ; leur plaisir était de parler de la bible, qu'ils savaient mieux que les soldats français. Napoléon revêtit de pelisses trois de leurs chefs, qui



LE CAIRE.

avaient plus de quatre-vingt-dix ans ; un d'eux avait cent-un ans et lui présenta quatre générations. Le général-en-chef le fit dîner avec lui. Ce vieillard ne disait pas trois mots qu'il n'y mêlât une parole tirée de l'Écriture-Sainte. La fidélité de ces chrétiens ne se démentit, ni dans la bonne, ni dans la mauvaise fortune de l'armée ; ils lui furent utiles pendant toute la durée du siège.

LA LÉGION D'HONNEUR.

Napoléon voulut distribuer lui-même à l'armée les croix qui devaient être données en échange des armes d'honneur supprimées, et célébrer cette cérémonie le jour anniversaire de sa naissance, au bord même de l'Océan, en présence des escadres anglaises.

Il fit choisir un emplacement situé à la droite de Boulogne, le long de la mer, non loin de la colonne qu'on a depuis érigée en ces lieux. Cet emplacement, ayant la forme d'un amphithéâtre demi-circulaire qu'on aurait construit à dessein au bord du rivage, semblait avoir été préparé par la nature pour quelque grand spectacle national. L'espace fut calculé de manière à pouvoir y placer toute l'armée. Au centre de cet amphithéâtre fut élevé un trône pour l'Empereur, adossé à la mer, et faisant face à la terre. À droite et à gauche, des gradins avaient été construits pour recevoir les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux. En prolongement sur les deux ailes devaient se déployer les détachements de la garde impériale. En face, sur le sol incliné de cet amphithéâtre naturel, devaient se ranger, comme autrefois le peuple romain dans ses vastes arènes, les divers corps de l'armée, formés en colonnes serrées, et disposés en rayons qui aboutissaient au trône de l'Empereur comme à un centre.

Le 16 août, le lendemain de la Saint-Napoléon, les troupes se rendirent sur le lieu de la fête, à travers les flots d'une immense population accourue de toutes les provinces voisines pour assister à ce spectacle. Cent

mille hommes, presque tous vétérans de la République, les yeux fixés sur Napoléon, attendaient le prix de leurs exploits. Les soldats et officiers qui devaient recevoir des croix étaient sortis des rangs, et s'étaient avancés jusqu'au pied du trône impérial. Napoléon, debout, leur lut la formule si belle du serment de la Légion d'honneur, puis tous ensemble, au bruit des fanfares et de l'artillerie, répondirent : *Nous le jurons !* Ils vinrent ensuite, pendant plusieurs heures, recevoir les uns après les autres cette croix qui allait remplacer la noblesse du sang. D'anciens gentilshommes montaient avec de simples paysans les marches de ce trône, également ravis d'obtenir les distinctions décernées à la bravoure, et tous se promettant de verser leur sang sur la côte d'Angleterre, pour assurer à leur patrie, et à l'homme qui la gouvernait, l'empire incontesté du monde.

THIERS.

WATERLOO.

(18 Juin 1815.)

Napoléon partit de Paris le 12 juin pour aller prendre le commandement de l'armée : elle se composait de 100,000 hommes, dont 16,000 de cavalerie, et de la garde impériale, forte de 14,000 fantassins et de 4,500 cavaliers. La coalition avait alors, sur le théâtre de la guerre, deux armées, l'une de plus de 100,000 hommes, commandée par Wellington, l'autre de 122,000 Saxons et Prussiens sous les ordres de Blücher.

Ni l'une ni l'autre ne se croyait sur le point d'être attaquée ; et déjà pourtant Napoléon passait la Sambre et

manœuvrait de manière à séparer les forces ennemies en deux parties, pour les écraser successivement.

Le 15, il les chasse de Charleroi ; le 16, il marche sur Blücher, et 90,000 Prussiens sont battus à Ligny par 60,000 Français. Blücher y perdit 25,000 hommes. Renversé de son cheval par une charge de cavalerie, il eut été pris lui-même, si la nuit eut permis aux cuirassiers français de le reconnaître. Comme il ne portait aucun indice de son grade, ne voyant en lui qu'un homme sans importance, ils dédaignèrent de le ramasser et passèrent outre.

Le même jour, Ney, avec 14,000 hommes, attaque la position des Quatre-Bras, défendue par plus de 20,000 Anglo-Belges, et leur tue 9,000 hommes, tandis qu'il n'en perd lui-même que 4,000.

Wellington, instruit, pendant la nuit, des résultats de la bataille de Ligny, se retire le 17 dans la direction de Bruxelles, et Napoléon, après avoir chargé Grouchy de poursuivre Blücher en fuite, marche lui-même contre Wellington, qu'il suit pendant toute la journée du 17 à travers les terres détrempées par une pluie qui tombait à torrents.

Le 18 au matin, arrivé non loin du village de Waterloo, et reconnaissant qu'il avait en tête toute l'armée de Wellington, Napoléon, qui avait craint qu'elle ne se retirât pendant la nuit, s'écria : *Je le tiens* ; et il fit toutes ses dispositions pour l'enfermer dans un cercle infranchissable.

À dix heures et demie l'action s'engage. Digne lieutenant de Napoléon, Jérôme Bonaparte chasse l'ennemi du bois d'Hougoumont ; Ney attaque la Haie-Sainte, centre des Anglais et clef de leur position. 80 pièces

de canon appuient l'attaque de Ney et produisent un effet terrible. La bravoure anglaise en est ébranlée. Wellington court de rang en rang pour ranimer ses troupes. On combat durant trois heures avec acharnement. Enfin, la Haie-Sainte est emportée ; le désordre se met alors dans l'armée anglaise ; ses bagages, ses charrois, ses blessés se précipitent sur la route de Bruxelles, la victoire semblait assurée. Soudain le canon gronde sur notre droite. C'était Blücher qui, échappant à la surveillance de Grouchy, débouchait avec 66,000 Prussiens et dont les boulets arrivaient jusqu'au pied du tertre où se tenait Napoléon.

Tout change. En vain Ney, assailli de nouveau par les Anglais, les repousse, reprend l'offensive et, franchissant tous les obstacles, s'élance sur le plateau du Mont-Saint-Jean où, malgré une grêle de mitraille, nos cavaliers exécutent onze charges meurtrières contre les carrés anglais ; en vain Napoléon porte en avant sa garde, qui fait des prodiges. L'énorme disproportion des forces rend désormais la lutte impossible : "*Ils sont trop !*" s'écrient nos soldats en se faisant tuer. La victoire nous est arrachée, et à neuf heures du soir, il ne reste plus sur ce terrible champ de bataille que quelques bataillons de la vieille garde, qui, formés en six carrés, résistent encore à un ennemi trente fois plus nombreux. Cette troupe héroïque périt sans être entamée. Réduite à quelques hommes, on la somme de se rendre ; elle répond en chargeant l'ennemi à la baïonnette. Seule contre tous, *la garde meurt et ne se rend pas.*

Nous étions vaincus, mais quelle victoire peut égaler une pareille défaite !

THIERS.

JACQUES CARTIER À HOCHELAGA.

Le voilà donc le grand homme, car ce nom lui appartient à bon droit, le voilà donc à Hochelaga, le terme de ses vœux et de ses recherches. Ici, tout le charme et l'enchante, et l'antique Arcadie apparaît à ses yeux. Les hommes, les femmes et les enfants se pressent au-devant de lui avec des cris joyeux, les uns formant des danses agrestes, les autres lui présentant le fruit de leur pêche et de leur chasse. À peine a-t-il mis pied à terre, que, d'échelons en échelons, ayant été annoncé comme un Dieu, il se voit entouré par des mères indiennes apportant leurs petits enfants à brassées pour les lui faire toucher, et, dans leur confiance, assurer ainsi la vie de ces êtres chéris. Ému de ces scènes touchantes, le navigateur fit asseoir et ranger toutes les femmes d'un côté et les hommes de l'autre, et à tous distribua ses largesses. Quand, à l'approche de la nuit, il se fut retiré sur ses barques, les Indiens, ne voulant point en quelque sorte se séparer de lui, allumèrent de grands feux et formèrent autour des danses animées, répétant sans cesse : *Aguiazé ! Aguiazé !* mot qui, à lui seul, disait leur bonheur et célébrait la bienvenue des étrangers.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Cartier, après avoir revêtu sa plus belle tenue, fit ranger son monde en ordre, pour aller visiter la ville et les environs. Il descend de nouveau sur ces rivages dont les épaisses forêts de chênes lui rappellent la vieille terre des Gaulois et des Bretons, et que déjà, dans son cœur, il a nommé Nouvelle-France. Son enthousiasme lui représente cette

terre comme française et chrétienne ; il la conquiert du regard à son pays et à sa religion. Il rencontre un des chefs d'Hochelaga, et soudain il lui fait embrasser un crucifix et le lui suspend au cou. On le verra bientôt, comme un apôtre de la foi, demander en quelque sorte au ciel le don des miracles pour amener, par des effets évidents, la conversion des peuples du nouveau monde.



JACQUES CARTIER À HOCHELAGA.

Cependant, il marchait à travers des terres labourées et de beaux champs où frissonnaient les tiges de blé-d'inde en balançant leurs lourds épis ; et ce fut par ce chemin, qui était loin d'annoncer une nature ingrate, qu'il arriva à l'unique porte d'Hochelaga, ville située à un quart de lieue d'une montagne qui fut appelée Mont-Royal.

La ville, ou plutôt la bourgade d'Hochelaga, présentait une forme arrondie et était fermée d'une triple

enceinte de palissades, au-dessus de laquelle régnaient en plusieurs endroits des galeries remplies de grosses pierres et de cailloux pour la garde et la défense de la place, galeries auxquelles on ne parvenait qu'avec des échelles. L'intérieur de la bourgade se composait d'environ cinquante maisons de bois, longues de cinquante pas chacune sur douze à quinze de large, couvertes et garnies de longues et larges écorces d'arbres, habilement rapportées les unes aux autres. Dans chaque maison, il y avait une grande pièce au rez-de-chaussée où plusieurs familles faisaient leur feu et vivaient en commun ; au-dessus étaient des greniers où l'on mettait la récolte nécessaire à faire le pain qu'ils appelaient *caraconi*, et qu'ils faisaient en réduisant le blé en farine avec des pilons de bois, en le rassemblant en pâte et en lui donnant la cuisson entre une pierre et des cailloux chauds, qui remplaçaient pour eux le four. Ils se composaient aussi des sortes de potages soit avec ce blé, soit avec des fèves ou des pois. Dans leurs maisons, ils avaient de grands vases semblables à des tonnes où ils renfermaient leurs provisions de poisson fumé pour l'hiver. Du reste, leur nourriture était sans assaisonnement. Leurs lits consistaient en écorces d'arbres étendues à terre et en couvertures de peaux pareilles à celles dont ils faisaient leurs vêtements, lorsqu'ils n'allaient pas à peu près nus. Le plus précieux ornement de ces Indiens était un coquillage blanc, qu'ils appelaient *essurni*, et qu'ils tiraient de leur fleuve par un moyen étrange. Quand l'un d'eux était mort ou quand ils avaient tué un de leurs ennemis à la guerre, ils lui faisaient de larges entailles dans la chair, puis jetaient son cadavre au fond de l'eau ; après l'y avoir laissé dix à douze heures, ils

le tiraient et trouvaient dans les incisions qu'ils avaient faites, de ces précieux coquillages qu'on ne rencontra plus par la suite dans leur rivière. Les habitants d'Hochelaga n'étaient point nomades comme les autres tribus indiennes, et ils s'adonnaient exclusivement au labourage et à la pêche. Leur domination s'étendait, d'ailleurs, sur un assez grand nombre de ces tribus presque toujours errantes qui parcouraient les bords du fleuve ; et Hochelaga, avec ses fortifications, sa concentration et, on pourrait le dire, son commencement de civilisation, était comme la suzeraine de tout le pays auquel on devait étendre bientôt le nom de Canada. Jacques Cartier et ses compagnons furent conduits au milieu d'une grande place carrée où on leur fit signe de s'arrêter. À peine eurent-ils obtempéré à ce désir, que toutes les femmes de la ville accoururent, se pressèrent autour des étrangers, en les suppliant de toucher de la main leurs enfants qu'elles tenaient dans les bras. Après cela, les hommes firent retirer ces femmes et s'assirent à terre autour des Français, comme s'ils eussent voulu jouer quelque mystère. Soudain plusieurs femmes revinrent, qui chacune apportait une nappe carrée, en manière de tapisserie, l'étendirent au milieu de la place, et firent signe à Jacques Cartier et aux siens de s'asseoir dessus. Bientôt parut, assis sur une grande peau de cerf, un personnage porté par neuf ou dix individus qui le déposèrent sur des nattes près du capitaine, en faisant signe que c'était leur souverain. L'Agouhanna d'Hochelaga était âgé d'environ cinquante ans ; rien dans son costume ne le distinguait de ses sujets, si ce n'est une espèce de lisière rouge faite de poil de hérisson qu'il avait sur sa tête en guise de couronne. Lorsqu'il eut salué Jacques Cartier et ses

compagnons, en leur indiquant par des gestes qu'ils étaient les bienvenus, il montra d'un air de compassion ses jambes et ses bras qui étaient perclus, et, par des signes faciles à comprendre, pria le capitaine de les toucher pour leur rendre la force et la vie. Et le digne capitaine, se prêtant ingénument à cette confiance de l'Indien, se prit à lui frotter les bras et les jambes, avec les mains. En témoignage de gratitude, l'Agouhanna retira sa couronne de dessus sa tête et la donna à Jacques Cartier. Aussitôt, nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de vieillards, s'inspirant de l'exemple de leur roi, s'approchèrent du capitaine et se couchèrent auprès de lui pour qu'il lui plût de les toucher, tellement qu'il semblait que Dieu lui-même fût descendu sur la terre pour les guérir. Jacques Cartier, ému de la pitié et de la foi de ces pauvres gens, demanda mentalement au ciel de faire le miracle qu'ils espéraient, et récita l'Évangile de saint Jean : *In principio*, faisant le signe de la croix sur les malades, priant Dieu avec ferveur qu'il leur donnât connaissance de la vraie religion, de la passion du Sauveur, en même temps que la grâce de recevoir le baptême. Puis, prenant un livre d'heures, il lut tout haut et mot à mot la Passion du Seigneur, et pendant ce temps, les Indiens levaient les yeux vers le ciel, et reproduisaient les gestes et cérémonies qu'ils voyaient faire au capitaine. Les prières récitées, Jacques Cartier fit ranger, selon l'usage du pays, tous les hommes d'un côté, les femmes d'un autre, et les enfants d'un autre encore. Aux premiers il donna des couteaux et des petites haches ; aux femmes, des chapelets et autres menues choses ; puis au milieu du groupe des enfants, il jeta à poignées de petites bagues et des *Agnus Dei*

d'étain, sur lesquels les jeunes Indiens se précipitèrent avec des cris de joie. En ce moment, les trompettes sonnèrent et divers autres instruments se firent entendre, qui ravirent tout le peuple. Après quoi, Jacques Cartier prit congé de l'Agouhanna, et se disposa à se retirer. Mais les femmes lui firent comme une barrière pour l'arrêter, et toutes, tenant leurs enfants d'une main, de l'autre lui présentaient du pain et des poissons. Il fit signe que ni lui ni ses compagnons n'avaient besoin pour l'instant de prendre de nourriture, et il put enfin sortir de la ville au milieu des regrets des habitants, qui l'accompagnèrent jusqu'au Mont-Royal. Jacques Cartier s'éleva sur ce mont, et, de là, son œil embrassa une étendue de pays de plus de trente lieues tout autour de lui ; au nord et au midi, l'horizon était borné par une chaîne de montagnes entre lesquelles on découvrait de belles vallées verdoyantes ; on voyait serpenter le Saint-Laurent au milieu des terres, au-dessus du lieu où les barques étaient restées, lieu où se trouvait un saut impétueux (le courant de Sainte-Marie), qu'il avait été impossible de franchir ; et, autant que la vue pouvait percer, on découvrait le fleuve, grand, large, spacieux, qui allait au sud-ouest et passait au pied de trois belles montagnes aux formes arrondies, qui paraissaient être à quinze lieues de distance. Les guides de Jacques Cartier lui firent comprendre par des signes qu'il y avait sur le fleuve trois autres sauts semblables à celui où s'étaient arrêtées les barques. On a pensé qu'il s'agissait du saut Saint-Louis, des Cascades et du Long-Saut. Ils donnaient à entendre que ces chutes d'eau passées, on pouvait naviguer plus de trois lunes sur le fleuve. À ce sujet, les navigateurs se rappelèrent que Donnacona

leur avait dit qu'il était allé quelquefois à l'aide de barques jusqu'à une terre en laquelle croissaient en quantité la canelle et le girofle. Les guides de Jacques Cartier faisaient voir que le long des montagnes du nord, se trouvait une grande rivière descendant de l'occident comme le fleuve lui-même ; et, sans qu'on les interrogeât, ils prirent la chaîne d'argent du sifflet du capitaine, et un manche de poignard qui était du laiton jaune comme de l'or, qu'un marinier portait à son côté, et firent signe que cela venait d'en haut du fleuve. Ils indiquèrent, en outre, qu'en ce pays étaient de méchantes gens, tout couverts d'armures faites de cordes et de bois tissus ensemble, qui se faisaient continuellement la guerre. Jacques Cartier ne put savoir à quelle distance était ce pays. Il montra du cuivre rouge aux Indiens qui l'accompagnaient, et leur demanda s'il venait de ce côté. Ils secouèrent la tête d'une manière négative et indiquèrent qu'il venait de la terre du Saguenay. Jacques Cartier et ses compagnons, après avoir obtenu tant bien que mal quelques indications, descendirent du Mont-Royal vers leurs barques, non sans être suivis d'un grand nombre d'Indiens qui voulaient absolument les porter sur leurs épaules pour leur épargner la fatigue du chemin. Ce ne fut pas sans regret que le navigateur s'éloigna de ce pays où on lui avait fait si bon accueil. Longtemps les habitants d'Hochelaga, venus sur le rivage, accompagnèrent du regard les barques qui descendaient le fleuve ; ils ne rentrèrent dans leur ville que lorsqu'elles eurent complètement disparu derrière les voiles de l'horizon.

L. GUÉRIN.

DEUXIÈME BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM.

Sans attendre que la navigation du fleuve fut entièrement ouverte, le général Lévis envoya, le 16 et le 17 avril 1760, l'ordre aux troupes de quitter leurs quartiers d'hiver, et de se mettre en marche, les plus rapprochées de Québec, par terre, et les autres par eau. Les champs étaient encore couverts de neige, et les rives du Saint-Laurent étaient bordées de glaces fixes, tandis que dans le milieu du fleuve les eaux charriaient, avec le flux et le reflux de la marée, de nombreux glaçons. Le général Lévis met à l'ordre du jour que, pour son honneur, la gloire des armes et le salut du pays, l'armée devait chercher à réparer la perte de la journée du 13 septembre, et se rappeler que c'étaient les mêmes ennemis qu'elle avait eu à combattre à Oswégo, au Fort-Georges et à Carillon. Les troupes, chez lesquelles ces noms réveillaient de glorieux souvenirs, s'ébranlèrent dans la journée du 20. Celles qui descendaient par eau furent embarquées sur les deux frégates qui escortaient les deux petits bâtiments chargés de l'artillerie, des vivres et des fascines pour le siège. Mais comme les glaces augmentaient à mesure que l'escadrille descendait, il fallut faire mettre les troupes à terre à la Pointe-aux-Trembles. Une partie seulement de l'artillerie put atteindre le Foulon. La journée du 25 fut employée à réunir l'armée à la Pointe-aux-Trembles, et l'avant-garde, sous les ordres de Bourlamarque, se mit en mouvement le lendemain.

Le temps pressait, M. de Lévis voulait surprendre les ennemis. Ayant reconnu l'impossibilité de traver-

ser la rivière au Cap-Rouge, à son embouchure, parce que la rive, qui est haute et escarpée, du côté de Québec, était gardée par des soldats, il résolut d'aller franchir cette rivière à Lorette, à deux lieues du fleuve, et de passer par les marais de la Suède pour gagner les hauteurs de Sainte-Foye.

M. de Bourlamarque rétablit les ponts de la rivière, que les Anglais avaient rompus à son approche, et fit évacuer le poste qu'ils avaient établi à Lorette. Le général Lévis, qui arriva dans ce moment, s'étant aperçu qu'ils avaient négligé de rompre une chaussée de bois qui traversait une partie des marais de la Suède, en fit occuper aussitôt la tête par les sauvages. Son avant-garde atteignit ces marais à l'entrée de la nuit ; elle les traversa sans s'arrêter, malgré un orage de pluie et de tonnerre, et prit possession des maisons qui étaient au-delà ; elle n'était plus séparée de l'ennemi que par un bois d'une petite demi-lieue de profondeur. Au point du jour, le 26, elle passa ce bois et se présenta à la vue des Anglais, dont Lévis alla reconnaître la position, tandis que le reste de ses troupes, qui avait marché toute la nuit, pour ainsi dire, à la clarté des éclairs, traversait le marais et se formait de l'autre côté.

L'armée française, cependant, n'avait pu marcher ni assez secrètement ni assez rapidement pour surprendre Québec. Quoiqu'on eût répandu tout l'hiver, à dessein, le bruit qu'on allait descendre incessamment, avec une armée de 12 à 15 mille hommes, afin que, lorsque ce bruit serait vrai, il fit moins d'impression et laissât du doute, le général Murray, ne le repoussant pas entièrement, se tenait prêt pour tous les événements. Dans le mois d'avril, ce bruit prenant plus de consistance, il

crut devoir se débarrasser de la population qui restait encore dans la ville, et qui aurait pu lui devenir à charge dans un siège ; il l'informa, le 21, qu'elle eût à s'éloigner, dans les trois jours, avec les effets qu'elle pourrait emporter. Cet ordre fut exécuté le 24. Les soldats de la garnison, quoique accoutumés à toutes les horreurs de la guerre, ne purent voir sans émotion ces infortunés s'éloigner de leurs murailles, avec leurs femmes et leurs enfants, pour aller chercher un gîte, ils ne savaient où, dans un pays dévasté et réduit à la dernière misère. Le général Murray fit ensuite rompre les ponts de la rivière du Cap-Rouge, comme nous l'avons rapporté, et envoya des troupes pour observer les mouvements des Français, s'ils se présentaient. Ce sont ces troupes que Lévis voyait devant lui, sur les hauteurs de Sainte-Foye. Elles étaient au nombre de 2,500 à 3,000 hommes, avec quelques pièces de canon ; elles s'étendaient depuis l'église de Sainte-Foye jusqu'à la gauche de la route de la Suède, par où montaient les Français pour déboucher sur le plateau.

Le bois d'où sortaient les Français pouvait être à 200 toises de la ligne ennemie. Comme il était marécageux, ils ne pouvaient en déboucher que par le grand chemin. L'espace compris entre ce bois et les Anglais n'était pas assez étendu pour permettre à Lévis de se former et de marcher à l'attaque, sans s'exposer à un combat désavantageux. La situation de ce général devenait donc bien difficile, car le coteau Sainte-Geneviève et la rivière Saint-Charles lui barraient le chemin, s'il voulait marcher sur Québec par la route de Saint-Ambroise ou de Charlesbourg ; et l'ennemi pouvait atteindre avant lui le coteau, n'ayant que la corde de l'arc

à parcourir. Il résolut de s'établir sur le chemin de Sainte-Foye, par une marche de flanc. Aussitôt que le jour fut tombé, il ordonna à ses troupes de défiler par la droite, le long de la lisière du bois, jusqu'à ce qu'elles eussent dépassé le front des Anglais et tourné leur flanc gauche. Si cette manœuvre réussissait, il obtenait, non-seulement une position avantageuse, mais il pouvait encore couper le corps placé en observation à l'embouchure de la rivière du Cap-Rouge. Cependant, le mauvais temps et la difficulté de la marche, dans cette saison, ne permirent point aux soldats, déjà très-fatigués, d'opérer ce mouvement avec toute la célérité désirable. Le lendemain, le général Murray, qui s'était transporté sur les lieux, eut le temps de faire retirer ses troupes du Cap-Rouge, en sacrifiant son matériel. Comme il se voyait poursuivi de trop près, il l'enferma dans l'église de Sainte-Foye, y mit le feu et opéra sa retraite vers la ville, laissant le général Lévis maître d'un champ de bataille qu'il aurait pu avoir beaucoup de peine à conquérir.

Les cavaliers français suivirent le mouvement rétrograde de Murray, en escarmouchant avec son arrière-garde jusqu'au moulin de Dumont, situé à une demi-lieue de la ville. Murray laissa un gros détachement dans le moulin, avec ordre de tenir ferme jusqu'à la nuit. Les troupes françaises se logèrent dans les maisons, depuis l'église jusqu'au moulin.

Le temps était toujours affreux et la pluie tombait par torrents.

Dans la nuit, les Anglais évacuèrent le moulin, se replièrent sur les buttes à Neveu et commencèrent à s'y retrancher. À la pointe du jour, le général Lévis fit occuper par son avant-garde le moulin qui venait d'être

abandonné, et les plaines d'Abraham jusqu'au fleuve, afin de couvrir l'anse du Foulon, où les bâtiments chargés de vivres, de l'artillerie et des bagages, qui n'avaient pas effectué leur déchargement à Saint-Augustin, avaient l'ordre de se rendre. Pendant qu'on débarquait ces objets le 28, l'armée devait se reposer pour être en état, le lendemain, d'attaquer les buttes à Neveu et de rejeter les Anglais dans la place.

Cependant, Murray n'avait pas été plus tôt rentré dans la ville, qu'il avait résolu de se porter en avant avec toutes ses troupes, dans l'intention, soit de livrer bataille, si l'occasion s'en présentait, soit de se fortifier, sur les buttes à Neveu, si les forces de M. de Lévis étaient trop considérables ; car le rapport d'un canonnier français, tombé sur une glace flottante en débarquant et recueilli gelé et mourant par des soldats, ne lui permettait plus de douter que c'était l'armée dont il était menacé depuis si longtemps, qui arrivait. Il sortit de la ville le 28 au matin, à la tête de la garnison, dont les seules troupes de ligne comptaient encore 7,714 combattants, non compris les officiers. Il ne laissa dans la place que les soldats nécessaires à sa garde, outre quelques centaines de malades, et il s'avança sur deux colonnes, avec six à sept mille hommes et 22 bouches à feu.

Lévis, qui s'était porté en avant de sa personne, avec son état-major, pour reconnaître la position des Anglais sur les buttes à Neveu, n'eut pas plutôt aperçu ce mouvement qu'il envoya l'ordre à ses troupes de hâter leur marche pour se rendre sur les plaines d'Abraham. Le général anglais, ne voyant encore que la tête de l'armée française d'arrivée, résolut d'attaquer cette armée sans délai, pendant qu'elle était dans le désordre de la marche ;

mais il avait affaire à un homme de tête et d'un sang-froid qu'il était difficile de troubler. Il rangea ses troupes en bataille en avant des buttes à Neveu ; sa droite s'appuyait au coteau Sainte-Geneviève, et sa gauche, à la falaise qui borde le fleuve Saint-Laurent ; sa ligne entière avait environ un quart de lieue de développement. Quatre régiments, sous les ordres du colonel Bourton, formaient la droite, placée à cheval sur le chemin de Sainte-Foye ; quatre régiments et les montagnards écossais, sous les ordres du colonel Fraser, formaient la gauche, à cheval, sur le chemin de Saint-Louis. Deux bataillons étaient tenus en réserve. Outre ces deux bataillons, le flanc droit de l'armée était couvert par un corps d'infanterie légère, sous les ordres du major Dalling, et le flanc gauche, par la compagnie des Rangers du capitaine Huzzen et par cent volontaires, conduits par le capitaine Macdonald. Le général Murray donna l'ordre de marcher en avant.

L'avant-garde française, composée de dix compagnies de grenadiers, s'était mise en bataille, partie sur la droite, dans une redoute élevée par les Anglais, l'année précédente, au levant de la côte du Foulon, partie sur la gauche, dans le moulin de Dumont, la maison, la tannerie et les autres bâtiments qui l'environnaient, sur le chemin de Sainte-Foye. Le reste de l'armée, ayant appris ce qui se passait, avait précipité le pas en se resserrant à mesure qu'il avançait ; les trois brigades de la droite étaient à peine formées lorsque les Anglais commencèrent l'attaque avec vigueur.

Le général Murray sentit l'importance de s'emparer du moulin de Dumont, qui couvrait l'issue par laquelle les Français débouchaient sur le champ de bataille, et il le

fit attaquer par des forces supérieures. Il espérait qu'en écrasant les cinq compagnies de grenadiers qui le défendaient, il pourrait tomber ensuite au milieu des soldats en marche, les rejeter loin du champ de bataille et couper l'aile droite, engagée sur le chemin de Saint-Louis.

Lévis, pour prévenir son dessein, fit retirer sa droite à l'entrée du bois qui était derrière elle, et abandonner le moulin de Dumont par les grenadiers, qui se replièrent afin d'abrèger la distance aux brigades qui arrivaient. C'est dans ce moment que Bourlamarque fut grièvement blessé par un coup de canon, qui tua son cheval sous lui. Les soldats, restés sans recevoir d'ordre, voyant les grenadiers engagés dans un combat furieux et inégal, prirent d'eux-mêmes le parti d'aller les soutenir, et se mirent en ligne au moment où l'ennemi portait sur ce point une grande partie de ses forces et presque toute son artillerie ; les canons et les obusiers, chargés à boulet et à mitraille, labourant l'espace qu'occupait cette aile, qui s'ébranla sous le feu le plus meurtrier. Les grenadiers s'élancèrent au pas de charge, reprirent le moulin après une lutte opiniâtre et s'y maintinrent. Ces braves soldats, commandés par le capitaine d'Aiguebelles, périrent presque tous dans cette journée.

Pendant que ces événements se passaient à la gauche, le général Lévis faisait reprendre, par les soldats de la droite, la redoute qu'ils avaient abandonnée pour se replier. Les Canadiens de la brigade de la reine, qui occupaient cette petite redoute et le bois de pins sur le bord du cap, reprirent leur terrain et chargèrent bientôt à leur tour, appuyés de M. de Saint-Luc et de quelques sauvages. Le combat devint alors non moins violent

dans cette partie de la ligne qu'à la gauche. Toutes les troupes étaient arrivées sur le champ de bataille, et le feu était des plus vifs des deux côtés. On voyait les miliciens se coucher à terre pour charger leurs armes, se relever après les décharges de l'artillerie, et se précipiter en avant pour fusiller les canonniers sur leurs pièces. Ceux de Montréal combattaient avec un courage admirable, surtout le bataillon commandé par le brave colonel Rhéaume, qui fut tué. Cette brigade, placée au centre de la ligne française, était commandée par M. de Repentigny. Seule elle arrêta en rase campagne le centre de l'armée anglaise, qui s'avavançait à grands pas et qui avait l'avantage de la hauteur. Elle repoussa plusieurs charges et ralentit, par sa fermeté et par la vivacité de son feu, la poursuite de l'ennemi, qui pressait les grenadiers de la gauche, et facilita ensuite à ceux-ci, en les couvrant, les moyens de marcher de nouveau en avant; enfin, cette brigade fut la seule qui maintint toujours son terrain pendant cette lutte acharnée.

Cependant, l'attaque qui avait rendu les Anglais maîtres un moment des positions occupées par l'avant-garde des Français au commencement de la bataille, avait été repoussée, et ces derniers avaient partout regagné leur terrain. Ainsi le mouvement offensif du général Murray par le chemin de Sainte-Foye avait échoué, et cet échec allait permettre aux Français de l'attaquer à leur tour.

Lévis, ayant observé que les Anglais avaient affaibli leur gauche pour porter de plus grandes forces sur leur droite, résolut d'en profiter. Il donna l'ordre à ses troupes de charger l'aile gauche des ennemis à la baïonnette, et de la rejeter du chemin de Saint-Louis sur celui de Sainte-Foye; par cette manœuvre, on prenait en

flanc toute l'armée anglaise, on la culbutait du haut du coteau de Sainte-Geneviève et on lui coupait la retraite sur la ville. Le colonel Poularier s'élança à la tête de la brigade Royal-Roussillon ; il attaqua les Anglais avec impétuosité, les traversa de part en part et les mit en fuite. Dans le même temps, leurs troupes légères lâchèrent pied, et les fuyards se jetèrent en avant et en arrière du centre de leur armée, lequel interrompit son feu. Lévis profita de ce désordre pour faire charger sa gauche, qui enfonça à son tour la droite de l'ennemi, la poussa de front devant elle, et la mit dans une déroute complète.

Alors on se précipita partout à la poursuite des Anglais ; mais leur fuite rapide, le peu de distance qu'il y avait jusqu'à la ville, ne permirent point de les rejeter sur la rivière Saint-Charles. Le général Lévis aurait peut-être exécuté son dessein malgré cela, sans un ordre mal rendu par un officier, qu'il chargea d'aller dire à la brigade de la Reine de soutenir la charge du Royal-Roussillon à la droite, et qui, au lieu de lui faire exécuter ce mouvement, la fit placer derrière l'aile gauche.

Les ennemis laissèrent entre les mains des vainqueurs toute leur artillerie, leurs munitions, les outils qu'ils avaient apportés pour se retrancher et une partie de leurs blessés. Leurs pertes étaient considérables : près du quart de leurs soldats avait été tué ou mis hors de combat. Si les Français, moins fatigués, eussent pu attaquer la ville avant de lui donner le temps de se reconnaître, elle serait probablement tombée sous la domination de ses anciens maîtres, dit Knox ; car telle était la confusion, que les Anglais oublièrent de garnir les remparts ; des sentinelles abandonnèrent leurs postes,

les fuyards allèrent se réfugier jusque dans la basse-ville, et les portes mêmes restèrent quelque temps ouvertes.

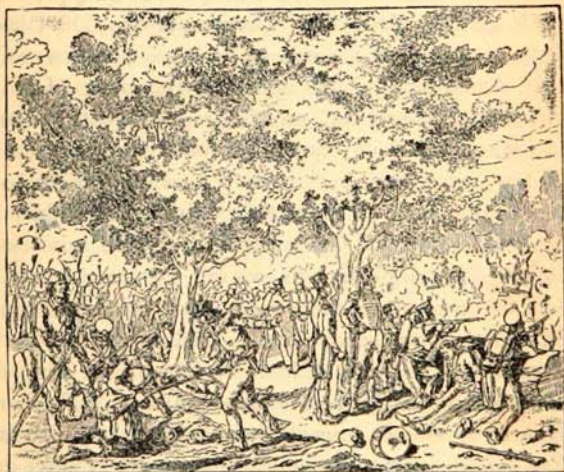
Mais il était impossible d'exiger plus des vainqueurs. Ils n'avaient eu à opposer aux 22 canons de l'ennemi que les trois petites pièces de campagne qu'ils avaient traînées avec peine à travers les marais de la Suède. Ils avaient fait aussi de grandes pertes, ayant été obligés de se former et de rester longtemps immobiles sous le feu. Ils comptaient cent quatre officiers tués ou blessés, parmi lesquels se trouvait un chef de brigade, six chefs de bataillon et le commandant des sauvages.

F.-X. GARNEAU.

BATAILLE DE CHÂTEAUGUAY.

Le 21 octobre 1813, l'avant-garde d'Hampton repoussa les postes avancés des Anglais sur la route de Piper, à dix lieues au-dessus de l'église de Châteauguay. Aussitôt le major Henry, qui commandait la milice de Beauharnois, en fit informer le général Watteville, et ordonna aux capitaines Lévesque et Debartzch de se porter en avant avec leurs compagnies et deux cents miliciens de Beauharnois. Ces deux officiers s'arrêtèrent à deux lieues de là, à l'entrée d'un bois difficile à pénétrer et qui offrait, par conséquent, une bonne protection. Ils y furent rejoints, le lendemain matin, par le colonel de Salaberry avec ses Voltigeurs et une compagnie de milice. Le colonel prit la direction de tous ces corps, et remonta la rive gauche de la rivière Châteauguay jusqu'à l'autre extrémité du bois, où il savait qu'il y avait une

excellente position défensive, entrecoupée de ravins profonds. Il y établit quatre lignes d'abattis, les trois premières à deux cents verges l'une de l'autre, et la quatrième à un demi-mille en arrière pour défendre un gué. Toute la journée fut employée à fortifier ces lignes, dont la première avait la forme d'un angle allongé, sur la droite de la route, et suivait les sinuosités du ravin.



BATAILLE DE CHATEAUGUAY.

Cette position obligeait l'ennemi à traverser un pays inhabité et à s'éloigner de ses vivres, tandis que les soldats chargés de la défendre avaient tout ce qu'il fallait près d'eux, et se trouvaient fortement appuyés par derrière.

La rive droite de la rivière était couverte d'un bois épais. Il y fut mis un fort piquet pour défendre l'approche du gué. Le colonel de Salaberry fit ensuite détruire

tous les ponts à une grande distance en avant de sa position, et abattre tous les arbres entre la rivière et un marais qui se trouvait au-delà de la plaine qui était devant lui ; il voulait empêcher par là le passage de l'artillerie dont il savait l'ennemi pourvu. Il fit perfectionner tous ces ouvrages jusqu'au moment où l'ennemi parut. Les travaux exécutés permettaient de lutter contre des forces bien supérieures, et furent approuvés par le général Watteville. On n'avait que 300 Canadiens et quelques Écossais et sauvages à opposer aux 7,000 Américains qui arrivaient avec Hampton. Mais le colonel de Salaberry était un officier expérimenté et doué d'un courage à toute épreuve. Entré très-jeune dans l'armée, il avait servi onze ans dans les Indes Orientales, où il avait assisté au fameux siège du fort Matilda par le général Prescott. Quoiqu'à peine âgé de seize ans, il avait été chargé alors de couvrir l'évacuation de la place. Il avait commandé encore avec distinction une compagnie de grenadiers dans l'expédition de la Martinique en 1795. Dans celle de Walcheren, en Europe, il était aide-de-camp du général Rottenburgh. Il débarqua à la tête de la brigade des troupes légères, et fut placé dans les postes avancés pendant toute la durée du siège de Flushing.

Revenu en Canada comme officier de l'état-major de Rottenburgh, peu de temps avant la guerre avec les États-Unis, il fut choisi par Sir Georges Prevost pour lever un corps de Voltigeurs canadiens, tâche qu'il accomplit avec un plein succès. Ce beau corps, organisé et discipliné en très-peu de temps, se signala par des succès constants sur l'ennemi, qui excitèrent l'émulation des autres milices.

Le général Hampton divisa son armée en deux corps. Le premier, composé de cavalerie et de fantassins, soutenus par 2,000 hommes placés un peu plus en arrière, se présenta dans la plaine pour attaquer de front la position des Canadiens sur la rive gauche de la rivière. Le second corps, formé de 1,500 hommes, sous les ordres du colonel Purdy, fut chargé d'opérer sur la rive droite et de prendre cette position à dos, après avoir franchi le gué dont nous avons parlé tout à l'heure. Trois compagnies, avec quelques miliciens et sauvages, défendaient le front de bataille de Salaberry, en avant des abattis, qui s'appuyaient à la rivière. Trois autres, avec les Écossais, avaient été distribuées entre les lignes, derrière les abattis.

Hampton porta en avant une forte colonne d'infanterie, à la tête de laquelle marchait un officier de haute stature, qui s'avança et cria en français aux Voltigeurs : " Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne voulons pas vous faire de mal ! " Il reçut pour toute réponse un coup de fusil qui le jeta par terre et qui fut le signal du combat. Les trompettes sonnèrent et une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne. Elle se prolongeait depuis fort longtemps sans aucun résultat, lorsque le général américain changea ses dispositions pour essayer de percer la ligne anglaise par des charges vigoureuses. Il concentra ses forces et se mit à attaquer tantôt le centre des Canadiens, tantôt une aile, tantôt l'autre, sans plus de succès. Partout repoussé vigoureusement, il échoua dans ses tentatives et fut enfin obligé de se retirer après d'assez grandes pertes.

Cependant, le bruit du combat avait attiré l'attention de la colonne du colonel Purdy, qui opérait de l'autre

côté de la rivière et qui s'était égarée. Aussitôt que le colonel se fût reconnu et qu'il fût à portée, il commença l'attaque des troupes qui se trouvaient devant lui, et qui, accablées sous le nombre, reculèrent devant la trop grande supériorité de son feu. C'était au moment où celui de l'autre rive avait presque cessé par la retraite d'Hampton. De Salaberry, voyant que l'action devenait sérieuse sur l'autre point, alla se mettre à la tête des forces placées en potence le long de la rivière, et dirigea de la voix les mouvements de celles qui étaient au-delà. Il fit ouvrir en même temps sur le flanc de l'ennemi, qui s'avavançait, un feu si meurtrier, qu'il le jeta bientôt dans le désordre et le contraignit de retraiter avec précipitation.

Le combat durait depuis plusieurs heures. Hampton, qui croyait les Canadiens beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient, prit la résolution d'abandonner la lutte. Ainsi 300 à 400 hommes avaient vaincu 7,000 ennemis, après une lutte de quatre heures.

F.-X. GARNEAU.

MŒURS, INDUSTRIE, CARACTÈRE DES CANADIENS (1).

Beaucoup de talents, d'industrie et de courage se trouve chez les Canadiens à côté de beaucoup d'indolence. Contents de peu, attachés à leurs mœurs, à leur religion et à une sage liberté, ils sont généralement peu instruits. Ils se livrent avec ardeur aux plus rudes

(1) Ce jugement, porté sur nos ancêtres du commencement de ce siècle, m'a paru assez juste. En nous comparant à eux, pourrions-nous dire que nous avons beaucoup acquis ?

travaux ; entreprennent, pour un gain modique, les voyages les plus fatigants ; fabriquent eux-mêmes leurs étoffes de laine et de lin ; tissent ou tricotent leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, tannent les peaux destinées à leur fournir des souliers, et font de leurs propres mains le savon, le sucre et la chandelle dont ils ont besoin, ainsi que leurs charrues et leurs canots.

Les Canadiens de la basse classe ont toute la gaité qui distingue le peuple en France. Les autres ont un peu de cette humeur brusque et chagrine que l'on trouve chez les indigènes américains. Mais la vanité, voilà leur grand mobile, et le trait le plus marqué de leur caractère. Touchez avec adresse cette corde sensible, vous ferez d'eux ce que vous voudrez.

La superstition règne encore dans le Canada. Les femmes, mieux élevées que les hommes et généralement plus instruites, y ont une grande influence. Le Canadien consulte toujours sa femme, lorsqu'il s'agit d'affaires importantes, et il est rare qu'il ne suive pas son avis.

Les villageoises françaises y sont jolies dans la jeunesse. Un corset bleu ou écarlate, sans manches, et un jupon d'autre couleur, voilà tout leur costume aussi simple qu'agréable. Le petit chapeau de paille leur va très-bien et couvre souvent une figure remplie de grâce. Comme les femmes sauvages, elles perdent prématurément leur beauté ; ce qu'il faut attribuer chez les unes et les autres à une vie trop laborieuse et à des occupations trop masculines.

Les voyageurs nous entretiennent souvent de ces jolies villageoises ; ils aiment surtout à les peindre, formant des groupes à la porte de leurs maisons, dans

les belles soirées de septembre, et filant en s'accompagnant de chansons rustiques.

Les maisons sont presque toutes construites avec des troncs d'arbres équarris et posés les uns sur les autres ; ces troncs, bien façonnés et joints avec soin, sont couverts d'une couche de blanc en dedans et de planches de sapin en dehors, ce qui leur donne à la fois propreté et solidité.

Le cultivateur canadien se marie jeune ; aussi se voit-il de bonne heure entouré de nombreux descendants. Une politesse franche et aisée règne chez ce peuple ; on y reconnaît la trace des habitudes françaises et celle de la liberté indigène. Une gaieté sans contrainte anime les fêtes. Autour d'une table chargée de mets nourrissants et solides, les parents et les amis s'assemblent ; de vastes terrines de lait caillé se trouvent à côté du gigot et de l'éclanche ; des danses bruyantes et vives se succèdent sans interruption. Observons que la danse est une passion nationale.

Malgré une paix de cinquante ans et une tranquillité profonde, les beaux-arts ont fait jusqu'ici peu de progrès. Des mœurs pures, innocentes, industrieuses, valent peut-être bien de beaux tableaux et de jolis poèmes.

D. DAINVILLE.

VICTORIA.

Alexandrina-Victoria, reine de la Grande-Bretagne, née le 24 mai 1819, au palais de Kensington, près de Londres. Elle est la fille unique du duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de Victoria-Marie-Louise de Saxe-

Cobourg, veuve du prince de Leiningen. Deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de la princesse Charlotte, la fille si regrettée de Georges IV, et la jeune Victoria lui succéda dans le titre d'héritière présomptive. Le décès de son père suivit de près sa naissance (1820); mais sa mère, femme éclairée et amie des idées libérales, lui donna de bonne heure une éducation saine, tant au physique qu'au moral, éducation qui, dirigée d'abord par

la baronne Lehzen, et plus tard par la duchesse de Northumberland, embrassa, outre les études sérieuses, indispensables à une femme destinée au trône, celle des langues modernes, de la musique et de la botanique. Comme son père, dans les der-



S. M. LA REINE VICTORIA.

nières années, s'était rattaché au parti whig, elle puisa à cette source son éducation politique. Ce fut Lord Melbourne qui l'initia aux principes de la constitution anglaise, et il dut à cette circonstance un ascendant marqué sur la jeune reine au début de son règne. Elle succéda à Guillaume IV, le 20 juin 1837, au moment où elle venait d'accomplir sa dix-huitième année. Lorsque, le 28 juin 1837, elle reçut solennellement à Westminster la couronne qu'Elizabeth et Anne avaient déjà portée avec gloire, on vit cette nation si flegmatique

saluer l'avènement de sa jeune et gracieuse souveraine par les démonstrations d'un enthousiasme qui, dans certains cerveaux, s'exalta jusqu'au délire, et d'une loyale affection que plus de quarante ans de règne n'ont pas refroidie.

Le 10 février 1840, on célébra le mariage de la reine avec le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, et cette union, en assurant le bonheur privé des deux époux, ne fut pas sans influence sur la sagesse et l'éclat du règne, malgré le soin scrupuleux que mit à se renfermer dans son rôle modeste, mais difficile, le prince époux (consort), titre que la reine lui donna en 1842, non sans quelque opposition de la part du ministère d'alors.

Elle visita l'Allemagne avec le prince Albert (août 1845) et reçut partout les témoignages de respectueuse sympathie auxquels elle était habituée dans l'intérieur de ses États, soit que l'auguste couple offrit, dans sa résidence favorite d'Osborne (île de Wight), le spectacle d'un accord conjugal dont les souverains de l'Angleterre n'avaient pas toujours donné l'exemple à leurs sujets, soit que parcourant, comme il le faisait presque chaque année, les sites romantiques de l'Écosse, il recueillit sur son passage les hommages des vieux clans et des grandes familles du pays. Cependant, on compta jusqu'à trois attentats dirigés contre cette princesse si populaire. Le 10 juin 1840, un jeune homme nommé Oxford lui tira deux coups de pistolet, comme elle se promenait en calèche découverte à Constitution-Hill. Le 30 mai 1842, John Francis réitéra contre elle, et toujours sans l'atteindre, une tentative semblable, et le 3 juillet suivant, G. W. Bean allait également tirer sur la reine, lorsqu'il en fut empêché par un spectateur.

Mais cette princesse était réservée à des épreuves personnelles qui devaient la frapper dans ses affections les plus intimes. Déjà elle avait eu à pleurer sa mère, la duchesse de Kent, morte le 16 mars 1861, lorsque, le 14 décembre suivant, une fin prématurée, lui enleva dans le prince Albert "celui, dit M. Guizot, qui avait été pendant vingt et un ans le premier sujet et le premier conseiller de la reine, son intime et seul secrétaire, associé sans bruit à toutes ses délibérations, habile à l'éclairer et à la seconder dans ses rapports avec son ministère, sans gêner ni offusquer le ministère lui-même, exerçant à côté du trône une judicieuse et salutaire influence, sans jamais dépasser son rôle ni porter atteinte aux conditions du régime constitutionnel." La reine se montra inconsolable de cette perte, jusqu'à songer, dit-on, à une abdication que de hautes raisons politiques l'auraient seules empêchée de réaliser. Longtemps elle s'abstint de toute cérémonie extérieure, de toute apparition en public. Toute entière à sa profonde douleur, elle n'en sortait, en dehors des devoirs indispensables de la royauté, que pour s'occuper de léguer à l'avenir des témoignages durables de sa perte et de ses regrets.

Victoria a eu du prince Albert neuf enfants, savoir : *Victoria-Adélaïde-Mary-Louisa*, née le 21 novembre 1840, mariée le 25 janvier 1858 à Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse ; *Albert-Edouard*, prince de Galles, né le 9 novembre 1841, marié le 10 mars 1863, à la princesse Alexandra de Danemark ; *Alice-Maud-Mary*, née le 25 avril 1843, mariée le 1er juillet 1862, au prince Louis de Hesse-Darmstadt ; *Alfred-Ernest-Albert*, duc d'Édimbourg, né le 6 août 1844, marié le

23 janvier 1874 à la duchesse Alexandrowna de Russie ; *Helena-Augusta-Victoria*, née le 25 mai 1846, mariée le 5 juillet 1866 au prince de Schleswig-Holstein ; *Louisa-Carolina-Alberta*, née le 18 mars 1848, mariée le 21 mars 1871 au marquis de Lorne ; *Arthur-William-Patrick-Albert*, né le 1er mai 1850 ; *Léopold-George-Duncan-Albert*, né le 7 avril 1853 ; *Béatrice-Mary-Victoria-Feodore*, née le 14 avril 1857.

E. J. B. RATHERY.



CINQUIÈME PARTIE.

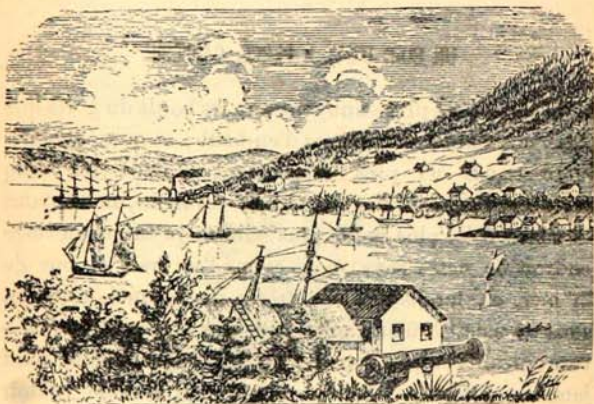
LA PATRIE.

UN SOIR D'ÉTÉ À PERCÉ, GASPÉSIE.

Si l'hiver est plus ennuyeux sur les bords du golfe que dans nos riantes campagnes d'en-haut ; si nous sommes emprisonnés ici plus étroitement durant les cinq mois des frimas et des neiges, en revanche, nous avons la saison d'été plus belle, plus salubre qu'en aucun autre endroit de notre pays ; nous avons l'air frais et pur de la mer, et, tandis que nos frères québécois rôtiennent sous un soleil brûlant, nous jouissons ici d'une température agréable et qui, dans les plus grandes chaleurs, n'est jamais accablante. L'été, en un mot, semble vouloir nous faire oublier les ennuis de l'hiver, en étalant à nos regards les beautés de tout genre d'une nature pittoresque et grandiose.

La monotonie des longs jours de l'hiver commence à disparaître vers la fin d'avril. Les pêcheurs préparent déjà leurs agrès de pêche ; on se hâte partout de faire le préparatifs du rude et si pénible métier de sillonner en tous sens les eaux de la mer, pour tirer de son sein la subsistance de tant de familles. Ici on radoube les barges, on les calfate, on les *flambe* ; là, on fait les ailes

de la berge, qui la feront voguer si rapidement et si lestement sous le souffle des vents. On s'applique surtout à donner à ses agrès toutes les proportions, les conditions de vitesse ; car si on allait se faire passer par les autres pêcheurs, en revenant des *bancs*, ou en y allant, quelle humiliation ! quelle honte ! et surtout quelle bordée de sarcasmes de la part des vainqueurs !.....



VUE DE GASPÉ

Plus loin, on répare les déchirures faites aux voiles par la tempête, l'automne précédent ; puis on travaille aux filets, aux seines ; on pose les *tangons*, etc. Enfin, partout règne une activité qui forme un contraste frappant avec les jours mornes et tranquilles des cinq mois de réclusion. Chaque arrivage nous amène des centaines de pêcheurs du district de Québec, des États-Unis et d'Europe même. L'on sent que l'hiver est fini

et que la belle saison, la saison de l'abondance, arrive. Déjà, on a pris quelques morues : la nouvelle s'en répand partout avec la rapidité de l'éclair, et tous les pêcheurs se lancent à l'envi sur la mer et vont lui demander la nourriture de leurs familles. C'est alors que Percé présente un aspect qu'on ne se lasse jamais d'admirer :

“ Depuis cinq ans entiers chaque jour je *le* vois,

“ Et crois toujours *le* voir pour la première fois.”

Mais il est un endroit entr'autres où j'aime à aller souvent contempler le vaste et magnifique panorama, qui, de là, se déroule de toutes parts aux regards de l'admirateur de la nature. Ce site avait été remarqué par les Français, les premiers pêcheurs de la côte, qui lui donnèrent le nom de Mont-Joli, qu'il porte encore. Ce joli mont forme un promontoire qui va s'élevant en amphithéâtre jusqu'à la hauteur de 125 pieds, et présente à la mer ses flancs escarpés et taillés presque perpendiculairement. On gravit la pente un peu roide du Mont-Joli du côté de terre sur une lisière étroite qui s'élargit à mesure qu'on avance et que la nature recouvre, tous les printemps, d'un riche tapis de verdure. Arrivé sur la crête, on se repose sur un plateau, de forme elliptique, et au milieu duquel on a planté une haute croix, qui étend ses deux bras sur les deux anses du village, comme pour les protéger.

C'est assis au pied de cette croix, quand le soleil est au déclin de sa course diurne, qu'il fait bon de respirer l'air frais de l'océan que *la brise de la mer* nous apporte sur ses ailes. Quels beaux points de vue de tous côtés ! Comme on remercie l'Être Suprême d'avoir parsemé sous nos pas tant de beautés naturelles ; d'avoir créé pour sa

créature toutes ces merveilles qui annoncent sa puissance et sa bonté !

Un peu plus loin du mont Sainte-Anne, s'élancent vers les nues les hautes falaises et les pics aux mille formes fantastiques, qui se mirent dans l'eau diaphane de la mer. En certains endroits, leur base, minée par les vagues en furie, laisse voir çà et là des grottes profondes, qui ne manqueraient pas d'être habitées par des fées ou des naïades, si nous étions encore en ces temps de la mythologie païenne. Ailleurs, ces falaises surplombent au-dessus des eaux d'une manière effrayante pour ceux qui sont au pied et qui ne peuvent s'empêcher de tressaillir en regardant ces masses énormes suspendues sur leurs têtes, et qui menacent de les engloutir dans l'abîme.

À droite, j'aperçois de chaque bord du chemin tortueux qui conduit à la Baie-des-Chaleurs, les maisons coquettes du Cap-Blanc et de l'Anse-du-Cap. À l'heure actuelle, ce chemin est rempli de voitures, presque toutes traînées par des bœufs, qui charroient sur les terres les têtes de morue entassées sur le rivage, et qui fournissent un excellent engrais, surtout pour les terrains humides. Chaque voiture est montée par une jeune Gaspésienne, qui, pour se faire oublier la marche lente et monotone de son indolent quadrupède, chante gaiement les airs du *pays*.

Mais voyez à gauche le petit village de la Malbaie et de la pointe Saint-Pierre, dont les maisons semblent d'ici être baignées dans l'eau. Au-dessus et loin derrière la pointe Saint-Pierre, apparaissent les montagnes situées à l'entrée de la baie de Gaspé, et dont l'une d'elles porte le nom assez étrange, mais bien connu, de *la vieille*. Ce

nom fut donné par les pêcheurs français à un quartier de rocher isolé qui, vu de loin et de côté, ressemblait beaucoup à une *grand' maman*, coiffée du bonnet des anciennes du *bon vieux temps*. La vieille était connue et respectée de tous les marins, et c'était lorsqu'on passait devant elle qu'on *baptisait* ceux qui descendaient pour la première fois sur la côte de Gaspé. Mais le temps, qui ne respecte rien, ou plutôt, la mer en courroux, vint, il y a déjà plusieurs années, se ruer avec plus de fureur que jamais contre la pauvre vieille, déjà courbée sous le poids de son grand âge, et la précipita de son piédestal. Son corps gigantesque forme aujourd'hui un écueil à fleur d'eau ; c'est le seul tumulus élevé en l'honneur de cette *illustre défunte*. Les voyageurs peuvent néanmoins admirer encore le *bonhomme*, à quelques pas en arrière de sa regrettée compagne ; avec son gros casque enfoncé sur les yeux et le dos appuyé à la montagne, vous diriez qu'il pleure la mort de sa vieille et qu'il craint d'être, à tout instant, enseveli dans les eaux à ses côtés.

Comme notre vue se fatigue de la couleur éblouissante de la mer, dorée par les rayons obliques du soleil, reposons nos yeux sur le fond vert de la petite île Bonaventure, située en face, à deux-tiers de lieue de nous. Cette île est protégée par la nature avec un amour tout maternel. Son terroir fertile est abrité par les hautes falaises qui la ceignent presque en entier, et ne s'affaissent au niveau de l'eau que sur un seul point assez étroit, pour former une crique à l'abri des vents du large, situation favorable aux habitations de pêche que nous apercevons d'ici. Les bords escarpés de l'île Bonaventure sont plus sauvages et plus pittoresques du côté de l'est que du côté de la terre ferme, et fournissent aux chasseurs

habiles du gibier en abondance. Le bois, qui en couronne le sommet, forme un lieu de promenade délicieux en face de la mer sans limite. Outre ces beautés naturelles, l'île offre de grands avantages à nos pêcheurs, qui jettent leurs lignes sous son abri, lorsque le gros vent ne leur permet point d'aller sur les grands bancs : aussi, ont-ils coutume de dire souvent "Quelle *bonne aventure* pour nous d'avoir cette île qui nous protège contre les vents ! sans elle, combien de jours pendant l'année où nous ne pourrions pêcher !" Ce point est de plus le rendez-vous d'un grand nombre de pêcheurs canadiens, acadiens et jersiais, qui le choisissent de préférence à cause de sa position avantageuse. En été, l'île Bonaventure est une véritable fourmilière ; en hiver, il n'y reste que les insulaires véritables, au nombre de dix ou douze familles, qui se trouvent alors tout à fait isolées, quand le grand froid ne leur construit pas un pont de glace, ce qui arrive assez rarement.

Cependant, le soleil laisse à l'horizon, et j'ai encore sous mes yeux un ciel magnifique qui réfléchit ses dernières lueurs. Les deux anses, à gauche et à droite, sont remplies d'hommes et de femmes, occupés à préparer la morue prise durant la journée. J'entends d'ici les chansons normandes et bretonnes que chantent à pleine poitrine ceux qui vont tendre les filets au large pour la *bouette* du lendemain. Une multitude innombrable d'oiseaux, qui habitent la cime du rocher Percé, volent en tous sens autour et au-dessus de moi, s'ébattent, tournoient et remplissent l'air de leurs cris aigus.

Mais bientôt ce bruit confus s'apaise : le soleil a, depuis quelques instants, disparu derrière les montagnes,

et c'est l'heure que Lamartine peint si bien dans les beaux vers de "La prière."

A. BÉCHARD.

QUÉBEC EN 1860 (1).

"Peu de villes, dit M. Marmier, offrent à l'observateur autant de contrastes étranges que Québec, ville de guerre et de commerce perchée sur un roc comme un nid d'aigle, et sillonnant l'océan avec ses navires ; ville du continent américain, peuplée par une colonie française, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Écosse ; ville du moyen-âge par quelques-unes de nos anciennes institutions, et soumise aux modernes combinaisons du système représentatif ; ville située à peu près à la même latitude que Paris, et réunissant le climat ardent des contrées méridionales aux rigueurs d'un hiver hyperboréen ; ville catholique et protestante, où l'œuvre de nos missions se perpétue à côté des fondations des sociétés bibliques, où les Jésuites, bannis de notre pays, trouvent un refuge assuré sous l'égide du puritanisme britannique."

Les souvenirs historiques que Québec offre à l'esprit du visiteur ont été ainsi récapitulés par un autre écrivain :

"Et l'histoire ! L'histoire est partout : autour de vous, au-dessous de vous ; du fond de cette vallée, du haut de ces montagnes, elle surgit, elle s'élance et vous crie : me voici !

"Là-bas, dans les méandres capricieux de la rivière Saint-Charles (le *Cahir-coubat* de Jacques Cartier), est

(1) Extrait du *Voyage du Prince de Galles*, par l'hon. P. J. O. Chauveau.

l'endroit même où il vint planter la croix et conférer avec le seigneur Donnacona. Ici, tout près d'ici, sous un orme séculaire que nous avons eu la douleur de voir abattre, la tradition veut que Champlain soit venu planter sa tente. C'est de l'endroit même où nous sommes que M. de Frontenac donna à l'amiral Phipps, par la bouche



MORT DE MONTCALM.

MORT DE WOLFE.

de ses canons, cette fière réponse que l'histoire n'oubliera jamais. Sous nos remparts s'étendent les plaines où tombèrent Wolfe et Montcalm, où le chevalier de Lévis remporta, l'année suivante, l'immortelle victoire que les citoyens de Québec ont voulu rappeler par un monument. Devant nous, sur la côte de Beauport, les souvenirs de

batailles non moins héroïques, nous rappellent les noms de Longueuil, de Ste. Hélène et de Juchereau Duchesnay. Là-bas, au pied de cette tour, sur laquelle flotte le drapeau britannique, Montgomery et ses soldats tombèrent balayés par la mitraille d'un seul canon qu'avait pointé un artilleur canadien. De l'autre côté, sous ce rocher qui surplombe et sur lequel sont perchés, comme des oiseaux de proie, les canons de la vieille Angleterre, l'intrépide Dambourgès, du haut d'une échelle, le sabre à la main, chassa des maisons où ils s'étaient réfugiés, Arnold et ses troupes. L'histoire est donc partout autour de nous : elle se lève de ces remparts historiques, de ces plaines illustres et elle vous dit : me voici."

Québec, fondé par Champlain, en 1608, fut pris par Kirk, en 1629 ; il fut rendu à la France en 1632, et attaqué sans succès par l'Amiral Phipps, en 1690. Wolfe s'en rendit maître en 1759, et Montgomery en fit inutilement le siège en 1775. Il a été bombardé deux fois et en grande partie détruit. Il a été souvent dévasté par des incendies, et sa population a été plus d'une fois décimée par des épidémies.

En 1792, le premier parlement du Bas-Canada fut convoqué à Québec, et cette cité demeure le siège du gouvernement de la province inférieure jusqu'à l'Union, quoique le Conseil Spécial de Sir John Colborne et de Lord Sydenham ait siégé à Montréal. Lord Durham, en 1838, tint son Conseil Spécial dans l'ancien édifice du parlement, situé à l'endroit même occupé aujourd'hui par le nouveau, qu'on ne saurait lui comparer (1). En

(1) Le gouvernement de la Province de Québec est à faire construire, en dehors de la porte St. Louis, de nouvelles bâtisses parlementaires.

1851, le siège du gouvernement de la Province-Unie, dont on avait fait la translation à Toronto, fut de nouveau rendu à Québec pour quatre ans, d'après le système des capitales alternatives que l'on convint d'adopter à la suite des émeutes de Montréal, en 1849. Québec possède aujourd'hui le siège du gouvernement pour la Province de Québec.

On suppose que la population de Québec est aujourd'hui de 70,000 âmes, dont près des deux tiers sont Français d'origine, et les trois quarts catholiques romains. La construction des navires et le commerce des bois sont les principales sources de prospérité de la ville.

Les rues de la Haute-Ville sont étroites et tortueuses comme celles de la plupart des cités du vieux continent ; les pentes rapides que l'on y rencontre à chaque pas et les fortifications dont on l'a entourée sont aussi cause du peu de régularité que l'on trouve dans l'alignement de ses voies publiques.

Les trois plus beaux monuments de Québec sont l'hôpital de marine, le bureau de poste et la douane. L'intérieur de la cathédrale catholique est d'une architecture riche et imposante. L'Université-Laval et le couvent des Sœurs-Grises, hors la porte St. Jean, sont aussi de très-grands édifices ; ce dernier est surmonté d'un flèche très-élégante. On compte six couvents, dont trois furent fondés dans les premiers temps de la colonie. Outre les beaux tableaux de la cathédrale et ceux que renferment les chapelles des Ursulines et du Séminaire, on trouve aussi une galerie appartenant à la famille de feu l'Hon. M. Légaré, et qui renferme des toiles d'un grand prix. La littérature et les beaux-arts

ont toujours été cultivés dans la vieille capitale avec beaucoup de succès.

P. J. O. CHAUVEAU.

TROIS-RIVIÈRES EN 1860.

La ville des Trois-Rivières tire son nom de la division de l'embouchure de la rivière Saint-Maurice en trois canaux ; elle est, après Québec, la plus ancienne du Canada. En 1618, les trafiquants français firent choix de ce poste, placé à mi-chemin entre Québec et Hochelaga, dans le but d'en faire un dépôt, et aussi parce qu'il se trouvait moins exposé aux incursions des Iroquois que ce dernier endroit. Mais, lorsqu'en dépit de mille obstacles, Montréal fut fondé et put pourvoir à sa propre défense, la ville des Trois-Rivières tomba dans l'oubli, et ce n'est que depuis peu qu'elle a pris des développements.

L'ouverture des terres du Saint-Maurice ; la construction de deux chemins de fer, l'un sur la rive sud du Saint Laurent, de Bécancour à Arthabaska, sur le chemin du Grand Tronc, et l'autre, le Québec, Montréal, Ottawa et Occidental ; la découverte de mines de fer, destinées à remplacer celles qui, dans le voisinage de la ville, sont aujourd'hui épuisées ; toutes ces circonstances favorables ont donné une nouvelle impulsion au progrès qui s'y fait sentir de mille manières. La population des Trois-Rivières, qui, d'après le recensement de 1851, n'était que de 4,800, était, en 1857, suivant l'almanach des adresses publié par M. Lowell, de 7000 âmes (1). La cathédrale, que l'on vient de construire, est une des plus belles églises

(1) Le recensement de 1871 donne une population de 8,500 âmes.

gothiques de l'Amérique, et, sous le rapport du goût et de l'élégance, elle ne le cède en rien à aucun autre monument du Canada. Le couvent des Ursulines, fondé par Mgr. de St. Valier, en 1677, est un des plus anciens du pays. On y trouve, en outre, un collège que l'on vient d'ouvrir, deux académies et plusieurs grandes écoles. La vieille église de la paroisse est intéressante et l'intérieur en est richement orné. C'est un de ces sanctuaires du bon vieux temps qui disparaissent rapidement de la surface de notre sol. Les rues sont étroites, et quelques maisons blanches, entourées d'arbres et de parterres, donnent, par leur air d'antiquité, à certaines parties de la ville un cachet qui est loin de déplaire à celui dont les yeux sont fatigués des teintes rouges de la brique ou du gris sombre de la pierre des constructions plus modernes.

MONTRÉAL EN 1860.

On peut dire qu'en laissant Montréal, S. A. R. avait déjà pu se former une idée correcte de la vieille civilisation canadienne ; car Montréal et Québec en sont les centres les plus anciens et les mieux développés. C'est là que tous les éléments qui la composent se trouvent mêlés et que l'on peut même étudier les diverses couches d'une de ces grandes formations sociales, qui ne sont point sans quelque analogie avec le travail lent et silencieux qui s'est accompli dans les profondeurs de notre globe lui-même. Rien ne manque à cette étude, pas même les Algonquins, les Hurons et les Iroquois, réellement conservés comme une mouche dans de l'ambre,

pour nous servir d'une comparaison assez impertinente, faite par un journal anglais, en ce qui concerne la nationalité franco-canadienne.

Montréal, quoique moins vieux que Québec, a une histoire ancienne tout aussi intéressante et plus émouvante encore à étudier. C'était un acte d'une hardiesse ou plutôt d'une témérité inouïe que la fondation de cette ville, à quelques pas seulement du pays de ces terribles Iroquois, qui tinrent si longtemps tout ce continent dans la terreur de leurs cruelles excursions.



M. DE MAISONNEUVE.

Le 17 mai 1642, M. de Maisonneuve, qui représentait une compagnie formée en France dans des circonstances tout à fait merveilleuses et édifiantes pour l'établissement d'une ville au *pays des Iroquois*, fit consacrer par le Père Vimont, alors supérieur des Jésuites au Canada, une

petite chapelle, qui fut la première église bâtie dans l'île. L'île elle-même fut consacrée à la Sainte-Vierge, le 15 août suivant, fête de l'Assomption, et l'on sait que Montréal a longtemps porté et porte encore, dans beaucoup de documents catholiques, le nom de Ville-Marie. En 1663, ce beau domaine devint la propriété des Sulpiciens de Paris, qui ne tardèrent point à y fonder une maison, par conséquent presque aussi ancienne que la maison-mère, dont elle relève encore aujourd'hui, quoiqu'elle la surpasse de beaucoup en richesse. Longtemps la petite bourgade n'eut pour se

défendre contre les invasions des Iroquois qu'une faible palissade de pieux, et le courage indomptable de ses habitants. Soixante ans plus tard, on la revêtit enfin d'une ceinture de murailles qui ne fut démolie qu'en 1808, époque où les étroites limites dans lesquelles elle étreignait la ville toujours croissante la rendaient un obstacle à son développement, tandis qu'elle était d'ailleurs jugée insuffisante au point de vue stratégique.

Il est assez curieux d'examiner aujourd'hui, sur le plan qui en a été fait en 1758, le tracé de ces fortifications. À l'ouest, elles couvraient le terrain qui forme la rue McGill ; au nord, elles couraient en deçà de l'espace occupé par la rue Craig ; enfin, à l'est, elles se terminaient un peu au-delà de la citadelle, laquelle occupait une partie du terrain compris entre la rue Saint-Denis et l'extrémité du carré Dalhousie.

En 1720, la population de Montréal était de 3,000 habitants, celle du Canada entier ne dépassait pas 10,000 âmes.

En 1765, un incendie détruisit presque toute la ville, ruina plus de 215 familles, et fit subir une perte de près de \$400,000. Un appel fut fait à la charité publique tant en Angleterre qu'au Canada, et des sommes considérables furent prélevées par souscription. Comme c'est le cas ordinairement, la partie de la ville qui avait été détruite fut rebâtie plus avantageusement, et Montréal sortit de ses cendres avec une nouvelle vigueur et une nouvelle prospérité.

En 1775, Montgomery, à la tête de quelques troupes de la République Américaine, qui combattait alors pour son indépendance, s'empara de Montréal, qu'il abandonna quelques mois après. En 1812, Montréal fut

longtemps très-exposé, et, sans le succès de de Salaberry à Châteauguay, cette place serait probablement encore devenue la proie de l'ennemi. En 1837 et 1838, à la suite de deux insurrections, Montréal fut pendant quelque temps sous le régime de lois exceptionnelles ; un grand nombre de ses meilleurs citoyens furent traînés dans les prisons, sans causes ni motifs autres que ceux de la vengeance politique ou du zèle de quelques subalternes avides d'honneurs et d'argent. On eut le triste spectacle de douze exécutions pour cause politique.

Comme un singulier exemple des vicissitudes humaines, il est à remarquer que tous les Canadiens-Français qui depuis l'Union ont été premiers-ministres, et plusieurs de ceux qui ont tenu des portefeuilles sous eux, avaient été ou emprisonnés ou inquiétés à cette époque. En 1849, la passation d'une loi pour indemniser ceux qui avaient souffert dans leurs propriétés par l'insurrection, fut dénoncée avec violence par la presse de l'opposition, comme étant une prime offerte à la trahison. Il s'en suivit une émeute pendant laquelle on incendia le marché Sainte-Anne, qui servait alors d'Hôtel du Parlement ; une magnifique bibliothèque, contenant près de 30,000 volumes, fut détruite, et, non contents de cet acte de vandalisme, ses auteurs tinrent pendant plusieurs mois la ville dans un état de terreur continuelle ; des incendies, dont la cause était inconnue, éclatèrent à diverses reprises dans plusieurs quartiers, des émeutes eurent lieu de temps à autre, jusqu'à ce qu'enfin le siège du gouvernement fût transféré à Toronto.

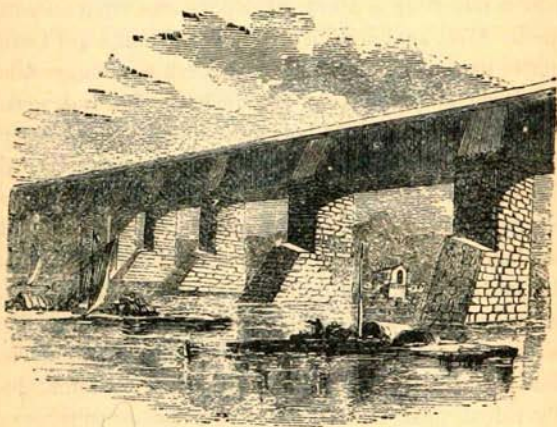
Montréal a été pendant longtemps, et sous le gouvernement français et sous le gouvernement anglais, le

grand entrepôt des fourrures et de la traite avec les Sauvages. C'était à Montréal que vivaient d'une manière toute princière ces fameux *bourgeois* du Nord-Ouest, pour qui nos hardis voyageurs allaient faire le commerce jusque dans les parties les plus reculées de l'Amérique.

Cette ressource étant bien diminuée, l'énergie et l'activité des marchands de cette ville a su lui donner une importance bien plus grande, en en faisant l'entrepôt principal du commerce du Haut-Canada avec l'Angleterre, et même avec quelques-uns des États de l'Union Américaine. Le lac Saint-Pierre (élargissement du Saint-Laurent) dont le peu de profondeur empêchait les vaisseaux de se rendre jusqu'à cette ville, a été creusé, le canal de Lachine fut fait, des quais et des bassins de très-grandes dimensions furent construits, le chemin de fer du Saint-Laurent et de l'Atlantique reliant Montréal à Portland, fut entrepris ; et cette ville prospère et entreprenante déjà, puissamment alimentée par les développements que prenaient les établissements au nord et ceux de la rive sud du Saint-Laurent, jusqu'aux États-Unis, acquit une importance commerciale qui, depuis, n'a fait que s'accroître. Aujourd'hui, Montréal communique directement par chemin de fer avec la Rivière-du-Loup, Halifax, Québec, Portland, Sherbrooke, New-York, Toronto et l'extrémité ouest du Haut-Canada, jusqu'au Détroit, et avec Ottawa.

La population est d'environ la moitié d'origine française, et plus des deux tiers appartiennent au culte catholique. Les quartiers Saint-Laurent, Saint-Louis, Sainte-Marie et Saint-Antoine sont en grande partie habités par la population franco-canadienne. Les Irlandais occupent presque exclusivement le quartier Sainte-

Anne, aussi nommé *Griffintown*, et sont très-nombreux dans le quartier Saint-Laurent et le quartier Sainte-Marie, aussi nommé *Faubourg de Québec* ; la population anglaise, écossaise et anglo-américaine se groupe principalement dans les quartiers Ouest, Saint-Antoine et du Centre. Montréal compte aussi des Français, des Suisses, des Belges, des Italiens, et beaucoup d'Allemands ; la



PONT-VICTORIA.

moitié environ de la population allemande est catholique ; l'autre moitié est juive ou protestante.

Montréal couvre de ses maisons, de ses riches villas, auxquelles attiennent des vergers et des jardins, une superficie de 2,000 acres. La rue Craig, la rue Sherbrooke, la rue Saint-Denis, la Place au Castor (Beaver Hall) sont bordées de beaux arbres, derrière lesquels s'abritent d'élégantes demeures. La rue Notre-Dame

et la rue Saint-Jacques sont occupées par le commerce de détail et bordées de riches boutiques dans lesquelles s'étaient toutes les séductions du luxe et de l'élégance. La rue McGill, la rue Saint-Paul et les petites rues qui conduisent de la rue Notre-Dame à cette dernière, sont occupées par le haut négoce, qui y bâtit, pour ses comptoirs et ses magasins, de véritables palais.

On ne saurait se faire une idée des changements que l'on a fait subir à Montréal depuis une vingtaine d'années. C'est au point qu'un de ses habitants qui l'aurait quitté dans ce temps pour n'y revenir qu'aujourd'hui, aurait de la peine à s'y reconnaître. Les rues se sont élargies, les maisons de bois des faubourgs, dévorées par le grand incendie de 1852, ont été remplacées par des maisons de brique, des constructions élégantes se sont élevées de tous côtés, et des quartiers entiers de belles résidences ont surgi comme par enchantement à la place des jardins et des magnifiques vergers, dont les fruits savoureux n'en sont pas moins regrettés. Montréal est célèbre par ses pommes ; la *fameuse* et la *calville* deviennent rares, et les horticulteurs des environs feront bien d'y voir de près s'ils ne veulent point laisser échapper un objet important de commerce en même temps qu'un des produits dont la vieille Hochelaga se faisait autrefois le plus d'honneur. Plusieurs vieux monuments sont aussi disparus, et si l'on peut contempler avec quelque satisfaction les triomphes du progrès moderne, on ne peut sans tristesse voir abattre de vieux et respectables édifices contemporains de nos grandes et belles luttes historiques, tels que le vieux séminaire de St. Sulpice, la maison des prêtres à la Montagne et l'Hôtel-Dieu.

De tous les monuments de Montréal, le plus remar-

quable, celui qui domine tous les autres, que l'on voit de tous les points de vue imaginables, qui s'élève majestueusement au-dessus de la ville à mesure qu'on s'en éloigne, c'est la grande église de Notre-Dame. Elle remplace l'ancienne église, dont la fondation remontait à l'année 1672. Ce fut le 3 septembre 1824 que fut posée la première pierre de la nouvelle basilique ; elle fut ouverte au culte le 18 juillet 1829. D'un gothique simple, mais imposant, elle impressionne favorablement l'étranger par ses proportions élégantes. Sa longueur est de 255 pieds, et sa largeur de 134 pieds ; sa hauteur, du sol au toit, de 61 pieds. Les deux grandes tours, qui font face à la Place-d'Armes, que les Anglais appellent *French Square*, ont chacune 220 pieds de hauteur.

Le marché Bonsecours, le plus grand édifice de ce genre de l'Amérique, a coûté, \$287,000. Le Palais de Justice, d'ordre ionique, coûte encore davantage. Le grand séminaire théologique des Sulpiciens, à la montagne ; le collège des Jésuites, dans la rue Bleury ; le nouvel Hôtel-Dieu, les banques et plusieurs autres édifices, ont aussi des dimensions que l'on trouve assez rarement en Amérique. Parmi les nombreuses églises de la ville, les plus remarquables, après celle de Notre-Dame, sont la cathédrale anglicane, l'église de Saint-Patrice, l'église presbytérienne de St. André, l'église de Saint-Pierre, dans le faubourg de Québec, desservie par les Pères Oblats ; l'église de Saint-Jacques, deux fois incendiée et deux fois rebâtie (triste sort des monuments canadiens, où l'on s'obstine à faire entrer beaucoup plus de bois que la prudence ne le permet), la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, et, enfin, l'église unitairienne du Beaver Hall.

À l'exception d'une seule, ces églises sont bâties de cette belle pierre grise dont Montréal possède d'inépuisables carrières ; elles ont chacune leur mérite et leurs défauts. La cathédrale anglicane tranche sur les autres édifices par sa pierre noire, relevée aux angles de pierre blanche de Caën ; par sa belle toiture d'ardoise violette et par la dentelle en serrurerie qui la couronne. Elle est très-ornée et bien complète dans son genre d'architecture, qui est le gothique normand. La flèche qui la domine et qui s'élève hardiment du transepts, n'a pas moins de 224 pieds de hauteur. Elle est surmontée d'une croix que l'on voit d'une grande distance. La longueur de l'édifice est de 187 pieds ; sa largeur, de 70 pieds.

Montréal ne possède pas moins de huit communautés religieuses de femmes, dont quelques-unes ont plusieurs grands établissements.

L'Hôtel-Dieu est le plus ancien de ces établissements ; il fut fondé en 1644, par Mme de Bullion et par Mlle Mance. Le couvent ainsi que l'ordre canadien des *Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame* furent établis par la célèbre sœur Marguerite Bourgeois, en 1653. En 1747, Madame Youville qui, depuis quelque temps, dirigeait une communauté de religieuses sous le nom de *Sœurs Grises*, prit possession de l'Hôpital-Général, fondé par M. Charron, en 1592. Les autres couvents sont de date toute récente.

Montréal a de nombreuses maisons d'éducation et d'excellentes écoles publiques, sans compter un grand nombre d'écoles indépendantes. Le nombre total des élèves fréquentant toutes les institutions, en 1859, était de 14,364. De ce chiffre 3002 appartenaient aux écoles

des Frères des Écoles Chrétiennes, dont le noviciat est un des plus jolis édifices de la ville, et la maison-mère de leur ordre en Amérique. Les Sœurs de la Congrégation avaient aussi 3187 élèves.

L'Université McGill, fondée par la libéralité d'un riche marchand anglais de ce nom, qui laissa par testament la plus grande partie de sa fortune pour cet objet, a pris, depuis quelques années, de très-grands développements. Elle possède deux beaux édifices près du réservoir de l'aqueduc, et un autre, destiné à son *high school* ou école préparatoire, au *Beaver Hall*. Outre les facultés de droit et de médecine de cette université, Montréal a deux autres écoles de médecine. Les collèges classiques de Montréal et de Ste. Marie sont deux des plus grands établissements d'éducation du pays. Les pensionnats de Villa-Maria et du Mont Ste. Marie sont au nombre des maisons d'éducation les plus distinguées du Bas-Canada. Il y a encore, dans le voisinage de Montréal, le grand pensionnat des Sœurs de Jésus et de Marie, à Hochelaga, et celui des Dames du Sacré-Cœur, au Saut-aux-Récollets.

Il y a aussi deux écoles normales, une pour les catholiques et une pour les protestants, une école des arts, sous la direction du Bureau des Arts et Manufactures, et une académie des Beaux-Arts, outre trois instituts pour l'éducation des sourds-muets, des sourdes-muettes et des aveugles.

Ce zèle pour la culture des lettres et des sciences est quelque chose de remarquable dans une ville où le commerce et l'industrie jouent un aussi grand rôle. Montréal est, en effet, un centre d'affaires de plus en plus considérable, et il s'y est fait depuis quelques années des

fortunes promptes, honorables et solides La partie de la ville qui avoisine le canal de Lachine est occupée par un grand nombre d'usines et de manufactures ; l'eau qui coule des nombreuses saignées que l'on a faites au canal, met en mouvement des machines qui occupent une population de près de 10,000 âmes, et d'autres quartiers de la ville ont aussi leurs établissements importants.

N. B.—Plusieurs autres édifices remarquables sont en voie de construction. La cathédrale de Montréal, la plus grande de toute l'Amérique, construite sur le plan de Saint Pierre de Rome ; l'Hôtel *Windsor* dont la construction a coûté plus d'un million ; l'*Examining Warehouse*, pour l'examen des marchandises ; le nouvel Hôtel de Ville, le Bureau de Poste, la Prison des femmes, etc., etc.

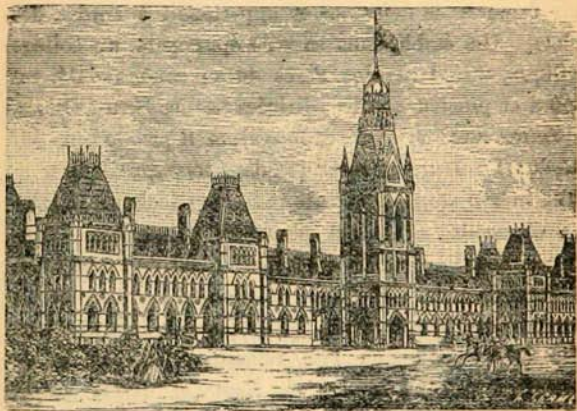
OTTAWA EN 1860.

La rivière des Outaouais, qui tire son nom d'une ancienne tribu sauvage, aujourd'hui presque entièrement disparue, fut autrefois la seule voie de communication entre le Bas-Canada et les lacs, et cela, non-seulement dans les premiers temps de la colonie, mais encore jusqu'à l'époque assez récente de la construction des canaux du Saint-Laurent. Le canal du Rideau, qui va de Kingston à Bytown, a été longtemps la route du commerce entre le Haut et le Bas-Canada. De plus, nos voyageurs ont toujours remonté l'Ottawa pour gagner les *pays d'en haut*.

Si l'on donnait suite au projet que l'on a formé dernièrement de la construction d'un canal du lac Huron à l'Ottawa, par la rivière des Français et le lac Nipissingue,

cette ancienne route redeviendrait probablement l'une des principales artères commerciales de l'Amérique.

Le canal du Rideau fut construit sous la direction du Colonel By, des ingénieurs royaux, dont le nom a été longtemps porté par la ville, et dont il pouvait être considéré à juste titre comme le fondateur. Ce fut en 1827 que fut commencé ce grand ouvrage, entrepris



BÂTIMENTS DU PARLEMENT.

pour l'entretien de la marine militaire des lacs et le ravitaillement, en temps de guerre, des divers postes qui s'y trouvaient.

Ottawa possède aujourd'hui une population d'environ 15,000 âmes, dont près d'un tiers se compose de Canadiens-français, un autre tiers d'Irlandais catholiques, et le reste d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais protestants. Cette ville est le siège d'un évêché catholique, qui s'étend

dans le Haut ainsi que dans le Bas-Canada, et couvre les deux rives de la rivière des Outaouais. La cathédrale est un bel édifice gothique, dont la flèche hardie s'élève à une très-grande hauteur et d'où l'œil découvre une admirable perspective de rivières, de rapides, de forêts, de champs cultivés et de villages naissants. Cette église renferme un tableau de Murillo : la *Fuite en Égypte*, qui lui a été donné par M. Derbyshire.

Le premier évêque de Bytown, Monseigneur Guigues, était français de naissance et appartenait à l'ordre des Oblats. Il a établi, dans sa ville épiscopale, un collège classique, dirigé par des Pères de sa communauté, un hôpital et plusieurs écoles, dirigées par les Sœurs Grises, ou Sœurs de Charité de Montréal, et il prit le plus vif intérêt à l'instruction publique dans tout son diocèse.

On trouve aussi, dans cette ville, une école secondaire dite *Grammar School*, et plusieurs autres écoles publiques, sous le contrôle du Département de l'Éducation du Haut-Canada. Il y a un *Mechanics' Institute* et un Institut-Canadien-Français, lequel possède déjà une très-belle bibliothèque, où l'on remarque la *Galerie de Versailles*, les *Catacombes de Rome*, et divers autres ouvrages précieux, dus à la munificence de Sa Majesté Napoléon III.

La nouvelle capitale est le grand centre du commerce de bois, étant située dans une vallée qui contient des milliers d'arpents de terre, encore couverts de pin rouge et de pin blanc, et qui s'étend entre le Haut et le Bas-Canada le long de l'Ottawa et de ses nombreux affluents. C'est ce commerce qui lui donne encore son activité ; et la présence des *raftsmen* ou *hommes des cages*, type qui se rapproche assez de celui du *voyageur du Nord-Ouest*

et de l'ancien *coureur de bois*, donne à ses rues une physionomie originale et pittoresque. Des moulins et des scieries ont été établis dans le voisinage, le canal et les chutes fournissant une force motrice de la plus grande valeur.

Outre les *Chaudières*, ainsi nommées à cause d'un gouffre qui s'y trouve, il y a encore les chutes du *Rideau* qui tiennent leur nom de la nappe d'eau blanche, mais paisible, qui tombe à cet endroit dans l'Ottawa.

KINGSTON EN 1860.

Kingston, autrefois appelé *Catarakoui*, par les sauvages, est un des points militaires les plus importants du pays. Un fort y fut bâti, par le comte de Frontenac, en 1673, et l'on en voit encore les restes. Ce fort fut pris en 1756, par le Colonel Bradstreet. La construction de la ville elle-même ne remonte guère au-delà de 1783. Pendant la guerre de 1812, Kingston, comme station navale, acquit une très-grande importance. On y a établi, sur une pointe qui s'avance dans le lac et sur l'île aux Serpents, des fortifications assez imposantes. Deux tours gardent l'entrée du port, qui est large et sûr.

Au point de vue commercial, Kingston est aussi très-avantageusement située ; elle est sur la route du Grand-Tronc, et elle est aussi le point de départ du canal du Rideau. Cependant, sa population, qui s'élève actuellement un peu au-delà de 16,000 âmes (en y comprenant le pénitencier et le village de Portsmouth), n'a guère augmenté depuis le recensement de 1851.

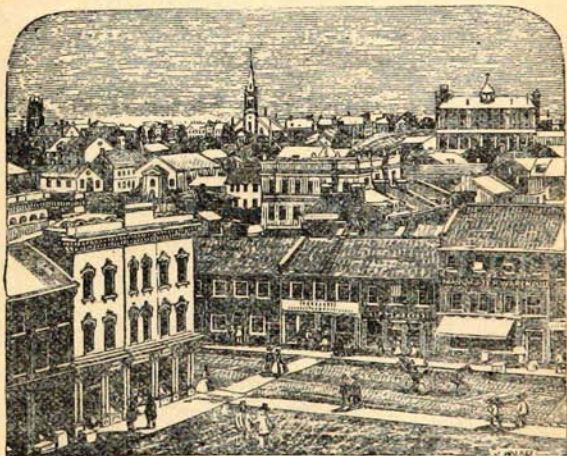
Le premier aspect de Kingston, lorsqu'on y arrive par le lac en venant de Toronto ou des États-Unis, a quelque chose qui plaît singulièrement aux voyageurs du Bas-Canada ; les fortifications de l'île peuvent rappeler aux citoyens de Montréal, l'île Sainte-Hélène, tandis que les tours et les casemates de la terre ferme font que ceux de Québec se sentent un peu rapprochés de leur nid d'aigle. Les blanches murailles des forts, les couvertures de ferblanc de la ville, tranchant sur la verdure de la terre et sur l'eau verte du lac, les maisons de pierre et les édifices assez imposants qui s'élèvent en amphithéâtre, quoique sur une pente très-douce, forment un agréable contraste avec les villes de briques et à toits plats, monotones et rectilignes, qu'on vient de laisser.

L'Hôtel-de-Ville et le marché ne forment qu'un même édifice. C'est une des constructions les plus grandes et les plus élégantes de ce continent ; elle a même semblé hors de proportion avec les ressources et l'importance de la cité. Le palais de justice, d'ordre grec, et nouvellement construit, la cathédrale catholique et plusieurs autres édifices, méritent l'attention de l'étranger.

Kingston est le siège d'un évêché catholique. Le premier évêque fut Monseigneur Gaulin, né dans le Bas-Canada ; le second, Monseigneur Phelan, sulpicien chargé pendant bien des années de la direction des Irlandais catholiques de Montréal ; le troisième fut Monseigneur Horan, né à Québec, pendant longtemps agrégé au séminaire de cette ville, et premier Principal de l'École Normale Laval. Les catholiques, qui forment environ le tiers de la population, ont un collège classique, un pensionnat de filles, dirigé par les Sœurs de la Congrè-

gation, un Hôtel-Dieu, fondé par celui de Montréal, et plusieurs grandes écoles sous la conduite des Frères des Écoles Chrétiennes.

Les presbytériens y ont une Université, très-florisante, connue sous le nom de *Queen's College*, et l'on y trouve, comme partout, de nombreuses écoles sous le contrôle du département de l'Instruction Publique.



KINGSTON.

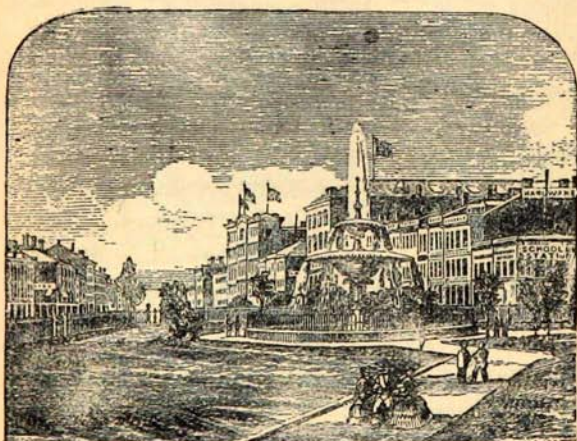
Le pénitencier provincial, vaste et sombre édifice entouré de murs élevés, attriste le voisinage de cette ville par sa sinistre présence. Le 31 décembre 1859, il contenait 801 détenus, qui se distribuaient comme suit : 626 appartenait au Haut-Canada et 175 au Bas-Canada ; 527 étaient protestants, 259 catholiques, 2 juifs, et 13 ont déclaré n'avoir aucune croyance religieuse ; enfin,

710 appartenaient à la race blanche, 66 à la race noire, 20 étaient mulâtres, et 5 sauvages.

Kingston a été, de 1841 à 1844, le siège du gouvernement. Lord Sydenham, qui avait fait choix de cette ville pour capitale, y est mort et y a été inhumé ; son successeur, Sir Charles Bagot, a eu le même sort ; mais ses restes ont été rapportés en Angleterre.

HAMILTON EN 1860

Hamilton est aujourd'hui, par sa population d'environ.



HAMILTON.

18,000 âmes, la seconde ville du Haut-Canada, et la quatrième de toute la province. Elle est située sur la baie de Burlington, à 38 milles seulement de Toronto ;

elle fut fondée en 1813 ; et en 1841, sa population n'excédait guère 3000 âmes. Les rues sont larges, les édifices élégants et presque tous bâtis d'une pierre blanche qui est du plus bel effet. Il y a deux grands hôtels, plusieurs banques et bon nombre de manufactures. Il y a aussi plusieurs églises. C'est le siège d'un évêché catholique, dont Mgr. Farrel fut le premier évêque. Près d'Hamilton est le château de Dundurn, véritable pastiche féodal, qui ne manque ni de goût ni d'élégance, et dont la construction est due à Sir Allan McNab, qui depuis longtemps en a fait sa résidence.

TORONTO EN 1860.

C'est au général Simcoe que la capitale véritable du Haut-Canada doit son existence. Cet homme remarquable, qui a été, pour bien dire, le fondateur de la civilisation du Haut-Canada, fut nommé lieutenant-gouverneur de cette province en 1792. Avec le coup d'œil et la sagacité qui le distinguaient, il désigna le site occupé actuellement par Toronto comme étant, par sa position dans une baie et par la largeur du lac en cet endroit, plus à l'abri d'un coup de main que Kingston et les autres postes déjà établis. De graves objections furent faites à ce projet, et ce ne fut qu'après bien des difficultés que l'on se décida à y fonder une ville, que l'on nomma York.

Joseph Bouchette, notre grand géographe, fut chargé, en 1793, de lever le plan du port de York ; et voici comment il décrit l'état de ces lieux :

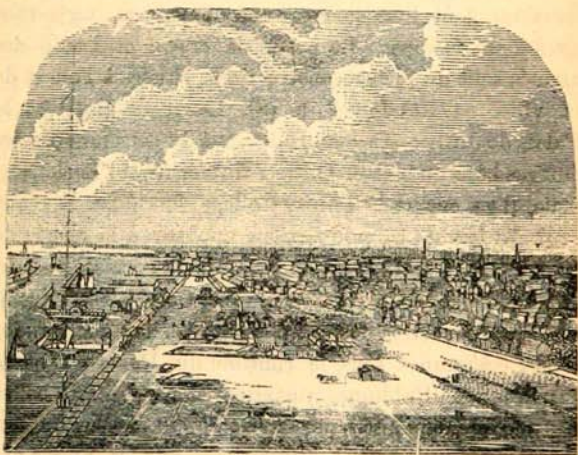
“ Je me rappelle, dit-il, l'aspect sauvage de cet endroit,

lorsque j'entrai, pour la première fois, dans ce beau bassin, qui fut ainsi le théâtre de mes premières opérations hydrographiques. De noires forêts, sans aucun sentier, bordaient le rivage, et leurs arbres se miraient dans le lac, où leurs ombres renversées formaient comme une seconde forêt. Le sauvage nomade avait construit son habitation éphémère sous leur feuillage épais : c'étaient deux familles de Mississagas ; et la baie et les marécages qui l'avoisinaient servaient de retraite au gibier, qui y était même assez abondant pour nous incommoder pendant la nuit. Le printemps suivant, le lieutenant-gouverneur se rendit au site de la nouvelle capitale, escorté par un détachement des *Queen's Rangers*, et commença de suite l'exécution d'un projet qu'il nourrissait depuis si longtemps. Son Excellence passa tout l'été et tout l'hiver sous une tente, ou plutôt dans une sorte de maison en toile qu'il avait fait faire exprès ; et si frêle que fût cette habitation, il sut la rendre très-confortable, l'hospitalité et l'urbanité du vénérable et aimable propriétaire la rendirent bientôt aussi remarquable par le plaisir qu'on y trouvait que par l'étrangeté de sa construction."

En 1797, la législature, qui s'assemblait à Newark, aujourd'hui Niagara, fut convoquée à York. En 1834, le nom de la capitale, dont on avait fait *Little York* pour la distinguer de son homonyme européen, et auquel on ajoutait assez irrévérencieusement les épithètes de *muddy* et de *dirty*, par suite du mauvais état de ses rues, fut changé en celui de Toronto, ancien nom sauvage, qui, selon les uns, veut dire *l'endroit où il y a des arbres, près de l'eau*, et, selon d'autres, la *place du conseil*. En 1834, Toronto avait 10,000 habitants ; en 1851, elle

en comptait 30,000, et elle en a aujourd'hui environ 44,000 (1).

La ville est bien bâtie, presque exclusivement en briques ; plusieurs rangées de maisons ont des balcons en fer qui font un assez bel effet ; mais les rues larges, les grands espaces vacants et le peu de solidité apparente



LA BAIE DE TORONTO.

des constructions, lui donnent une physionomie toute américaine. *King Street*, qui est la rue du commerce de détail, a de belles boutiques et est ordinairement parcourue par de riches équipages. Le parc et les avenues de l'Université ont une pelouse d'une charmante fraîcheur et sont ombragés par des arbres et des arbustes

(1) D'après le recensement de 1871, la population en était de 56,000 âmes.

qui forment la végétation la plus luxuriante ; c'est la plus belle promenade de la ville.

Il y a sept églises anglicanes, quatre églises catholiques, six églises presbytériennes, vingt et une églises et chapelles appartenant à diverses autres sectes, et une synagogue. La cathédrale anglicane et la cathédrale catholique sont de beaux édifices gothiques en brique blanche ; l'intérieur de cette dernière église a été peint dans un goût tout nouveau en Amérique, mais très-ancien en Europe. Le palais de cristal et l'asile des aliénés sont de vastes constructions, situées à l'ouest de la ville. L'Hôtel-de-Ville (St. Lawrence Hall) et le Palais de Justice (Osgood Hall) sont du petit nombre des édifices bâtis en pierre. Outre l'Université et l'École Normale, il y a encore le Trinity College, fondé par l'évêque anglican lors de la modification apportée à la charte de King's College ; Upper Canada College, sorte de succursale de l'Université de Toronto ; le Collège St. Michel, confié à des prêtres de l'ordre de St. Basile ; six grandes écoles communes sous le contrôle du Département de l'Instruction Publique, installées dans de très-belles maisons et fréquentées par environ 5000 élèves ; un bon nombre d'écoles catholiques dirigées par les Frères des Écoles Chrétiennes et par les Sœurs de St. Joseph, et beaucoup d'*Académies* et d'écoles indépendantes.

Toronto a été, jusqu'à tout récemment, le seul siège épiscopal anglican du Haut-Canada. Il fut créé en 1839 seulement, et l'évêque actuel, le très-révérend John Strachan, en est le premier titulaire. Né dans la ville d'Aberdeen, en 1778, cet homme distingué vint en Canada en 1799.

Il a été, avec le gouverneur Simcoe et le juge-en-chef

Robinson, un des fondateurs de la société haute-canadienne, et il peut, avec ce dernier, contempler le prodigieux développement qu'elle a pris, quoiqu'en bien des points dans une direction tout à fait opposée aux idées et aux principes qu'ils chérissaient. Leur vie toute entière a été une vie de luttes et de combats.

Bien qu'établi encore plus récemment, le diocèse catholique de Toronto en est déjà à son troisième titulaire. Mgr. Power, homme d'un grand mérite et universellement aimé, en fut le premier évêque. Mgr. de Charbonnel, de la famille des comtes de Charbonnel, en France, lui succéda. Il eut aussi, lui, de grandes luttes à soutenir et de grandes difficultés à vaincre dans les finances de son diocèse ; il a achevé de construire et d'orner sa cathédrale tout en soldant les dettes dont elle était obérée, en grande partie avec son propre patrimoine ; il a établi les couvents, les collèges et les écoles dont nous avons parlé. L'évêque actuel est Mgr. Lynch, tout récemment nommé.

LA CHUTE NIAGARA.

PREMIÈRE DESCRIPTION PUBLIÉE (1).

Entre le lac Ontario et le lac Érié, il y a un grand et prodigieux saut, dont la chute d'eau est tout à fait surprenante. Il n'a pas son pareil dans tout l'univers. On en voit quelques-uns en Italie, il s'en trouve même encore dans le royaume de Suède ; mais on peut dire que ce ne sont que de fort faibles échantillons de celui dont nous parlons ici.

(1) Cette description manque d'exactitude, nous la publions comme curiosité littéraire et pour faire connaître le Père Hennepin.

Au pied de cet affreux saut, on voit la rivière de Niagara, qui n'a qu'un demi-quart de lieue de largeur. Mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au-dessus du grand saut qu'elle entraîne violemment toutes les bêtes sauvages qui la veulent traverser pour aller pâture dans les terres qui sont au-delà, sans qu'elles puissent résister à la force de son cours. Alors elles sont précipitées de plus de six cents pieds de haut. La chute de cet incomparable saut est composée de deux grandes nappes d'eau et de deux cascades, avec une île en talus au milieu. Les eaux qui tombent de cette grande hauteur écument et bouillonnent de la manière du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible plus fort que le tonnerre. Quand le vent souffle au sud, on entend cet effroyable mugissement à plus de quinze lieues.

Depuis ce grand saut ou chute d'eau, la rivière de Niagara se jette, surtout pendant deux lieues, jusques au Gros Rocher, avec une rapidité tout à fait extraordinaire ; mais pendant deux autres lieues, jusqu'au lac Ontario ou Frontenac, l'impétuosité de ce grand courant se ralentit.

Depuis le fort de Frontenac on peut aller en barque ou sur de grands bâtiments jusqu'au pied du Gros Rocher dont nous avons parlé. Ce rocher est à l'ouest, détaché de la terre par la rivière de Niagara, à deux lieues du grand saut. C'est dans ces deux lieues qu'on est obligé de faire le portage, c'est-à-dire le transport des marchandises, mais le chemin y est très-beau. Il y a fort peu d'arbres, et ce sont presque toutes prairies dans lesquelles on trouve, d'espace en espace, des chênes et des sapins.

Depuis le grand saut jusqu'au rocher qui est à

l'ouest de la rivière de Niagara, les deux bords de cette rivière sont d'une hauteur si prodigieuse qu'on frémit en regardant fixement la rapidité avec laquelle les eaux de cette rivière coulent en bas. Sans ce grand saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourrait aller avec de grandes barques et même avec des navires, plus de quatre cent cinquante lieues en traversant le lac des Hurons jusqu'au bout du lac des Illinois. On peut dire de ces lacs que ce sont de petites mers d'eau douce.

HENNEPIN.

LA CHUTE NIAGARA.

(ILLUMINÉE).

“La première vue des chutes, dit le correspondant du *Times* de Londres, fut pour le Prince un spectacle qu'il n'avait jamais été donné à personne de contempler, et que personne ne verra peut-être jamais. On avait illuminé la cataracte ! Au premier coup-d'œil, une pareille chose paraissait aussi facile à faire que d'illuminer l'océan Atlantique lui-même dans toute son étendue, et lorsque M. Blackwell émit cette idée, on le regarda comme un homme plein de bonne volonté ; mais son projet passa, et c'est le moins qu'on en puisse dire, pour tout ce qu'on pouvait imaginer de plus chimérique. M. Blackwell y persista cependant, et il fit préparer ce qu'il fallait pour allumer deux cents énormes flammes du Bengale. Il en plaça une partie au-dessous des rochers sur lesquels est bâti l'Hôtel Clifton, en face de la chute américaine ; une autre partie, sous *Table-Rock*

et jusque derrière la vaste nappe d'eau. À dix heures du soir, tous ces feux étaient allumés, et l'effet produit était grandiose et magique au-delà de tout ce qu'on pourrait jamais décrire. En un clin-d'œil, l'énorme masse d'eau devint incandescente, et l'on eut dit que c'était de l'argent en fusion. Les lumières placées entre la chute et le rocher qu'elle recouvre, produisaient surtout un effet immense ; la cataracte était devenue éblouissante comme une vaste feuille de cristal au soleil, comme une cascade de diamants, dont chaque joyau brillait, sautait et étincelait, comme une rivière de perles de phosphore, qui se détachaient pour aller illuminer chaque recoin du tableau. Les rapides, au-dessous de la chute, renvoyaient un pâle et livide reflet qui éclairait l'abîme aux formes fantastiques dans lequel ils se meuvent, et au-dessus duquel surplombaient les fragments des rochers qu'a laissés à cet endroit l'éroulement partiel du *Table-Rock*, semblables aux ruines de quelque tour antique. La fumée aussi s'élevait par masses brillantes en nuages de feu, comme si le Niagara eut brûlé du sommet à la base. Mais toute cette grandeur et cette beauté n'étaient rien, comparées à ce que l'on put voir lorsque les flammes du Bengale passèrent au rouge. On eût dit qu'un fleuve de feu couleur de sang, qu'un fleuve infernal, brûlant, hurlant, et bondissant d'abîme en abîme, avait remplacé la froide, brillante et noble cataracte. Nul ne pouvait regarder sans éprouver une véritable et intime terreur l'immense tourbillon de feu rouge, sombre et taché de noir comme une poix incandescente et furieuse.

“ Vous n'osiez parler ni remuer, attiré comme vous l'étiez par le vertige que vous donnait le lit profond de

la rivière, chaudière monstre où une écume de sang enflammé bouillonnait comme pour quelqu'affreux sacrifice."

WOODS.—(*Voyage du Prince de Galles*).

LA NOUVELLE-ÉCOSSE EN 1860.

La Nouvelle-Écosse est la plus grande et la plus importante des provinces du Golfe. Cependant Terre-neuve avec ses pêcheries, et l'influence qu'elles exercent sur le commerce et la navigation de l'Empire Britannique et sa forte position maritime semble, sous le dernier rapport, ne point devoir lui céder le pas. La province de la Nouvelle-Écosse renferme la péninsule de ce nom et l'île du Cap-Breton. La longueur de la péninsule est de 280 milles et sa plus grande largeur de 120. Elle a une superficie de 15,627 milles carrés et une population de 227,500 âmes. La superficie de l'île est de 3,120 milles carrés et sa population est de 58,500 habitants.

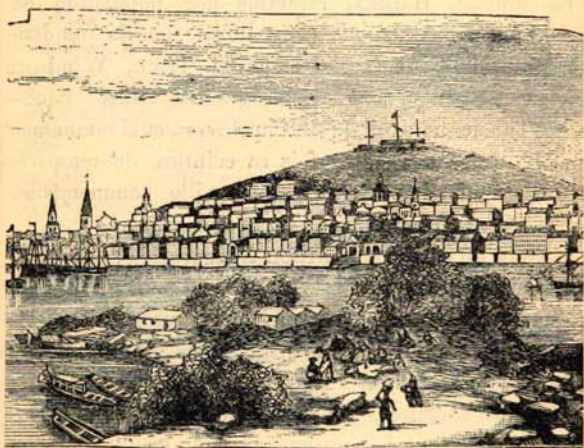
La Nouvelle-Écosse était autrefois appelée Acadie par les Français qui la colonisèrent les premiers en 1598. Les colons Anglais de la Virginie s'en emparèrent en 1614 et c'est sur son sol qu'eurent lieu les premières hostilités entre les Anglais et les Français en Amérique. Elle fut, ainsi que le Canada, durant des années, le théâtre de guerres sanglantes, et les premiers colons de la péninsule et de l'île sont renommés dans l'histoire pour leurs hauts faits et leur courage héroïque.

La Nouvelle-Écosse fut cédée à l'Angleterre en 1748, et le Cap-Breton le fut en même temps que le

Canada. Telle était l'idée que l'on s'était formée de l'entêtement opiniâtre des Acadiens et de leur attachement sans bornes à la mère-patrie, qu'une politique cruelle et aveugle porta le conquérant à les réunir sur divers points, sous le prétexte de s'entendre avec eux, puis à les contraindre de monter à bord de vaisseaux qui en dispersèrent la plupart par toute l'Amérique. Si l'on eût agi autrement, les provinces du Golfe renfermeraient aujourd'hui une population double de celle qu'elles peuvent montrer et qui eût, sans doute dans la suite, comme l'ont fait depuis les Canadiens, reporté sur l'Angleterre l'amour et la fidélité qu'elle avait vouées à la France. Plusieurs paroisses du Bas-Canada ont été peuplées par ces exilés, qui ne sont pas les moins paisibles ni les moins fortunés de leurs habitants. Les marques auxquelles on reconnaît la race acadienne se retrouvent encore dans leurs descendants. Un certain nombre retourna dans l'Acadie, après la paix de 1760 et se réunit à ceux qui avaient pu se soustraire au sort fatal dont avait été frappé le reste de la nation. Leurs descendants forment maintenant une importante partie de la population du Nouveau-Brunswick, du Cap-Breton et de l'Île du Prince-Edouard. M. Rameau, écrivain français, qui a voyagé dans ces provinces, et qui a pu se procurer dans les archives de France des renseignements statistiques très-précieux sur ces colons, a remarqué que la population acadienne s'accroît dans des proportions encore beaucoup plus fortes que celle des Canadiens. Il la porte à 95,000 âmes, chiffre que l'on sera peut-être tenté de croire exagéré, mais qui doit être exact, puisque M. Rameau s'est renseigné à ce sujet auprès des missionnaires même des diverses

paroisses acadiennes. L'éducation n'y a, en général, jusqu'à cette heure, fait que peu de progrès ; on doit cependant excepter Arichat et quelques autres localités, où des Acadiens instruits ont acquis une fortune et une influence considérables.

Il est à désirer que l'on prenne des mesures qui les induisent à profiter des sacrifices que fait cette Province



HALIFAX.

pour l'instruction publique. On y compte trois collèges, un grand nombre d'académies, 1,200 écoles communes, fréquentées par 35,000 enfants, et une école normale à Truro.

La responsabilité de l'Exécutif envers les chambres a été admise en 1848. Le Conseil Législatif se compose de 21 membres nommés à vie par la Couronne et l'Assemblée Législative de 53 membres, élus par les

comtés. L'honorable E. Cornwallis, premier gouverneur de la province, a été nommé en 1749 ; son 13ème successeur fut le comte de Mulgrave. Parmi ces gouverneurs, il s'en trouve quelques-uns qui sont également venus administrer les affaires de notre province ; tels sont : Sir George Prevost, Sir J. C. Sherbrooke, le comte de Dalhousie, Sir J. Kempt et Sir Peregrine Maitland.

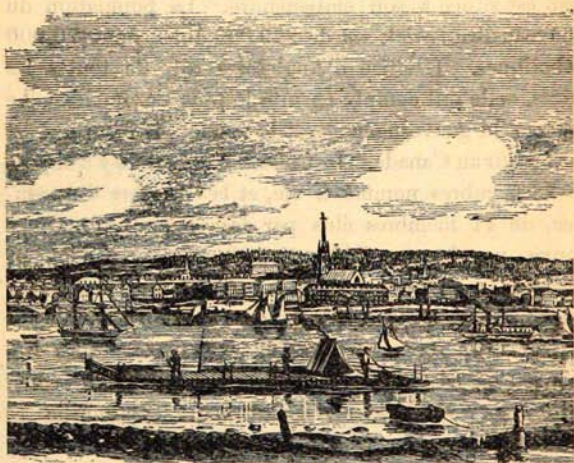
La capitale, Halifax, renferme une population de 28,000 âmes. Annapolis (Port-Royal, sous la domination française), Pictou, Yarmouth, Truro, Windsor, Arichat et Sydney, sont les plus grandes villes. Louisbourg, l'ancienne capitale du Cap-Breton et si renommée dans l'histoire, avait autrefois sa ceinture de remparts et une grande importance comme ville commerçante. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un obscur village.

Halifax est dans une position très-agréable ; l'étendue de terrain qu'elle occupe s'incline en pente douce de la citadelle au port. La pierre en usage dans les constructions est d'un gris brun ; mais la plupart des maisons sont en bois. Les deux cathédrales, dix ou douze autres églises, les édifices du Parlement et les deux collèges sont les principaux monuments que l'on y remarque. Halifax (1) a un archevêque catholique et est la métropole de la province ecclésiastique qui renferme les diocèses de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, de Saint-Jean de Terre-Neuve, d'Halifax, d'Arichat, de Charlottetown, de Havre-de-Grâce et de Chatham.

(1) Cette ville renferme aussi le terminus du chemin de fer de "l'Intercolonial."

LE NOUVEAU-BRUNSWICK EN 1860.

Le Nouveau-Brunswick faisait autrefois partie de l'Acadie, et l'histoire des premiers temps de sa colonisation est la même que celle de la Nouvelle-Écosse. Il



FRÉDÉRICTON, CAPITALE DU NOUVEAU-BRUNSWICK.

fut séparé de la péninsule et érigé en province en 1785. Il est borné au nord par le Bas-Canada ; à l'est, par le golfe Saint-Laurent et par l'isthme qui le relie à la Nouvelle-Écosse ; au sud, par la baie de Fundy, et à l'ouest, par l'État du Maine. Son étendue est de 27,620 milles, et a été, suivant nous, injustement augmentée aux dépens de notre province. Ce pays est fertile et jouit d'un beau climat ; il est sillonné par de nombreuses rivières ;

ses lacs sont également nombreux. La principale rivière est la rivière Saint-Jean, qui arrose une étendue de 450 milles de son territoire. Elle égoutte 9,000,000 d'acres du sol du Nouveau-Brunswick, deux millions de celui du Canada et six millions de celui des États-Unis. Elle est navigable jusqu'à Frédérickton, capitale de la province, à 80 milles de la mer. La ville de Saint-Jean est située à son embouchure. La population du Nouveau-Brunswick est de 220,000 âmes, dont 70,000 catholiques. L'Église d'Angleterre est, de toutes les autres, celle qui compte ensuite le plus de fidèles. Le système du gouvernement est le même que celui qui est en vigueur au Canada. Le Conseil Législatif s'y compose de 23 membres nommés à vie, et la Chambre d'Assemblée, de 41 membres élus par les communes. On y trouve un bureau d'éducation, un surintendant et plusieurs inspecteurs des écoles. Outre plusieurs écoles indépendantes, on y comptait, en 1858, quatre collèges, 11 écoles de grammaire et 762 écoles communes fréquentées par 24,923 élèves. Les principales villes sont : Saint-Jean, Frédérickton, Saint-André, Dalhousie et Woodstock.

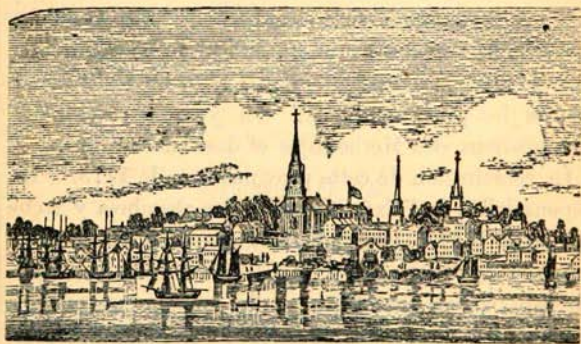
Quoique Saint-Jean ne soit pas la capitale du Nouveau-Brunswick, elle en est cependant la plus importante cité ; elle renferme une population de 35,000 âmes. Elle est bien bâtie et a bon nombre de maisons de pierre et de brique (1). La partie Est de la ville s'élève sur une péninsule qui s'avance dans le port. Ce quartier est régulièrement construit et, vu de la mer, il a un aspect imposant. Outre les églises, les principaux

(1) Un incendie terrible, le 19 juin 1877, a réduit en cendres les trois quarts de cette ville.

édifices sont : l'hôpital de marine, les casernes, le palais de justice, l'asile des aliénés, le pénitencier et les magasins du gouvernement.

L'ÎLE DU PRINCE-ÉDOUARD EN 1860.

L'Île du Prince-Édouard, appelée Île Saint-Jean par les Français, a été colonisée vers 1663. Elle leur fut



CHARLOTTETOWN, CAPITALE DE L'ÎLE DU PRINCE-ÉDOUARD.

enlevée par les Anglais, en même temps que le Cap-Breton. Ils lui donnèrent, en 1800, le nom qu'elle porte aujourd'hui, en l'honneur du duc de Kent qui y avait séjourné à différentes époques et qui, en sa qualité de commandant-en-chef, y avait fait exécuter d'importants travaux militaires. Quoique cette colonie soit la

plus petite de celles que possède l'Angleterre dans l'Amérique du Nord, elle a dû, à raison de ces circonstances, intéresser vivement le prince.

L'Ile du Prince-Édouard a presque la forme d'un croissant dont certaines parties font face au Nouveau-Brunswick, à la Nouvelle-Écosse et au Cap-Breton. Elle a 130 milles de long sur 30 de large. Elle est séparée des deux autres provinces par le détroit de Northumberland, dont la largeur n'est que de neuf milles. Sa surface est de 2,173 milles carrés et sa population de 72,000 âmes, chiffre beaucoup moindre que celui de la population actuelle de Montréal. Les colons qui l'habitent sont des Écossais, des Acadiens, des Irlandais et des sauvages. Environ la moitié de cette population est catholique. Les Presbytériens sont ensuite les plus nombreux. On y trouve aussi des Épiscopaliens, des Méthodistes et des Anabaptistes.

La constitution de cette province date de 1773. La responsabilité de l'Exécutif envers les chambres y a été admise en 1851. Douze membres composent la Chambre Haute et trente membres la Chambre Basse. Walter Paterson, écuyer, en fut nommé le premier gouverneur, lorsqu'en 1770 elle fut séparée de la Nouvelle-Écosse pour former un gouvernement colonial distinct. Sir Dominick Daly, qui a longtemps occupé la charge de secrétaire de la province du Bas-Canada avant l'Union, a été nommé gouverneur de l'Ile du Prince-Édouard en 1854. Il a été remplacé, en 1859, par M. Dallas.

La capitale, Charlottetown, a une population de 5,000 âmes ; l'île entière, il y a quatre-vingts ans, n'avait pas un plus grand nombre d'habitants. Cette ville est située sur la baie de Hillsborough, un des nombreux petits

golfes qui échancrent la côte méridionale de l'île. Ses constructions ont de l'élégance ; elle a de larges rues, et le site qu'elle occupe est des plus avantageux. Le palais de la province, *Province Building*, est d'architecture grecque. Il a 140 pieds de long sur 40 de large et renferme des salles où se tiennent les séances du parlement, la Cour Supérieure et les bureaux publics.

Quelques mois avant l'inauguration des écoles normales dans le Bas-Canada, on y a ouvert une institution du même genre. On y remarque de plus un collège fondé depuis peu par l'évêque catholique de la province, une académie, diverses autres écoles, un hôpital pour les aliénés et cinq églises.

Les autres villes sont Georgetown, Montague, Southport et Summerside.

TERRENEUVE EN 1860.

Suivant les historiens, Terre-neuve est la première partie de l'Amérique que découvrirent les explorateurs européens. On rapporte qu'en 936, Biarne, fils d'un des compagnons d'Éric-le-Rouge, comte de Norvège, y pénétra le premier. En mai 1497, Cabot, navigateur au service d'Henri VII, lui donna le nom de *Prima-Vista*, qu'a gardé une petite île qui l'avoisine. Les Portugais y fondèrent les premiers établissements de pêche en 1502 ; les Espagnols, les Français et les Anglais les suivirent de près, et comme toutes les autres contrées de l'Amérique du Nord, elle fut successivement prise, perdue et reprise par ces deux dernières nations, jusqu'à la paix d'Utrecht, en 1713, époque à laquelle Louis XIV

la céda à l'Angleterre. Cette cession précéda d'environ cinquante ans celle du Canada. On peut par conséquent regarder Terre-neuve comme la plus ancienne des colonies que l'Angleterre possède en Amérique. En 1729, elle fut séparée de la Nouvelle-Écosse, et le capitaine Osborne en fut nommé gouverneur ; Sir Alexander Bannerman en a été le quarante-unième gouverneur.

L'île est de forme triangulaire et a une étendue de 400 milles sur une largeur d'à peu près 300 ; sa superficie est de 36,000 milles carrés.

La population de Terre-neuve, en 1857, était de 129,000 âmes, dont 50,000 catholiques, 42,000 protestants appartenant à l'Église d'Angleterre, 20,000 méthodistes. Elle possède une école normale, 12 écoles de grammaire (*grammar schools*) ou académies, 300 écoles élémentaires fréquentées par 18,000 élèves. Le système d'éducation que l'on y a adopté paraît également convenir aux catholiques comme aux protestants ; chacun administre ses propres affaires suivant sa croyance : les catholiques ont leur bureau et leur inspecteur catholique ; les protestants, de leur côté, ont leur bureau et leur inspecteur protestant, etc.

Terre-neuve ne renferme qu'une Cité, St.-Jean, et cinq villes, lesquelles sont : Hâvre-de-Grâce, Carbonnear, Brigus, Port-de-Grâce et Placentia, autrefois Plaisance. St.-Jean est le port de mer le plus oriental de l'Amérique. Ce havre est excellent ; il est entouré de deux montagnes, et son entrée est défendue par de nombreuses batteries. La Cité est bâtie sur une éminence ; elle est éclairée au gaz et bien approvisionnée d'eau. En 1807, il ne se publiait qu'un seul journal à St.-Jean ; les lecteurs de Terre-neuve en ont maintenant neuf à leur disposition.

Le gouvernement responsable y a été établi en 1854. En 1852, on y créa un Conseil Législatif et une Assemblée Législative, qui furent réunis en 1843, puis séparés en 1848. Les membres de la Chambre Basse sont au nombre de 20.

Les principaux édifices de St.-Jean, sont : la cathédrale catholique, érigée depuis l'incendie en 1846 ; la cathédrale anglicane, monument élégant dans le style gothique ; la maison du Parlement, appelée la Maison coloniale (*Colonial building*) et renfermant les bureaux publics, etc. Elle est dans le style grec. La population est de 20 à 25,000 âmes.



SIXIÈME PARTIE.

SCIENCES DE RAISONNEMENT.

TRAITÉS RELIGIEUX, MORALE, PHILOSOPHIE.

Les sciences de raisonnement sont celles qui expliquent les principes utiles à la société et qui en développent les conséquences.

On doit placer au premier rang les *traités apologétiques*, c'est-à-dire écrits *pour la défense de la religion*. Le catholicisme a inspiré de beaux génies qui forment une chaîne non-interrompue depuis les premiers temps de l'Église jusqu'à nos jours. Comme chaque siècle a vu se produire des erreurs, la religion a eu toujours aussi d'éloquents interprètes qui l'ont glorieusement défendue contre ses ennemis.

Puis la *morale*, qui est la *science des devoirs*. Elle étudie les rapports pratiques de l'homme avec Dieu, avec ses semblables et avec lui-même.

Enfin la *philosophie*, qui est l'amour de la sagesse. Elle cherche dans la raison la connaissance de Dieu et de l'homme ; mais il faut dire qu'elle n'a en cela d'autorité qu'autant qu'elle est conduite par la foi.

Indépendamment des beautés littéraires que nous pouvons trouver dans les écrits inspirés par la religion, la morale ou une saine philosophie, il est d'une grande importance d'en considérer aussi la portée au point de vue de la force des preuves. C'est pourquoi nous avons adopté pour nos citations l'ordre le plus favorable à l'enchaînement des vérités générales.

D'abord, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme : ces deux principes dominant toutes les sociétés.

En second lieu, ce qui a trait à la religion : l'établissement miraculeux du christianisme, sa grandeur, ses bienfaits, la nécessité de la foi, la nécessité du culte, l'Écriture-Sainte, les miracles.

Enfin, quelques idées et quelques vérités morales ou philosophiques : la mort du chrétien, la mort de l'athée.

LE CATÉCHISME.

Le Catéchisme ! À ce mot, il est rare que vous ne voyiez le sourire effleurer les lèvres de tout ce qui n'appartient plus à la première enfance. La sottise superbe, comme la sagesse moqueuse, ne lui jette qu'un regard dédaigneux. Ouvrir un catéchisme ! plus d'un savant croirait déroger ; l'homme mûr, la femme du monde, le jeune homme échappé d'hier des bancs des petites écoles, chacun aurait de la peine à se persuader que cette proposition fût sérieuse. Le Catéchisme ! mais c'est l'écho de l'Évangile, c'est la plus haute philosophie que les hommes aient jamais eue à méditer ! Quoi ! vous méprisez ce livre ! Et vous ne prenez pas garde que là, en quelques pages, sont renfermés tous les trésors de la sagesse de tous les siècles qui se sont succédé ! Supposons que ce catéchisme, sur lequel vous ne daignez pas même jeter les yeux, fut tombé tout à coup sous la main des Socrate, des Platon, des Aristote, ces infatigables chercheurs de vérité qu'a produits l'antiquité, nous adjurons vos consciences de déclarer si ces grands hommes ne seraient pas restés confondus d'étonnement, muets d'admiration, ravis d'un suprême plaisir de curiosité satisfaite, devant cette grande lumière soudainement levée sur eux, en présence de cette magnifique synthèse qui explique toutes les énigmes, quelque cachées qu'elles soient, qui

répond à tous les doutes, résout toutes les difficultés, relie si merveilleusement l'homme à Dieu, la terre au ciel, les choses du temps aux choses de l'éternité, et tout cela sans aucun effort de paroles, sans ambages de discours, avec une clarté, une limpidité de langage telle, qu'il suffit d'avoir des oreilles pour entendre, et un cœur droit pour croire et pour aimer.

TH. LEPETIT.

L'EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR L'ORDRE ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE.

Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, l'athée, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont per-

manents en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature ; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une juste idée du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la pourpre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissantes de l'aube ? À chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith et se couche sur le monde.

CHATEAUBRIAND.

LA PROVIDENCE PROUVÉE PAR L'HISTOIRE.

Ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une

hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances ; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce, par ce moyen, ses redoutables jugements selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est Lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand Il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un

même ordre. De la sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans ces rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que "Dieu est heureux, et le seul puissant roi des rois, et seigneur des seigneurs." Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont les maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore ; qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de

donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

BOSSUET. *Hist. Universelle.*

NÉCESSITÉ DE LA FOI, DANGER DE L'INCRÉDULITÉ.

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris ; quelle majesté ! quel éclat de mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible et accablante de témoignages rendus successivement, et pendant trois siècles entiers, par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice !

Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ?.....

La religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est

qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le trappiste et le solitaire ; ils ne courent pas un autre risque ; mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare trouble l'imagination ; la pensée est trop faible pour les concevoir et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

LA BRUYÈRE.

LA CONSCIENCE.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre être. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les yeux d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile, il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens

semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage : il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés ; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence ; et, en embrasant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.

CHATEAUBRIAND.

VÉRITABLE BONHEUR DE L'HOMME.

On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude ; mais on est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche : c'est là que se trouve la paix, le plaisir solide de l'âme, le bonheur ; et dans cette matière nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité. Ce bonheur est au pouvoir de tous, et il n'est au pouvoir de personne de nous le ravir ; il est indépendant de tous les accidents de la vie humaine ; il reste dans nous quand tout périt autour de nous. L'homme vertueux peut bien souffrir ; mais, dans le calme de son âme pure, il ne voudrait pas changer sa destinée contre celle des méchants qui sembleraient être les plus heureux des mortels.

FRAYSSINOUS.

DES MIRACLES.

Dieu peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connaître, dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnants et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avaient oublié ; la stabilité d'un si bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que cet ordre avait toujours été, et qu'il était de soi-même ; par où ils étaient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les éléments, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui non-seulement ne les frappait plus, parce qu'ils y étaient accoutumés, mais encore qui les portait, tant ils étaient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite et par la religion, tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé, comme dans un fidèle registre, la mémoire de ces miracles, et nous donne par là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu, maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres, quand il juge qu'il est nécessaire de réveiller par quelque coup surprenant, le genre humain endormi.

BOSSUET.

NÉCESSITÉ DU CULTE EXTÉRIEUR.

Il faut prouver qu'outre l'amour et les vertus qui en sont inséparables, l'homme doit à Dieu des cérémonies réglées et publiques ; mais ces cérémonies ne sont point l'essentiel de la religion, qui consiste dans l'amour et dans les vertus. Ces cérémonies sont instituées, non comme étant l'essentiel de la religion, mais seulement pour être les signes qui servent à la montrer, à la nourrir en soi-même et à la communiquer aux autres. Ces cérémonies sont, à l'égard de Dieu, ce que les marques de respect sont pour un père, que ses enfants saluent, embrassent et servent avec empressement ; ou pour un roi qu'on harangue, qu'on met sur un trône, qu'on environne d'une certaine pompe pour frapper l'imagination des peuples, et devant qui on se prosterne. N'est-il pas évident que les hommes, attachés aux sens, et dont la raison est faible, ont encore plus besoin d'un spectacle pour exprimer en eux le respect d'une majesté invisible et contraire à toutes leurs passions, que pour leur faire apercevoir une majesté visible qui éblouit leurs faibles yeux, et qui flatte leurs passions grossières ? On sent la nécessité du spectacle d'une cour pour un roi, et on ne veut pas reconnaître la nécessité infiniment plus grande d'une pompe pour le culte divin ! C'est ne pas connaître le besoin des hommes, et s'arrêter à l'accessoire, après avoir admis le principal.

Aussi voyons-nous que tous les peuples qui ont adoré quelques divinités ont fixé leur culte à quelques

démonstrations extérieures, qu'on nomme des cérémonies. Dès que l'intérieur y est, il faut que l'extérieur l'exprime et le communique dans toute la société. Le genre humain, jusqu'à Moïse, faisait des offrandes et des sacrifices. Moïse en a institué dans l'Église judaïque. L'Église chrétienne en a reçu de Jésus-Christ. Qu'on tue des animaux, qu'on brûle de l'encens, ou qu'on offre des fruits de la terre, qu'importe, pourvu que les hommes aient des signes par lesquels ils marquent leur amour pour Dieu ? Tous les biens de la nature sont ses dons. On lui rend ce qu'on en a reçu, pour confesser qu'on le tient de lui. Par ces signes, on se rappelle la majesté de Dieu et ses bienfaits ; on s'excite mutuellement à le prier, à le louer, à espérer en lui ; on cherche une certaine uniformité de signes qui représentent l'union des cœurs, et qui empêchent le désordre dans le culte commun. Quand Dieu n'a point réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont suivi la tradition dès l'origine du genre humain. Quand Dieu a réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont dû les observer inviolablement. Les protestants même, qui ont tant critiqué nos cérémonies, n'ont pu s'empêcher d'en retenir beaucoup : tant il est vrai que les hommes en ont besoin ! Il faut des cérémonies, non qui amusent et où l'on prenne le change, mais qui aident à nous recueillir et à rappeler le souvenir des grâces de Dieu. Voilà le vrai culte de Dieu ; quiconque le concevrait autrement le connaîtrait fort mal.

FÉNELON.

RESPECT D^U AUX MINISTRES DE LA RELIGION.

Si le devoir nous ordonne de respecter non-seulement les princes de la terre, mais ceux qui les représentent, à plus forte raison devons-nous honorer les ministres du Roi des rois et respecter leur caractère auguste. Médiateurs entre Dieu et les hommes, destinés à remettre les péchés, à offrir le sacrifice de la loi nouvelle, à annoncer la parole divine à tous les hommes sans distinction de rang ou de puissance, ils sont les représentants de Dieu, les envoyés du Ciel et nos pères dans la foi. Que penser de celui qui porte atteinte à leur caractère sacré en les insultant, en en faisant l'objet de ses railleries, en leur attribuant des défauts ou des ridicules qui n'existent que dans l'imagination des sots, sinon qu'il se met au nombre des insensés et des pervers ?

Le Pape est le vicaire de Jésus-Christ ; l'évêque diocésain est le successeur des apôtres ; un curé est le père spirituel de ses paroissiens ; tout prêtre catholique est le ministre de Jésus-Christ pour l'administration des sacrements. Il faut donc en toute rencontre leur témoigner le respect et l'obéissance que mérite le caractère dont ils sont revêtus. C'est de tous les ministres de l'Église que Jésus-Christ a dit : " Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise." Le mépris qu'on fait des oints du Seigneur tombe sur le Seigneur même. C'est s'en prendre à Dieu, c'est mériter son indignation, et encourir les châtimens qu'il réserve aux impies et aux profanateurs.

Les vrais chrétiens se sont toujours fait une gloire et un mérite d'honorer en toutes circonstances les ministres de la religion. Parmi les milliers d'exemples que nous pourrions citer, nous aimons à distinguer le suivant, remarquable par la générosité chevaleresque de celui qui en fut le héros. Rodolphe de Habsbourg, qui fut depuis empereur d'Allemagne, était encore jeune un jour que,



RODOLPHE DE HABSBOURG ET LE MOINE.

monté sur un simple coursier, il allait dans une forêt pour y chasser. Comme il passait dans une prairie, il entendit le son d'une clochette : c'était un prêtre aux cheveux blancs qui portait le Saint-Sacrement à un mourant. Le prince se découvre avec respect. À travers la prairie coulait un torrent grossi par les pluies qui arrêtait les pas des voyageurs. Le prêtre s'empressait d'ôter sa chaussure pour traverser les eaux larges et

froides du torrent. “ Que faites-vous, mon père ? s’écrie Rodolphe en le regardant.—Le pont sur lequel on passe le ruisseau vient d’être emporté, répond le prêtre ; je vais traverser le courant pieds nus.” Rodolphe ne voulut pas souffrir que le vénérable ecclésiastique s’exposât ainsi : il le fit monter sur son cheval, et, lui mettant la bride entre les mains, il lui dit : “ Allez, mon père, ce cheval est à vous ; je ne serais plus digne de le monter quand il aura ainsi porté mon Dieu.” Puis le jeune prince retourna à son château, heureux d’avoir renoncé au plaisir de la chasse pour témoigner de sa piété envers Dieu et de son respect pour ses ministres.

ÉTAT D’UNE SOCIÉTÉ SANS RELIGION.

On dit bien quelquefois ce qu’un peuple est devenu par l’abus qu’on a pu faire de la religion ; mais il faut bien comprendre aussi ce que deviendrait sans elle le monde social. Pour emprunter ici les paroles d’un orateur illustre de nos jours : “ La religion est la vie du corps politique ; elle ne lui laisse que le choix ou de se conserver avec elle, ou de se dissoudre sans elle.”

Oui, n’en doutons pas, sans la religion on verrait plus que jamais les familles troublées par la discorde et le libertinage, des époux sans union, des enfants sans respect, des serviteurs sans fidélité ; on verrait plus que jamais des êtres contre nature, qui, n’étant plus retenus par le frein d’une éducation religieuse, connaîtraient, dès leur plus tendre jeunesse, les ruses et l’audace du crime, et présenteraient, devant les tribunaux épouvantés, le plus hideux de tous les spectacles, celui des

forfaits dans l'âge même de la candeur et de l'innocence ; on verrait des malfaiteurs qui, débarrassés de la crainte de la justice divine, calculeraient froidement qu'après tout, le temps du supplice sera court, marcheraient ensuite à l'échafaud, portant sur le front, non la pâleur et la honte du crime, mais presque le calme de la vertu, et donneraient ainsi au peuple l'effrayant exemple d'un coupable qui meurt sans crainte et sans remords ; on verrait des hommes qui formeraient les projets les plus iniques, les plus insensés, les plus désastreux peut-être pour leur patrie, dans la pensée que tout finit au tombeau, et que, s'il le fallait, ils sauraient bien échapper par le suicide au châtement et à l'opprobre. Sans la religion enfin, on verrait plus que jamais, de toutes parts, des égoïstes qui, détournant leurs regards des biens de la vie future, ne seraient que plus ardents pour les biens de la vie présente, plus dévorés de désirs ambitieux, moins touchés des maux d'autrui, moins capables de sacrifices généreux, plus enclins à tous les désordres qui sont le fléau des États comme des familles. Plût au ciel que je n'eusse fait que tracer ici une peinture imaginaire, et qu'on n'eût vu se réaliser en aucune manière parmi nous ! Mais ne puis-je pas en appeler à l'observateur, à l'homme public, au magistrat, à ceux qui sont armés du glaive de la loi contre les malfaiteurs, et leur demander s'il n'est pas vrai que l'affaiblissement des sentiments religieux a rendu plus communs et plus précoces les désordres et les délits de tous les genres ? et, pour appeler les choses par leur nom, n'est-il pas vrai qu'on a vu croître d'une manière effrayante le scandale du suicide, de l'infanticide, des enfants illégitimes, et de ce crime tellement repoussé par la nature, que, dans ses lois, un légis-

lateur de l'antiquité crut devoir le supposer impossible, *le parricide* ?

O vous qui, vers le milieu du dernier siècle, avez élevé la voix avec l'éclat de la trompette pour prêcher la haine et le mépris de la religion, vous avez revendiqué pour vous seuls la gloire d'avoir guéri le corps social d'une maladie violente, des excès du faux zèle, du fanatisme, en un mot, et vous n'avez pas vu que vous déposiez dans son sein des germes de ruine et de mort ! Avec vos systèmes, on n'aurait plus de fanatisme religieux, j'y consens ; mais on aurait les ravages profonds des vices les plus ignobles et les plus vils, de l'égoïsme le plus dévorant, de la dépravation la plus raffinée, jusqu'à ce qu'enfin, tous les liens sociaux étant dissous, on vit éclater le fanatisme de toutes les passions déchaînées. Le fanatisme religieux trouble la société ; l'impiété la tue : le premier est cette tempête qui agite, mutile, arrache les rameaux de l'arbre le plus vigoureux ; la seconde est cette plaie secrète qui le ronge jusque dans sa racine ; et l'on peut bien dire, avec un écrivain fameux, que l'indifférence philosophique est la tranquillité de la mort, plus destructive que la guerre même.

Et ne croyons pas d'ailleurs, pour l'observer en passant, que l'athéisme ne se manifeste jamais que par l'indifférence, par l'oubli, par le dédain de la religion ; il a aussi ses persécutions et ses fureurs. Jean-Jacques, à qui les paradoxes les plus irréfléchis ne coûtaient rien, a cru pouvoir dire que l'athéisme ne faisait pas verser le sang. C'est une assertion que l'expérience a bien hautement démentie sous nos yeux. Jamais le sang humain n'a coulé avec autant d'abondance que sous le

règne de l'athéisme. N'en soyons pas surpris ; quand on ne voit guère dans l'espèce humaine qu'une famille de plantes ou qu'une race particulière d'animaux, est-il étonnant qu'on n'ait pour elle que du mépris, et qu'on se fasse un jeu de ses douleurs et de sa mort ? En assimilant l'homme à la brute, on s'habitue à le traiter comme elle ; même ici la barbarie est d'autant plus froide, qu'étant débarrassée de la crainte de la justice divine, elle ne connaît pas le remords. C'est bien surtout aux athées que s'appliquent plus littéralement ces paroles du Sage : " Les entrailles des impies sont cruelles : *Viscera impiorum crudelia.*" Voltaire lui-même l'avait pressenti quand il disait : " Si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes."

FRAYSSINOUS.

LA RELIGION, ARCHE DES SCIENCES.

Sans la religion chrétienne, les sciences eussent été ensevelies sous les ruines de l'empire romain : les débris n'en ont subsisté qu'entre les mains des ecclésiastiques et des religieux, qui nous les ont transmis. Le peu de lumière qu'il y avait alors se trouvait dans les asiles de la piété ; si l'on faisait quelques études, si l'on transcrivait quelques livres, c'était dans les cathédrales et les monastères. C'est de là qu'on a tiré les manuscrits qui ont servi à préparer toutes les belles éditions qui enrichissent aujourd'hui nos bibliothèques. C'est là que le

germe précieux des connaissances de tout genre s'est conservé, au milieu des ravages et des scènes affreuses qui désolaient la terre, pour se développer et devenir fécond dans des temps plus heureux. L'étude bien réglée, loin de nuire à la religion, sert à la faire mieux connaître, et la religion ne craint rien tant que d'être peu connue. Les siècles d'ignorance ont été l'époque des



LA SCIENCE AU MONASTÈRE

plus grands malheurs de l'Église. Le christianisme a toujours été plus solidement établi chez les nations éclairées que chez les peuples ignorants et superstitieux. Les arts et les sciences ne sont nulle part cultivés avec autant de succès que chez les peuples chrétiens. Allez chez les Turcs, les Perses, les Tartares, et voyez s'ils y fleurissent comme chez nous. Comparez aux Chrétiens les Chinois ; ceux-ci, malgré leur antique civilisation, ne vous paraîtront que des barbares.

FELLER.

IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

On a, depuis soixante ans, assez plaidé la cause du désespoir et de la mort : j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever la voix et d'appeler mon siècle en jugement. Je suis las d'entendre répéter à l'homme : Tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois rien qu'à toi. Il le croirait peut-être enfin ; peut-être qu'oubliant sa noble origine, il en viendrait jusqu'à se regarder, en effet, comme *une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins, jusqu'à dire à la pourriture : Vous êtes ma mère ; et aux vers : Vous êtes mes frères et mes sœurs* ; peut-être qu'il se persuaderait réellement être affranchi de tout devoir envers son auteur ; peut-être que ses désirs mêmes s'arrêteraient aux portes du tombeau, et que, satisfait d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main ; qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur, aussi bien que de sa dépendance. On s'est efforcé d'en détruire les titres : vaine tentative ! ils subsistent, on les lui montrera. Ils sont écrits dans sa nature ; tous les siècles les y ont lus, tous, même les plus dépravés. Je les citerai à comparaître, et on les entendra proclamer l'existence d'une vraie religion. Qui osera les démentir et opposer à leur témoignage ses pensées d'un jour ? Nous verrons qui l'osera, quand tout à l'heure, réveillant les générations éteintes, et convoquant les peuples qui ne sont plus, ils se lèveront de

leur poussière pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.

Et pourquoi périrait-il ? Qui l'a condamné ? Sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être ? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme ? Non, non, et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais ; jamais elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance ; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue ? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer ! Merveilleux effet de l'organisation ! Cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties, pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois, pour franchir l'espace immense et chercher par delà tous les mondes, non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse : atome à l'étroit dans l'univers !

Certes, je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions ; que si encore ils s'y complaisent, s'ils redoutent d'être détrompés, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation.

Et que disent-ils cependant ? Ils appellent les sens en

témoignage ; ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux : semblables à des enfants qui, voyant le soleil descendre au-dessous de l'horizon, le croiraient à jamais éteint. Mais, quoi ! sont-ils donc les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution ? sont-ils les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre ? Il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme, et néanmoins le genre humain, défendu contre le prestige des sens par une loi puissante et par un sentiment invisible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence, et, malgré les contradictions de quelques esprits abusés par d'effroyables désirs, il conserva toujours, comme un dogme de la raison générale, une haute tradition d'immortalité. Que ceux-là donc qui la repoussent, se séparent du genre humain et s'en aillent à l'écart porter aux vers leur pâture, un cœur palpitant d'amour pour la vérité, la justice, et une intelligence qui connaît Dieu.

LAMENNAIS.

LA MORT DE L'ATHÉE.

On annonce à l'athée qu'il faut mourir. Que se passe-t-il en lui à ce dernier moment ? Je veux, chose presque impossible, qu'il ait étouffé les remords, qu'aucun doute n'alarme son incrédulité : est-il exempt, pour cela, de terreurs et d'angoisses ? Interrogez quiconque a vu sur son lit de mort l'athée, non pas atteint d'une de ces maladies violentes dont l'effet est de suspendre les fonctions de l'âme, mais jouissant encore pleinement de ses facultés morales et sachant

qu'il va bientôt expirer. La vive image de ce qu'il perd occupe tout l'esprit du moribond. Il avait des attachements, des habitudes ; il tenait à la vie par mille liens qui se rompent à la fois : rupture effroyable qui, séparant soudainement l'âme de tout ce qui lui fut cher, la laisse seule et blessée dans un vide infini. Cet abîme sans fond, où elle va descendre, cette solitude morne, ce silence éternel, ce sommeil glacé, cette nuit qui n'aura jamais d'aurore, cette privation de tout bien, avec un désir invincible du bien-être ; toutes ces idées et une foule d'autres non moins désolantes, pèsent sur cette âme misérable, la bouleversent, la déchirent et commencent son affreux supplice. Mais que dire de son état, pour peu qu'il lui reste quelques doutes sur les principes qu'elle s'était faits ? Comment peindre ces anxiétés, ces regrets à demi étouffés par le désespoir, et ce regard consterné, qui ne rencontre de toutes parts qu'un passé sans consolation et un avenir sans espérance ? Ce n'est plus alors le néant qu'elle redoute ; elle l'appelle, au contraire, de tous ses vœux et l'appelle en vain : l'éternité seule lui répond. Tirons le rideau sur le reste de cette scène épouvantable, et laissons à l'enfer ses secrets.

LAMENNAIS.

LA MORT DU CHRÉTIEN.

Enfin la mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien : il la désire comme saint Paul, *afin d'être avec Jésus-Christ* ; il la désire pour commencer de vivre, *pour être délivré du poids*

des organes, des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. Vit-on jamais alors un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine et regretter d'avoir cru ? Ah ! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper ; lumière si vive qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance, agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert, où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime. Encore un instant, et tout sera consommé ; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La religion alors élève la voix, comme par un dernier effort de tendresse ! " Pars, dit-elle, âme chrétienne ! sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée ; au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; au nom de l'Esprit-Saint dont tu as reçu l'effusion ! Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers-nés de l'Église, dont les noms sont écrits au ciel ! Que Dieu se lève et dissipe les puissances des ténèbres ; que tous les esprits de malice fuient et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-

Christ ; que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle ; que ce bon pasteur reconnaisse sa brebis et la place dans le troupeau de ses élus ! Puisses-tu voir éternellement ton Rédempteur face à face ! puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur !"

Au milieu de ces bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves, et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire, sa parole expire avec sa pensée. Non, " l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment." Ce n'est point comme une mer qui ait son flux et son reflux, c'est l'océan immense qui déborde à la fois sur tous ses rivages. " Source intarissable de vie et de lumière, ô mon Dieu ! s'écrie un prophète, je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra."

LAMENNAIS.



SEPTIÈME PARTIE.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

LA VRAIE LIBERTÉ.

Ne nous trompons pas sur ce que nous devons entendre par notre indépendance : il y a en effet une sorte de liberté corrompue, dont l'usage est commun aux animaux comme à l'homme, et qui consiste à faire tout ce qui plaît. Cette liberté est l'ennemie de toute autorité ; elle souffre impatiemment toute règle avec elle, nous devenons inférieurs à nous-mêmes ; elle est l'ennemie de la vérité et de la paix, et Dieu a cru devoir s'élever contre elle ! Mais il est une liberté civile et morale qui trouve sa force dans l'union, et que la mission du pouvoir lui-même est de protéger : c'est la liberté de faire sans crainte tout ce qui est juste et bon. Cette sainte liberté, nous devons la défendre dans tous les hasards, et, s'il le faut, exposer pour elle notre vie.

J. WINTHROP.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR L'ORDRE SOCIAL.

Les hommes, dans la société, ont des positions de fortune bien différentes. Il en est, et c'est le plus

grand nombre, qui ont besoin du travail journalier de leurs mains pour se procurer les choses de première nécessité. D'autres, c'est le plus petit nombre, disposent d'une prodigieuse quantité de biens, et leur occupation principale, le souci de leur existence, est de les employer dignement, de faire qu'ils ne deviennent pas une source de maux pour eux et pour les autres. Entre ces deux positions extrêmes, il est des positions moyennes de divers degrés, où l'homme est plus ou moins au-dessus du besoin, plus ou moins à même d'influer sur le travail de ses semblables.

Ces positions sont le résultat de différentes causes, dont les unes proviennent de ceux mêmes qui s'y trouvent, et les autres leur sont étrangères. Dans chaque position sociale, l'homme peut naître plus ou moins favorisé des dons de la nature, et se rendre plus ou moins habile au travail. Dans chacune, il a un même devoir supérieur qui l'appelle. Ce devoir oblige tout homme à rechercher en lui-même et dans ses semblables tous les moyens possibles de faire le bien, et, par conséquent, à se rapprocher d'eux pour leur donner ou leur demander aide, suivant le besoin.

La règle générale qui est le fondement de la société, est de respecter la personne et la propriété de son semblable. Cette règle est de l'intérêt de tous ; et non-seulement chacun à intérêt à ne pas être lésé dans sa personne et sa propriété, mais encore il lui importe de ne pas léser les autres, puisque c'est manquer à sa haute destinée, et que le bien acquis de cette manière ne peut être appelé un bien.

C'est en réunissant toutes les forces en une seule, pour mettre obstacle à celui qui voudrait nuire, que la société

garantit ses membres contre la violence les uns des autres. Elle les garantit plus puissamment encore, en réunissant tous les esprits en un seul esprit, avec lequel chacun a intérêt d'être d'accord, et qui fait tomber de haut le blâme sur celui qui fait tort aux autres.

La société peut donc être considérée comme une personne, ayant un corps et un esprit. La vie du corps social est assurée par les *institutions de l'ordre matériel* ; celle de l'esprit social, par les *institutions de l'ordre immatériel*.

L'ORDRE MATÉRIEL.

La force matérielle de la société réside dans l'action des forces particulières de ses membres, contribuant de leurs personnes et de leurs propriétés au maintien de l'ordre. Toutes ces forces si différentes sont soumises à une *loi*, qui établit leurs droits et leurs obligations, et qui *constitue* ainsi le corps social. La loi principale d'où découlent les autres lois s'appelle *constitution* ou *loi fondamentale*. L'ensemble des lois s'appelle *législation*.

La loi varie de forme suivant les besoins des peuples et leurs travaux ; mais son principe ne peut changer : il consiste toujours dans la protection des personnes et des propriétés. C'est la loi qui assure aux membres de la société une *liberté* raisonnable, c'est-à-dire une liberté qui respecte le même droit chez les autres et se tient dans ses limites.

Pour que le bienfait de la loi descende sur chacun des

membres du corps social, il faut qu'il soit tenu un compte exact des personnes et des propriétés, et de la manière dont elles contribuent au service public ; c'est ce qu'on appelle l'ordre *administratif*.

Il faut, de plus, que les liens s'établissent entre les travaux, de telle sorte qu'ils puissent se reconnaître, s'unir, s'organiser et agir de concert pour l'entretien et la défense de la société ; c'est ce qu'on appelle l'ordre *professionnel*.

Enfin, il est nécessaire que les pouvoirs de la loi soient exercés, de telle sorte que les travaux et les intérêts soient continuellement ramenés par elle à l'unité qui fait leur force ; c'est ce qu'on appelle l'ordre *gouvernemental*.

À ces trois points de vue correspondent trois ordres d'institutions dont il importe que l'on se fasse une idée juste, surtout dans une société développée comme la nôtre, où chacun contribue plus ou moins directement à la marche des affaires publiques.

Observons ici, que la société entière est présente dans la plus simple localité, et qu'on y rencontre les questions d'administration, d'organisation et de gouvernement dont la société est préoccupée. Il n'en saurait être autrement, puisque la prospérité des nations repose sur l'activité des familles qui les composent, et des localités qui peuvent être considérées comme de petites nations ou de grandes familles, ayant leurs intérêts particuliers qui doivent concourir à l'intérêt général.

INSTITUTIONS ADMINISTRATIVES.

Pour que la société puisse établir ses forces, la première condition est qu'elle connaisse tous ses membres, dans leur personne et dans leurs propriétés.

Et ces propriétés ne sont pas seulement les terres et les divers produits matériels, mais encore les productions de l'esprit, les découvertes faites, les capacités constatées selon des formes établies par la loi, les titres gagnés par les services rendus.

L'administration tient donc note des noms des personnes, de leurs divers titres de propriété, de la transmission de ces propriétés à d'autres, afin que chacun puisse toujours être appelé à *contribuer*, suivant ses moyens, à tout ce que fait la société pour remplir sa mission, et que la force sociale soit continuellement assurée autant qu'elle peut l'être.

Mais la force sociale ne se lève pas toute entière à toute heure pour agir. Plus les membres de la société sont actifs, intelligents et animés d'un bon esprit, moins elle a besoin de les déranger de leurs travaux ordinaires pour assurer l'ordre public, car ils y travaillent alors chez eux. L'art d'administrer consiste à faire en sorte que chacun contribue à l'ordre public en se dérangeant le moins possible de ses travaux, et que cependant tous soient prêts à concourir de toutes leurs forces et de toutes leurs ressources à la fois, si c'était nécessaire.

C'est ainsi que vous voyez inventer divers systèmes pour l'organisation de la force publique ayant toujours pour double but de laisser le plus possible les hommes

à leurs travaux et à leurs familles, et de faire de tous les citoyens autant de bons soldats prêts à paraître au premier appel.

C'est ainsi que l'on imagine mille moyens d'exécuter des travaux publics, tels que ponts, chemins de fer, etc., sans imposer de contributions nouvelles, en donnant à des particuliers l'autorisation de les entreprendre et de les exploiter à leurs risques et périls pendant un certain temps, sous certaines conditions, etc.

Dans toutes ces formes de la *contribution*, depuis celles où elle est le plus forcée jusqu'à celle où elle paraît le plus volontaire, le point important de l'administration est de tenir compte exact de tout, de voir si chacun paie bien ce qu'il doit, si chaque combinaison procure réellement les résultats promis, et si ceux dont la propriété ou la personne ont été lésés, au nom de l'intérêt public, sont équitablement indemnisés.

Au milieu de tant de difficultés, vous comprenez que l'administration, quelque habile qu'elle soit, se trouve arrêtée par les limites de la science humaine et obligée d'appeler de plus hauts principes à son secours pour compléter son action. C'est ainsi qu'elle fait appel à l'honneur et à la charité pour rassembler des ressources, quand celles qui proviennent du jeu ordinaire de l'administration sont insuffisantes.

INSTITUTIONS PROFESSIONNELLES.

Tout ce que font les hommes dans leur intérêt ou dans l'intérêt de la société s'accomplit par des travaux qu'ils se distribuent. Pour que ces travaux agissent

efficacement, il faut que des liens les unissent, en même temps que leurs caractères particuliers les distinguent.

Les différents travaux ont été rangés en groupes que l'on appelle *professions*. Les professions peuvent être distinguées en trois classes :

1o. Celles qui reposent particulièrement sur le travail du corps :

2o. Celles où l'esprit est surtout occupé :

3o. Les professions qui ont pour objet d'établir l'ordre ou l'instruction dans les travaux des autres professions, ou d'en conserver les fruits.

Plus le classement des professions est naturel, plus il donne de facilité aux hommes pour se placer convenablement dans les travaux ; pour organiser les entreprises de telle sorte, que la capacité ne cesse jamais de les gouverner ; et pour se pénétrer de l'esprit particulier de chaque profession, sans oublier l'esprit général de la société qui doit les animer toutes.

Dans les commencements des sociétés, il arrive que la loi établit de son autorité les divisions professionnelles, et leur assigne leurs caractères, leurs rapports de dépendance, afin d'imprimer une impulsion première, de développer l'esprit de corps dans chaque division, en assurant leur union sous le pouvoir immédiat de la loi. Plus tard, quand l'impulsion est donnée au travail, et que les divisions professionnelles primitives se subdivisent en professions innombrables, il devient utile d'abandonner l'impulsion au bon sens de chacun, en se contentant de laisser régner au-dessus de tous la loi commune, protégeant simplement la personne et la propriété.

INSTITUTIONS GOUVERNEMENTALES.

Pour que les intérêts et les travaux des hommes soient soumis à une loi, il faut que cette loi établisse ses prescriptions ; il faut, que dans les cas douteux, l'on juge comment la loi doit s'appliquer ; enfin, il faut que l'on veille à ce que les prescriptions de la loi soient exécutées. Le pouvoir de la loi comprend donc trois pouvoirs distincts :

Le pouvoir *législatif* établit les prescriptions de la loi ;

Le pouvoir *judiciaire* juge comment elle doit s'appliquer aux différents cas qui se présentent ;

Le pouvoir *exécutif* veille à ce qu'elle soit obéie.

Vous comprenez, que ces trois pouvoirs sont nécessaires l'un à l'autre. Si la loi n'était pas exécutée, ou si l'on ne savait comment l'appliquer, le bienfait qu'elle établit serait évidemment perdu.

L'ensemble des pouvoirs de la loi s'appelle *gouvernement*.

Quand le souverain fait lui-même la loi, et qu'il l'impose sans en faire examiner les raisons par ceux à qui ses prescriptions s'adressent, on dit que le gouvernement est *absolu*. Quand la loi est discutée par des députés représentant les différents intérêts qu'il s'agit de soumettre à ses prescriptions, on dit que le gouvernement est *représentatif*.

Ces deux genres de gouvernement, si différents qu'ils soient, ne peuvent être que deux formes d'une même

chose, et, pour être justes, ils doivent s'appuyer sur un même principe : respecter les personnes et les propriétés et veiller à ce que les promesses de la loi soient remplies.

Ainsi, dans le gouvernement absolu, le souverain est obligé de se mettre, en esprit, à la place des intérêts qu'il doit soumettre à la loi, et de les consulter attentivement, lors même qu'il ne s'adresse pas directement à eux ; dans le gouvernement représentatif, les députés de la nation doivent toujours mettre au-dessus de leurs débats le souverain, qui représente le principe immuable de la famille, toujours supérieur à la loi qui change suivant les nécessités de la protection.

Dans l'un comme dans l'autre gouvernement, le souverain demeure au-dessus des trois pouvoirs de la loi, et c'est là ce qui constitue la souveraineté. Il est au-dessus du pouvoir législatif, parce que nulle loi n'est promulguée que lorsqu'elle a reçu la *sanction* souveraine ; au-dessus du pouvoir judiciaire, parce que le droit de *grâce* lui permet d'adoucir ce que la loi lui semble avoir de trop dur dans certains cas ; au-dessus du pouvoir exécutif, parce que la nomination des ministres qui exercent ce pouvoir dépend immédiatement de sa volonté.

INSTITUTIONS MUNICIPALES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC.

La construction et l'entretien des chemins et ponts, les travaux publics d'une nature purement locale, le maintien des lois propres à favoriser l'agriculture, tels sont les attributs de nos institutions municipales.

Chaque paroisse organisée et chaque township contenant une population de trois cents âmes est érigé en municipalité locale. Sept conseillers, élus par les contribuables, administrent les affaires municipales de la paroisse ou du township. Le maire, qui est choisi par ses collègues, préside à leurs délibérations et est l'officier principal du conseil. Pour être électeur municipal, il suffit d'être âgé de vingt et un ans, et de posséder une propriété donnant un revenu de quatre piastres par an, ou d'être locataire d'un immeuble valant vingt piastres par an.

Au-dessus de la municipalité locale se trouve la municipalité de comté, qui a droit de révision sur les procédures de celle-ci, lorsqu'on en appelle à sa décision. Les maires des municipalités locales comprises dans chaque comté forment le conseil municipal du comté. Ils choisissent parmi eux leur président, qui est appelé préfet du comté. Toutes les questions qui intéressent plus d'une municipalité locale sont du ressort du conseil de comté.

Nos lois municipales sont codifiées, et le Code qui les contient a été adopté par la Législature.

Le système municipal, tel qu'entendu et pratiqué ici, est la délégation annuelle des pouvoirs de chaque contribuable aux conseillers élus, qui deviennent une corporation légale ayant pouvoir de gérer les affaires qui intéressent la municipalité. C'est, à proprement parler, l'application exacte du gouvernement représentatif dans chaque paroisse et dans chaque canton.

Les corporations municipales sont sujettes à la répression des tribunaux ordinaires, pour infractions aux lois établies, aussi bien que pour abus et usurpation de pouvoir.

LE VÉRITABLE PATRIOTE.

Pour aimer la patrie avec un sentiment véritablement élevé, nous devons commencer par lui donner en nous-mêmes des citoyens dont elle n'ait point à rougir, dont elle puisse au contraire se faire honneur. Tourner en dérision la religion et les bonnes mœurs, et aimer dignement la patrie, c'est chose incompatible. Si un homme fait outrage aux autels, à la sainteté du lien conjugal, à la décence, à la probité, et puis vient crier : Patrie ! patrie ! ne le croyez pas ; c'est un hypocrite de patriotisme, c'est un très-mauvais citoyen.

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, l'homme qui comprend et aime tous ses devoirs, et se fait une étude de les suivre.

Celui-là jamais ne se confond ni avec l'adulateur des puissants, ni avec l'ennemi acharné de toute autorité. Être servile et être irrévérent sont deux excès pareils.

S'il occupe un emploi du gouvernement, soit civil, soit militaire, son but n'est pas sa propre fortune, mais bien l'honneur et la prospérité du prince et du peuple.

S'il est simple particulier, l'honneur et la prospérité du prince et du peuple sont également l'objet de ses plus ardents désirs, et il ne fait rien qui s'y oppose ; il fait, au contraire, tout ce qu'il peut pour y contribuer.

Il sait que dans toutes les sociétés il y a des abus ; il désire que ces abus soient corrigés, mais il a horreur de la fureur de ceux qui voudraient les corriger avec des rapines et de sanglantes vengeance, parce que de

tous les abus, ceux-là sont les plus terribles et les plus funestes

Il n'invoque pas, il ne suscite pas les dissensions civiles ; il est au contraire, autant qu'il peut, par son exemple et ses discours, le modérateur des esprits exagérés, l'éloquent conseiller de l'indulgence et de la paix. Il ne cesse d'être un agneau que lorsque la patrie en danger a besoin d'être défendue ; alors il devient un lion, il combat et triomphe, ou meurt.

SILVIO PELLICO.



HUITIÈME PARTIE.

AGRICULTURE.

MŒURS AGRICOLES.

Pour être heureux dans la profession du cultivateur, il faut avoir l'esprit spécial de ce noble état, et d'abord aimer la simplicité. Aux champs, où l'on a moins qu'à la ville occasion de voir et de recevoir, le luxe citadin serait sans objet. La beauté des récoltes et du bétail, l'ordre dans les bâtiments, dans la cour de ferme, à la maison, au milieu des champs, voilà le luxe de l'agriculture. Celui-là donne du profit, tandis que l'autre exige de la dépense.

Puisque la vie rurale offre peu de distractions extérieures, le cultivateur doit trouver sa joie dans le travail : ce qui ne peut guère avoir lieu, si le travail ne répond lui-même à la double nature de l'homme ; si tantôt il ne délasse l'esprit en fatiguant le corps ; si d'autres fois il ne repose le corps en exerçant l'esprit ; s'il ne se compose, en un mot, d'occupations manuelles et d'études intellectuelles.

Par sa participation aux ouvrages manuels du faire-valoir, le cultivateur inspire à chacun l'activité, et il entretient dans sa propre personne cette force de constitution qui lui permet d'exercer une surveillance exacte

à toute heure et par tous les temps. Au moyen du travail intellectuel, il ennoblit sa profession, et il prend dans le monde un rang distingué. Pour ce second genre d'occupation, n'a-t-il pas toujours devant lui le livre de la nature tracé par la main de Dieu ? Lire dans ce livre sublime avec reconnaissance, amour et respect, y chercher ce qui peut éclairer son art et le rendre plus productif ; s'aider, à cet effet, du secours des sciences acquises ; révéler à ses semblables les découvertes utiles qu'il peut faire : quel beau travail, ou plutôt quelle admirable récréation !

Le cultivateur doit être non-seulement laborieux, mais encore patient et persévérant ; le résultat de ses efforts ne se fait-il pas souvent attendre pendant plusieurs années ?

S'il a connaissance d'un procédé nouveau, il l'essaiera d'abord en petit, afin de l'adopter ensuite, s'il y a lieu, avec pleine et parfaite connaissance de cause.

À cette sage prudence, qu'il joigne l'impatience d'agir lorsque le moment favorable est arrivé. En agriculture, *faire tard, c'est faire mal.*

À peu de chose ajoute un peu, disait Hésiode ; *fais cela souvent, et ce peu deviendra beaucoup.* Cette économie essentielle ne doit pas empêcher d'appliquer à chaque branche de l'exploitation tout ce qu'elle réclame : *Ce que tu fais, fais-le bien !* Elle admet aussi certaines habitudes d'une vie très-confortable. Ainsi, je veux voir sur la table du cultivateur des mets copieux et substantiels, et, lorsqu'il revient fatigué, une flamme bienfaisante pétiller dans son foyer. À certains jours de fête qu'il doit célébrer joyeusement, j'aime à trouver sous son toit la généreuse hospitalité des temps antiques.

Ses vêtements et sa chaussure seront tels, qu'il ne craigne ni de les salir ni de les mouiller.

À la ville, on se lève tard. À la ferme, il faut se réveiller au chant du coq. Dans les longs jours d'été, qu'un peu de sommeil à midi répare les forces de chacun, et que le repos du septième jour soit fidèlement observé, comme dû à Dieu et nécessaire à tous. *Le travail impie appauvrit.*

En résumé, les mœurs agricoles ont leur cachet spécial : mais elles ne comportent nullement, comme quelques personnes le supposent, la grossièreté, la malpropreté, l'ignorance.

On peut vivre simplement et avoir une grande noblesse de sentiments, de manières et de langage. On peut avoir des bras vigoureux et une intelligence non moins active. On peut ne pas craindre de marcher sur la terre humide et aimer à tenir nette de fange la cour de ferme. On peut s'enrichir par une sage économie et exercer largement la charité. On peut travailler avec ardeur et trouver le temps de servir Dieu.

Tel doit être le cultivateur : simple et distingué ; fort de corps et studieux d'esprit ; économe et généreux ; ardent au travail et fidèle à ses devoirs de chrétien.

Par la réunion de telles vertus, il attirera sur ses moissons la rosée céleste, et sur lui-même l'estime et l'amour de ses semblables.

LE SOIN EN AGRICULTURE.

Je me souviens qu'étant à la campagne, j'eus un exemple de ces petites pertes qu'un ménage est exposé

à supporter par sa négligence. Faute d'un loquet de peu de valeur, la porte d'une basse-cour qui donnait sur les champs se trouvait souvent ouverte. Chaque personne qui sortait tirait la porte ; mais n'ayant aucun moyen extérieur de la fermer, la porte restait battante : plusieurs animaux de basse-cour avaient été perdus de cette manière. Un jour, un jeune et beau porc s'échappa et gagna les bois. Voilà tous les gens en campagne : le jardinier, la cuisinière, la fille de basse-cour sortirent, chacun de leur côté, en quête de l'animal fugitif. Le jardinier fut le premier qui l'aperçut, et, en sautant un fossé pour lui barrer le passage, il se fit une dangereuse foulure qui le retint plus de quinze jours au lit. La cuisinière trouva brûlé du linge qu'elle avait abandonné près du feu pour le faire sécher, et la fille de basse-cour ayant quitté l'étable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux, une des vaches, en son absence, cassa la jambe d'un poulain qu'on élevait dans la même écurie.

Les journées perdues du jardinier valaient bien soixante francs, le linge et le poulain en valaient bien autant. Voilà donc, en peu d'instants, faute d'une fermeture de quelques sous, une perte de cent vingt francs, supportée par des gens qui avaient besoin de la plus stricte économie, sans parler ni des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude et des autres inconvénients étrangers à la dépense.

Ce n'étaient pas de grands malheurs ni de grosses pertes ; cependant, quand on saura que le défaut de soins renouvelait de pareils accidents tous les jours, et qu'il entraîna finalement la ruine d'une famille honnête, on conviendra qu'il valait la peine d'y faire attention.

J. B. SAY.

CONSEILS AUX CULTIVATEURS.

Obtenir de la terre le plus haut produit possible, en augmentant sans cesse sa fertilité, voilà le dernier degré de perfection de l'agriculture. Tu y parviendras avec le temps, en suivant un bon système d'assolement et en substituant aux jachères la culture des prairies artificielles, ce qui te permettra d'augmenter le nombre de tes animaux ; c'est là ce qui constitue la richesse solide et durable d'une terre.

Traite tes bêtes avec la plus grande douceur, te souvenant que ce sont des êtres sensibles ; épargne-leur les souffrances et visite-les souvent. Souviens-toi que ce sont des auxiliaires que Dieu t'a donnés dans sa bonté ; les maltraiterait étrangement méconnaître ses bienfaits. Entretiens sur eux et auprès d'eux la propreté qui maintient la santé. Ne les soumets pas à des travaux excessifs, qui finiraient par les énerver et les rendre infirmes.

Ton intérêt même exige que tu n'uses que de bons traitements envers tes animaux. En les maltraitant, tu les rendras méchants, intraitables, et, si tu t'emportais jusqu'à entrer dans une fureur brutale, tu te déshonorerais et deviendrais grandement coupable.

Ne dépouille pas tes coteaux et tes collines des bois qui les couronnent. Tu y recueillerais péniblement quelques chétives récoltes, qui te dédommageraient à peine de tes frais d'exploitation. Bientôt après, cette terre, inconsidérément remuée, deviendrait la proie des orages et serait entraînée par l'eau des pluies. Ces défri-

chements inconsiderés altèrent en outre la température, rendent les saisons plus inégales et les vents éminemment violents. C'est ainsi que tout se lie dans la nature, et que l'homme qui la bouleverse témérairement accumule autour de lui des maux de toutes sortes.

Si tu as une terre tant soit peu marécageuse, égoutte-la soigneusement par de bons fossés. Tu pourras ainsi quelquefois semer un mois plus tôt que tu ne le ferais autrement, et tu ne seras pas exposé à perdre la récolte. Bien égoutter ton sol est une des entreprises les plus profitables que tu puisses faire. Cette opération est quelquefois même si essentielle, qu'il vaudrait autant ne pas semer que de ne pas égoutter convenablement le terrain sur lequel on répand la semence.

Les meilleurs labours que tu peux faire sont ceux que tu pratiques aussitôt après que la terre est dépouillée de la récolte ; ils fertilisent et équivalent au fumier qu'ils économisent. Ce qui les rend si précieux, c'est qu'ils enfouissent les restes des tiges de la récolte et l'herbe dont la terre est alors couverte. Mais il faut que ce labour se fasse sur une terre qui ne soit ni trop sèche ni trop humide.

Plus tu auras mis d'application, d'exactitude et de soin au premier labour, plus promptement tu pourras exécuter le second, et meilleurs seront ceux qui devront les suivre.

Épierre ton champ avec soin, c'est-à-dire, ôtes-en toutes les pierres qui peuvent nuire à la charrue. Quant aux autres, tu aurais tort de les enlever, surtout si la terre est de nature argileuse, vu que les pierres ont pour effet de chauffer et de diviser ce sol naturellement froid et compact. Des gens quelquefois ont tellement détruit

la fécondité de leur champ par un épierrement trop complet, qu'ils ont dû y reporter les pierres qu'ils en avaient enlevées.

Tu ne jouirais qu'imparfaitement des délices de la campagne, et ta table ne pourrait être que bien pauvrement pourvue, si tu n'avais pas près de ta demeure un vaste jardin potager où l'on verrait fèves, lentilles, pois, pommes de terre, carottes, navets, salsifis, panais, raves, choux, concombres, melons, etc.

À étendue égale, un jardin rapporte trois ou quatre fois plus qu'un champ ; mais il faut pour cela qu'il soit parfaitement cultivé et parfaitement entretenu. Le jardin potager doit être visité tous les jours, parce que tous les jours il y a quelque chose à faire : fumer, bêcher, semer, sarcler, arroser, etc.

L'Agriculteur.

AMEUBLISSEMENT.—STIMULANTS.—ENGRAIS.

L'ameublissement a pour but de rendre le sol plus perméable aux racines, à l'air, à l'eau et à la chaleur. Cependant, le sol ne doit pas être assez peu tassé pour déterminer une dessiccation trop prompte ; il doit être aussi assez ferme pour donner aux racines une fixité suffisante. Par conséquent, si l'argile, en rendant un terrain trop compact, le rend infertile, le sable, qui lui donne trop de mobilité, n'est pas moins pernicieux. Pour être dans un état convenable, ces sols doivent être mélangés en proportions variables de terres compactes et légères. Ceci fait comprendre l'utilité de ces labours si nombreux dans la culture des amendements, et de ces mélanges de terres de diverses natures nommées *com-*

posts, qui ne renferment parfois qu'une petite quantité d'engrais. (1)

Stimulants.—De même que l'industrie de l'homme a rendu le sol plus perméable aux racines, à l'air et à l'eau par l'ameublissement, de même elle a activé naturellement les actions chimiques qui doivent se produire, au moyen des *stimulants*. La chaux, qui joue un si grand rôle en agriculture, détruit l'action malfaisante des acides, s'empare surtout dans le sol de l'acide carbonique qui s'y forme et le tient, pour ainsi dire, en réserve pour le laisser dégager en temps utile et lentement, lorsque des acides plus énergiques viennent le chasser. Des actions semblables sont produites par le plâtre, la marne, le sel commun, les cendres, etc. De plus, ces matières, qui n'entrent pourtant pour rien dans la composition de la plante même, sont souvent transportées dans ses organes par la sève qui les dissout ; ceux-ci en acquièrent par suite plus de solidité.

ENGRAIS ANIMAUX.

Les parties des animaux que l'on emploie comme engrais sont : le sang, la chair, la peau, les os, le poil et la laine, enfin les excréments humains.

Le sang est généralement mêlé avec d'autres débris dans les résidus des boucheries. Quelquefois aussi on le dessèche, et, dans cet état, il sert à recouvrir les jeunes tiges de blé ; ou bien encore on le sème avec la graine, et il est ainsi l'un des plus puissants engrais ;

(1) Amender une terre, c'est la corriger en y mêlant des terres légères si elle est *forte*, et des terres *fortes*, si elle est légère.

enfin, dans quelques localités on le fait absorber par de la chaux délitée, et l'on obtient, par ce procédé, une poudre que l'on répand sur les cultures vertes ou que l'on mêle au fumier ordinaire.

La chair des chiens abattus, des vaches mortes de maladie, des chiens, etc, est aussi un puissant engrais quand on l'enfouit dans le sol ou quand on en fait un compost par mélange avec de la terre, de la chaux ou de la marne.

Le sang et la chair ne sont guère utilisés qu'aux portes des grandes villes ; mais il est une autre substance animale qui, depuis plusieurs années, est très-employée dans la culture ; nous voulons parler des os. Dans les pays de culture avancée, on réunit les os, on les broie à l'aide de moulins, puis on les répand sur les champs. Plus les os sont réduits en poussière, plus ils agissent sur le sol ; mais aussi plus leur action est vive, moins elle a de durée.

C'est surtout sur les vieux pâturages que les os ont une action marquée et salulaire. Il y a deux manières d'employer cet engrais : en poussière, ou sous forme liquide. Quand on veut dissoudre les os, on prend environ poids égal d'os pulvérisés et d'huile de vitriol étendu de deux fois son poids d'eau. On met les os dans des vases de terre ; on verse l'acide dessus, et l'on remue de temps à autre, avec une grande baguette, pendant environ deux jours. On obtient ainsi une pâte liquide, qu'on allonge de trente fois son volume d'eau, et qu'on répand sur le sol avec des arrosoirs ou avec des tonneaux à arrosage, selon la quantité qu'on emploie de cet engrais.

Au lieu d'allonger cette pâte avec de l'eau, et de la

répandre comme un arrosage, on peut aussi la sécher en la mêlant avec du charbon pilé très-fin, de la tourbe, ou même de la pierre épierrée et criblée. On obtient ainsi une poudre que l'on sème sur le sol. Il vaut mieux donner les os simplement pulvérisés aux navets et aux betteraves, surtout dans les sols légers ; mais dans les terres compactes et dans les sols *paresseux*, il est essentiel de les donner en solution. Règle générale : les engrais sont toujours plus actifs quand on les emploie liquides. Ainsi le purin provenant d'une écurie de chevaux est cinq fois plus puissant que le fumier lui-même.

Les chiffons de laine sont aussi employés quelquefois comme engrais. On les donne aux houblonnières, aux pommes de terre et aux navets. Il est de bonne pratique de les mélanger au fumier de ferme, où ils pourrissent très-vite. Un bon compost est celui qui est fait avec deux tiers de fumier d'étable et un autre tiers de chiffons de laine et de tannée à demi-consommée déjà. Ce compost est facile à faire dans le voisinage des grandes villes.

MALAGUTI.

EMPLOI DE LA SUIE.

La suie est un composé de parties ligneuses à moitié calcinées et d'huile empyreumatique. Elle est le produit de la combustion des corps. On doit la conserver pour aider à la végétation des prairies, détruire la mousse qui croît dans les parties basses, et ranimer les arbres à fruits dont le dépérissement se manifeste par les

feuilles jaunes à l'époque où la végétation est dans toute sa vigueur. Pour atteindre ce but, on place la suie entre deux terres et à la naissance des premières racines, on arrose de temps en temps pour établir la fermentation.

La suie offre encore l'avantage de préserver les jeunes plantes, sur lesquelles on l'a répandue, des atteintes des insectes. Si l'on veut se servir de la suie pour amender les prairies, on la répand sur le sol au commencement de l'hiver. Mélangée avec de la terre et du fumier, ses effets sont encore bien meilleurs; elle forme un terreau presque savonneux, qui convient à la plupart des plantes, et dont l'emploi excite la végétation.

RAMBOSSON.

LES CENDRES DE BOIS COMME ENGRAIS

Résidus de l'incinération des matières ligneuses, les cendres doivent nécessairement contenir des principes utiles à la végétation, car les éléments qui les composent ont déjà fait partie de l'organisation végétale. Ce n'est pas aux terres habituellement sèches que les cendres sont les plus profitables; elles conviennent surtout aux terres argileuses et à celles qui retiennent une certaine dose d'humidité, ou tout au moins sont douées de fraîcheur. Si la sécheresse contrarie l'action des cendres, l'excès d'humidité ne lui est pas moins nuisible; aussi convient-il d'assainir les terres gorgées d'eau avant de leur confier les cendres, sinon celles-ci restent sans effet.

On peut les employer avec beaucoup de succès dans les sols tourbeux, dans ceux qui sont chargés d'une grande quantité de débris organiques, dans les défrichements, ainsi que dans les terrains qui recèlent des principes acides dont les cendres opèrent la neutralisation.

Les cendres sont surtout très-profitables aux légumineuses, aux plantes oléagineuses, au sarrasin, aux céréales : appliquées à celles-ci, elles paraissent surtout agir sur la production du grain dont elles augmentent les qualités, tout en donnant à la paille plus de solidité pour résister à la verse. Sur le trèfle, elles produisent des effets qui sont généralement bien appréciés. Elles constituent également un excellent engrais pour les prairies naturelles. On répand les cendres en automne, alors que le terrain est pourvu d'humidité. Appliquées dans la saison sèche, elles agissent défavorablement; elles brûlent les plantes. Ce danger est surtout à craindre quand on fait usage de cendres riches en alcalis.

Revue Agricole.

LES AMENDEMENTS, LA CHAUX, LES COMPOSTS.

L'introduction de la chaux dans le sol constitue le chaulage. Le chaulage ne convient qu'aux sols qui ne contiennent pas de principes calcaires, c'est-à-dire, aux sols argileux, sablonneux et tourbeux. On l'emploie aussi avec avantage dans les terres envahies par le chiendent, la fougère, les joncs, les bruyères, qui périssent au contact de cet amendement énergique. La chaux

diminue la tenacité des terres argileuses ; elle rend plus compactes les terres légères ; elle favorise la décomposition de l'humus et des engrais , elle détruit les mauvaises herbes, et quelquefois elle préserve les plantes de certaines maladies, comme la rouille et le charbon. Cet amendement a en outre l'avantage de faire produire des grains ayant du poids et contenant beaucoup de farine et peu de son. Pour chauler on dispose sur le sol la chaux en petits tas qu'on recouvre d'une couche de terre et qu'on laisse dans cet état jusqu'à ce que la substance soit réduite en poussière. Alors on la répand uniformément sur le terrain, en ayant soin de choisir un beau temps, puis on donne un labour peu profond. Mais un meilleur mode de l'emploi de la chaux est la pratique des composts. À cet effet, on mêle la chaux à de la bonne terre, à des gazons, aux matières provenant du curage des mares, des fossés, à des débris de toute espèce, etc. On donne à ce compost la forme des tas de pierres qu'on voit sur les routes. Au bout de quelques jours on le renverse pour en mélanger de nouveau les matières, puis on le reforme. On renouvelle cette opération deux ou trois fois, et enfin, on laisse le compost en cet état deux ou trois mois, après lesquels on peut le conduire sur le sol. C'est un amendement des plus énergiques.

Journal des Instituteurs.

ASSOLEMENT.

L'assolement régulier est la perfection de l'agriculture théorique et ne se rencontre généralement que dans les

contrées les mieux cultivées du monde. C'est alors que l'exploitation prend toutes les allures d'une industrie avec ses travaux également répartis pendant toute l'année, avec la même étendue de récoltes se succédant les unes aux autres et occupant à date fixe chaque champ de la ferme. On confond trop souvent dans notre pays l'assolement avec la rotation. La rotation est la sanction régulière des récoltes sur le même champ, tandis que l'assolement consiste à diviser le domaine en autant de soles qu'il y a d'années dans la rotation et à soumettre chacune d'elles successivement aux mêmes récoltes, de manière que toutes les plantes de la rotation soient cultivées annuellement, mais toujours sur une sole différente. En adoptant un assolement régulier, toute la ferme arrive bientôt à un égal degré de fertilité, en sorte que le cultivateur peut compter chaque année sur une quantité égale des mêmes produits, fixer ses spéculations animales et végétales en conséquence, et s'assurer un revenu fixe

Revue Agricole.

LE DRAINAGE.

Lorsque dans un champ, la terre arable repose sur un sous-sol argileux, et conséquemment imperméable, l'eau des pluies, ne pouvant s'infiltrer, détrempe le terrain, pourrit les germes et rend la culture à peu près impossible. En pareil cas, le moyen le plus sûr de dessèchement est le drainage. On entend par drainage l'ensemble des procédés employés pour débarrasser les terres des eaux qui s'y accumulent et séjournent. Voici en quoi consiste cette opération qui se pratique depuis quelque

temps sur une grande échelle, et dont on reconnaît chaque jour de plus en plus l'utilité. On creuse dans le sens de la pente naturelle du terrain des tranchées parallèles ou *drains*, distantes l'une de l'autre de 30 à 75 pieds, selon que le sol est plus ou moins humide. Ces fossés, profonds de 3 à 4 pieds, vont en se rétrécissant de plus en plus vers le fond. On y établit de petits tuyaux en terre cuite longs de trois pieds, placés les uns au bout des autres, puis on les recouvre avec des pierres, et l'on met par dessus de la terre végétale un peu tassée ; cet ensemble de tuyaux vient aboutir à un conduit collecteur ou à un fossé dans lequel se déverse l'eau que les *drains* soutirent continuellement du sol. Le prix de la main-d'œuvre, celui des tuyaux, la profondeur et l'espacement des drains, on peut l'évaluer en moyenne de 20 à 30 piastres par arpent. Mais c'est une des dépenses les plus productives que l'on puisse faire en agriculture ; car il n'est pas rare de voir la plus value de quelques récoltes compenser, et au-delà, les frais d'établissement du drainage.

Journal des Instituteurs.

BATTAGE DES GRAINS.

Le battage des grains est une opération pour laquelle les cultivateurs sont presque toujours forcés de s'assujettir aux usages du comté qu'ils habitent, et ces usages sont très-onéreux. Il n'est à peu près qu'un moyen, pour un cultivateur, de s'affranchir de cette servitude : c'est de faire construire une machine à battre au moyen de laquelle ses chevaux et ses serviteurs exécuteront ce travail de la manière la plus économique pendant les

temps morts de la mauvaise saison. À l'aide de cette machine, on extrait exactement tous les grains des épis. Dans toute exploitation où l'on fait battre annuellement 1,200 minots de grains de toute espèce, le prix de la machine sera bientôt payé, tant par cette augmentation de produit que par l'économie obtenue sur les frais de battage.

Cette opération doit être l'objet d'une surveillance très-assidue de la part du propriétaire, non-seulement pour prévenir toute infidélité des batteurs, qui souvent ne deviennent fripons que par suite des occasions qu'on leur en fournit, mais aussi pour qu'ils ne laissent pas de grain dans la paille. Si l'on n'y prend pas garde, la quantité de grain qu'on perd ainsi est souvent suffisante pour payer les frais de battage. C'est un très-mauvais raisonnement que de dire, dans ce cas, que ce grain profitera aux bestiaux, car la plus grande partie est dévorée par les souris ou perdu dans la litière ; d'ailleurs, lorsqu'on donne de la paille aux chevaux, on n'entend pas leur donner du blé, ce qui deviendrait une nourriture beaucoup trop chère.

Il ne faut pas oublier non plus que, dans la plupart des circonstances, le meilleur emploi de la paille, pour une exploitation rurale, n'est pas de la faire manger aux bestiaux, ce qui produit très-peu de fumier, mais d'en faire de la litière, en nourrissant copieusement le bétail avec d'autres aliments plus substantiels. On ne doit cependant pas négliger de placer d'abord devant les bêtes la paille qui doit leur servir de litière : on leur fournit ainsi l'occasion d'en choisir les portions qui leur plaisent le plus, et de manger au moins une partie du grain qui peut y être resté au battage.

La machine à battre ne laisse pas de grains dans les épis, ou du moins elle en laisse si peu, lorsqu'elle fonctionne bien, que l'on peut évaluer le produit en grain que l'on en doit obtenir au quinzième environ de plus que le produit du battage au fléau pour le même nombre de gerbes. Cet excédant est bien plus que suffisant pour payer la totalité des frais de battage.

Revue Agricole.

QUERELLES DE FAMILLE.

PROCÈS.

Je ne finirais pas, si je voulais rappeler tous les désordres que produit, dans les familles, le désir outré d'amasser du bien.

Tant que le père vit, on se supporte. On se retrouve quelquefois auprès du foyer domestique, et les souvenirs de l'enfance amortissent les griefs de l'âge mûr. On a pitié de ce vieillard qui cherche à retenir dans ses bras, comme une gerbe à demi-rompue, sa famille divisée ; mais souvent la guerre éclate avant que l'herbe ait poussé sur sa fosse. Le partage de la succession est le signal de la discorde. On est mécontent de son lot, jaloux du lot de son frère. Les petits avantages secrets, les préférences paternelles, les injustices réelles ou prétendues, toutes ces misères intérieures, grossies par la passion, reviennent alors à la mémoire et causent des récriminations sans fin. On échange des reproches amers, des paroles qui ne s'oublient pas.

Il arrive quelquefois qu'un père, aveuglé par sa

tendresse, se dépouille de son vivant, et donne son bien à ses fils, sans même en retenir la jouissance. Jusqu'à la signature du contrat, les choses vont à merveille. On entoure le vieillard de prévenances et de soins, on lui laisse entrevoir, pour prix de sa générosité, une fin de vie douce et tranquille ; mais, dès que l'engagement est signé, on change de manières et de ton. Ce n'est plus un père qu'on chérit et qu'on soutient, c'est un fardeau qu'on supporte, un embarras dans la maison, une bouche inutile à nourrir. On le lui fait trop comprendre ; et, par un miracle d'ingratitude, le malheureux se voit forcé de demander aux tribunaux le pain que lui refusent ses enfants.

Ces procès scandaleux se multiplient tous les jours, sans préjudice de tant d'affaires dont l'amour de la chicane encombre les greffes, étourdit les juges, et enrichit les procureurs. Or, d'où vient cette manie, sinon de la cupidité ? Un tiers d'avarice et deux bons tiers d'entêtement, voilà le mobile ordinaire des plaideurs de profession. Dieu vous préserve de tels voisins ! Quand ils sont une fois mordus, ils ne connaissent plus personne. Il n'y a pour eux ni parents, ni amis, ni justice, ni bon sens. Plaider, c'est plus qu'une passion, c'est un besoin, et ils ne dormiraient pas tranquilles, s'ils n'avaient toujours une ou deux affaires sur les bras. Cette vie tourmentée leur convient. Ils aiment cette petite guerre d'exploits et de procédures. Il faut qu'ils aillent à l'audience, qu'ils consultent les avocats, qu'ils mettent en route les huissiers. La langue de la chicane leur est familière. Ils savent par cœur le code civil, sont ferrés sur la coutume, et en remontre-raient aux docteurs.

N'allez pas croire que jamais l'expérience les corrige. Loin de là, ils se piquent au jeu, et se ruinteraient plutôt dix fois que de céder un pouce de terre. "J'y mangerai le champ, disent-ils ; mais nous irons jusqu'au bout. Je le mènerai plus loin qu'il ne pense, il n'en verra pas la fin ; et si je perds, il y perdra plus que moi."

Sont-ils battus en dernier ressort et condamnés sur tous les points, ils s'en consolent aisément : "Le procès m'a coûté bien cher, et, puisqu'il y a jugement, le mur et les deux fossés sont maintenant à mon adversaire ; mais n'importe, je lui ai toujours fait dire que son père était un fripon, sa mère une coquine, et qu'on lui savait au pénitencier un arrière-petit-cousin. Je ne voudrais pas, sur l'honneur, avoir gain de cause à ce prix, et m'en eût-il coûté davantage, je ne regretterais pas mon argent."

Tous ceux qui plaident, il est vrai, ne le font point par inclination. Nul n'est à l'abri d'une mauvaise chicane, et les plus pacifiques sont quelquefois obligés de venir devant le juge, s'ils tiennent à conserver leur bien ; mais il y faut prendre garde et ne jamais s'embarquer légèrement dans un procès. La justice et le bon droit ne suffisent pas, on perd souvent la meilleure cause, et si l'objet a peu de valeur, on perd même à le gagner.

En effet, mes chers amis, quelle que soit d'ailleurs la sentence, ne faut-il pas toujours payer les honoraires des avocats, sans parler des agents d'affaires, et de tous ceux qui font métier d'obliger, moyennant finances, les plaideurs inexpérimentés ?

Que si vous tenez compte, en outre, des déplacements, des inquiétudes et des embarras de toute sorte insépa-

rables d'un procès, vous conviendrez avec moi que le meilleur des arrêts ne vaut pas le pire des arrangements.

Vous ne manquerez pas de gens empressés, donneurs d'avis, rusés compères, entrepreneurs d'écritures, barbouilleurs de papier timbré, qui chercheront à vous pousser entre les bras de la chicane pour vous dévaliser à leur aise. Si vous suivez leurs conseils, ils vous traîneront d'audience en audience et de tribunal en tribunal, grossissant les dossiers, allongeant les procédures afin de multiplier les frais, ne débrouillant les contrats que pour embrouiller les affaires, vous promettant le succès, sur leur honneur toujours et quelquefois sur leur tête, jusqu'à ce que, perdant ou gagnant, il ne vous reste pas un écu.

C'est comme l'engrenage d'une machine. Si le petit bout du doigt y passe, tout le corps sera broyé.

Méfiez-vous des complaisants qui prennent feu pour votre droit, réveillent vos rancunes, encouragent vos prétentions et vous engagent fort à ne céder sur aucun point. Ne placez votre confiance qu'à bonne enseigne, et souvenez-vous qu'entre deux avis contraires, le plus pacifique est le plus sûr.

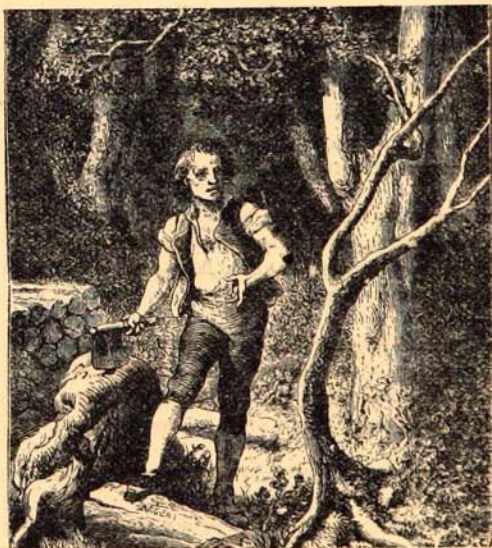
Ne cherchez querelle à personne, soyez facile avec tout le monde, et réglez, autant que possible, vos différends par experts, choisissant pour arbitre quelque ancien de bon jugement et de bonne renommée, qui rende justice à chacun sans procédure et sans frais. Si cela ne suffit pas, que le juge de paix en décide ; mais allez rarement au delà.

Entre frères et sœurs, arrangez tout à l'amiable. Ne mettez pas le public dans vos confidences, et que la discussion de vos intérêts n'altère jamais votre amitié.

VAUDORÉ.

NEUVIÈME PARTIE.

POÉSIE.



LE BÛCHERON.

I.

Le chêne aux flancs noueux dans l'herbe est couché mort ;
Mais du vieux bûcheron c'est le dernier effort ;
Il pose sa cognée et s'accoude au long manche ;
Il se courbe, en soufflant, le pied sur une branche ;
Son morceau de pain noir est gagné pour demain ;
Et, s'essuyant le front du revers de la main :

Triste et rude métier que de porter la hache !
À ce labeur de mort quel dieu m'a condamné ?
Sur tes plus beaux enfants j'ai frappé sans relâche,
Et je t'aime pourtant, forêt où je suis né !

Ton ombre est mon pays ; j'y vieillis ; je sais l'âge
Des grands chênes épars sur les côteaix voisins.
Jamais je ne dormis dans les murs d'un village ;
Je ne cueillis jamais le blé ni les raisins.

Ma mère me berça dans la mousse et l'écorce ;
J'ai, dans un nid pareil, vu dormir mes enfants ;
Et, comme moi jadis, fiers de leur jeune force,
Ils grimpaient, tout petits, sur l'arbre que je fends.

J'ai compté de beaux jours, hélas ! et des jours sombres
Que savent tous ces bois, complices ou témoins ;
J'ai connu d'autres maux que la faim sous leurs ombres ;
Dans un corps endurci l'âme ne vit pas moins.

Je la sens s'agiter sous le joug qui m'enchaîne ;
Et l'arbre, gémissant de mes coups assidus,
Parle au noir bûcheron qui fend le cœur du chêne,
Comme aux pâles rêveurs sur la mousse étendus.

J'eus chez vous mon printemps, mes songes, mes chimères,
Arbres qui modérez le soleil et le vent !
J'ai versé sur vos pieds des larmes bien amères,
Mais pour moi votre miel a coulé bien souvent.

J'entends parfois de loin monter la voix des villes,
Elle m'arrive en bruits douloureux et discords ;
J'aime mieux écouter ces feuillages mobiles
D'où pleut un frais sommeil sur l'âme et sur le corps.

D'ailleurs, la voix qui siffle en traversant l'érable,
Le son calme et plaintif qui s'exhale du pin,
Ont un écho dans moi, profond, vague, ineffable,
Dont j'écoute en tous lieux le murmure sans fin.

Si j'ai vos bras nouveaux, vos cheveux longs et rudes,
J'ai mes chansons aussi, mes bruits graves et doux,
Et sur mon front ridé le vent des solitudes,
O chênes fraternels, frémit comme sur vous !

En ennemi, pourtant, sur ces monts que j'outrage,
La hache en main, frappant tous mes hôtes chéris,
Liés en vils faisceaux pour un sordide usage,
Des rameaux et des troncs j'entasse les débris.

Aussi mon âme est triste et j'ai le regard sombre ;
Destructeur des forêts, je me suis odieux ;
J'ai déjà dépouillé cent arpents de leur ombre,
J'ai fait place aux humains ; pardonnez-moi, grands dieux !

Mais c'est la pauvreté qui par moi vous profane,
Saints temples des forêts, arbres que j'aime en vain !
Pour mes fils affamés dans ma pauvre cabane,
Chaque arbre, hélas ! qui tombe est un morceau de pain.

La pauvreté ! c'est elle avec qui ce fer lutte ;
Elle fait taire en moi ces choses que j'entends ;
C'est elle qui renverse, en pleurant sur sa chute,
Pour les besoins d'un jour, le chêne de cent ans.

Heureux ! si le bonheur visite un riche même,
Loin de cette ombre antique où parle un Dieu caché ;
Heureux le laboureur, heureux celui qui sème
Et reçoit des aïeux son champ tout défriché !

Il ne récolte pas son pain du sacrilège ;
Tranquille en son labeur, ignorant mes combats,
Il n'a jamais sapé le toit qui le protège,
Ces vieilles amitiés qu'en frémissant j'abats.

Adieu les troncs divins qu'un peuple immense habite,
Les abeilles et l'homme et les oiseaux du ciel,
Tours que le vent balance et dont le flanc palpite,
Ruisselant de fraîcheur, d'harmonie et de miel !

Il en reste un... marqué du sceau fatal du maître,
Mon plus cher souvenir... à frapper quelque jour,
Mon vieil hôte, du bois l'ornement et l'ancêtre ;
À lui de s'écrouler... Puis ce sera mon tour !

II.

Frappe, ô vieux bûcheron, et détruis sans murmures :
Les anciennés forêts pour la hache sont mûres ;
L'orage est, comme toi, terrible et bienfaisant.
Oui, votre office est rude et ton fer est pesant,
Car ces bois sont pour toi consacrés par des tombes,
Ces rameaux ont porté le nid de tes colombes.
Il est dur de saper et de jeter au feu
Les vieux piliers du temple où l'on a connu Dieu.
Mais des vallons obscurs et peuplés de fantômes
Aux ailes d'or du jour il faut ouvrir les dômes,
Pour qu'un soleil fécond fasse, en dardant sur eux,
Fuir de l'humide sol les esprits ténébreux,
Et, préparant les charups à des moissons prochaines,
Livrer à des bras humains le royaume des chênes.
Dieu le veut, les cités déplacent les forêts,
Et le désert souvent suit la cité de près.
Comme l'arbre à son jour quitte ou reprend sa feuille,
Quoique fasse en ses flancs la ruche et qu'elle veuille,
Ainsi, docile au vent toujours prêt à souffler,
Le monde en ses saisons doit se renouveler.

Sur les côteaux ombreux pour qu'un peuple y fourmille,
Fais place avec la hache à ta jeune famille ;
Là, sous les cerisiers encor rouges de fruit,
Mille bruns moissonneurs souperont à grand bruit ;
De beaux enfants joufflus, rentrant le soir aux granges,
Passeront en chantant sur le char des vendanges,
Et les joyeux voisins viendront se convier
À rompre le pain blanc au pied de l'olivier ;
Et tout ce peuple heureux des vastes métairies,
Uni pour le travail en douces confréries,

Célèbre en ses chansons l'ancêtre courageux
Qui de l'âge de fer vit les jours orageux,
Prépara le désert à la culture humaine,
Et, pour faire à ses fils un plus libre domaine,
Brava, tout en pleurant l'ombre qu'il adorait,
L'amour et la terreur de l'antique forêt.

V. DE L.

LE CANTIQUE DU BON PAUVRE.

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée
Pour prendre un papillon ;
Que les champs, sous la faux, ont vu tomber leurs gerbes ;
Que l'insecte prudent trotte sous les herbes
Et se cache au sillon ;

Seigneur, j'espère en toi, car l'heure qui s'avance,
Sur son aile glacée apporte la souffrance
Au seuil de l'indigent ;
Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure
Tu reposes toujours, de ta Sainte Demeure,
Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume,
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,
Mon cœur toujours soumis !
Après elle traînant sa lamentable escorte,
La Misère, en haillons, s'est assise à ma porte ;
Je suis de ses amis ! . . .

Que le riche demeure à l'abri des orages ;
Que la froide saison réserve ses outrages
Pour tous ceux qui n'ont rien ;
Que chaque heure qui tombe apporte à l'indigence
Un pénible regret, une amère souffrance,
Si Dieu le veut, c'est bien.

Quand la neige a jeté son manteau sur la plaine,
L'oiseau ne trouve plus ni le ver, ni la graine
 Qui devaient le nourrir,
Cesse-t-il donc alors sa romance charmante ?
Vole-t-il, emporté sur une aile traînante,
 À son nid pour mourir ?

La main du Créateur s'étend et le protège :
Il s'envole au rivage où l'hiver et la neige
 Ne vont jamais s'asseoir.
Et lorsque les beaux jours raniment la nature,
Que les bois et les champs reprennent leur parure,
 Il revient nous revoir.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,
 Le grillon au foyer,
Pourrait-il, en voyant son enfant sur la terre
Élever vers le ciel un cœur pur et sincère,
 Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie à mes yeux n'offre guère de charmes,
Si je mange mon pain détrempé de mes larmes,
 Mon âme est dans la paix.
Quand à mon crucifix mes regards se suspendent,
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent
 Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année
Nous disent que bientôt l'on verra terminée
 Notre course en ce lieu :
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,
Le redoutable jour où luira toute entière
 La justice de Dieu.

L. P. LEMAY.

DÉPART D'UNE ÂME CHRÉTIENNE.

Toi, que Dieu me donna pour compagne éternelle,
Tu veux donc t'échapper de ta prison mortelle,
O mon âme ! Eh bien ! pars, c'est trop te retenir.
Mes jours étaient comptés ; le dernier va finir
Passé, présent, déjà tout n'est qu'ombre et poussière ;
Mais j'aperçois plus haut la naissante lumière
D'un nouvel avenir !

Ils sont là près de moi tous ceux que mon cœur aime ;
Des pleurs mouillent leurs yeux et je pleure moi-même :
Car je ne sais, hélas ! comment les consoler.
Les regrets aux adieux semblent seuls se mêler.
Est-ce donc pour toujours que la mort nous sépare ?
Peut-elle, quand du port je vois briller le phare,
Au néant m'exiler ?

Non, ce n'est pas sa voix qui me trouble et m'agite ;
C'est la voix du Seigneur que ma faiblesse irrite.
Mais quel rayon de grâce est descendu sur moi ?
Amis, trop chers amis, bannissez votre effroi.
Je m'éteins lentement, sans effort, sans secousse ,
Est-ce donc là mourir ? Ah ! que la mort est douce
Dans les bras de la foi !

La terre a disparu ; tout à coup le ciel s'ouvre ;
Un trône éblouissant à mes yeux se découvre.
C'est Dieu, c'est Dieu lui-même ! oui, voilà ses élus !
Voilà ceux qui sont morts et qui ne mourront plus !
O douleurs, qu'êtes-vous ? Heure de l'agonie,
Heure que je craignais, sois à jamais bénie ;
Tous mes fers sont rompus.

A. DE PUIBUSQUE.

LE CRUCIFIX.

Toi, que je recueillis sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr
Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore
De son dernier soupir.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
À l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace ;
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort, sa majesté.

Le vent, qui caressait sa tête échevelée,
Me montrait tour à tour et me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvaient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant, tout dormait sur sa bouche glacée.
Le souffle se taisait dans son sein endormi ;
Et sur l'œil sans regard sa paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
"Voilà le souvenir et voilà l'espérance !
Emportez-les, mon fils."

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage,
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux, goutte à goutte, ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole !
Viens, reste sur mon cœur ; parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

À cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie
Comme un dernier ami ;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines,
Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous les amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu ;
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure ;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure,
Passe ainsi tour à tour.

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix !

LAMARTINE.

LA BIBLE.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré,
Ce livre par le Ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels ;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.

Imitez cet exemple, orateurs et poètes :
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle, l'homme naît ; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire, ô terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.

Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,

Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup, son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuit la haine fraternelle,
O Joseph ! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protège, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
À ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre ?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté ?
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté,
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes ?

Mais les juifs aveuglés veulent changer leurs lois ;
Le Ciel, pour les punir, leur accorde des rois ;
Saül règne ; il n'est plus ; un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race :
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.

Cependant dix tribus ont fui la cité sainte.
Je renverse, en passant, les autels des faux dieux ;
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux ;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table :
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,

Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre !
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre ?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer !
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants ;
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

DE FONTANES.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête :
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison, sur moi, les murs pèsent en vain :
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ! tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine ;
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps ; je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

O Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi :
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle Désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les vallons des échos, les muses des concerts :
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

ANDRÉ CHÉNIER.

LE JOUR DES MORTS À LA CAMPAGNE.

... Malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage ;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous es pierres sans art, tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des pensées plus austères.

Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement,
Sur le fatal enclos, erre confusément :
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent ;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent ;
.....

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle ;
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochait le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs, au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encore prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans ; il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
À ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois dans nos climats, la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile.
Ils pleuraient sur leur fils : leur fils dormait tranquille.
O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs :
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
À sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime,
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint alors, il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,

Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui déroule en silence
Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux !
Les honneurs de ce jour, nos regards et nos vœux.

DE FONTANES.

LE DERNIER HURON.

Triomphe, destinée ! enfin, ton heure arrive,
O peuple ! tu ne seras plus.
Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir, du haut de la montagne,
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers ! levez-vous, couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux !

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrace en sa poitrine ;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion ! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur !

Encor lui, toujours lui, cerf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite, déjà, du chêne qui me reste
L'ombrage rafraichissant.
Homme servile ! il rampe sur la terre ;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

Il triomphe et, semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du Huron ;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi, soudain, s'emparait de son âme ;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N ont-ils passé sur eux ?

Ainsi Zodoïska, par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur.
Folle imprécation jetée au vent des plaines,
Sans épuiser son malheur.
Là, sur la terre, à bas, gissent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fiers impuissants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé.
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du Saint-Laurent ;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires ;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux ;
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires
Habitent les côteaues.

Que sont donc devenus, ô peuple ! et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés ?
Le plus fameux du nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cîtes

Ces monts couverts partout de tentes blanches
 Retentissaient des exploits de tes preux,
 Dont l'œil étincelant reflétait sous les branches
 L'éclair brillant des cieux.

Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
 Jamais rien n'arrêtait leurs pas.
 Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
 De chasses et de combats.
 Et dédaignant des entraves factices,
 Suivant leur gré leurs demeures changeaient.
 Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
 Des ruisseaux qui coulaient.

Au milieu des tournois sur les ondes limpides
 Et des cris tumultueux,
 Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides
 Leurs esquifs capricieux,
 Joyeux, voguaient sur le flot qui murmure
 En écumant sous les coups d'avirons.
 Ah ! fleuve Saint-Laurent, que ton onde était pure
 Sous la nef des Hurons !

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
 Le renne qui pleure en mourant,
 Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes
 L'ours tombait en mugissant.
 Et, fiers chasseurs, ils chantaient leur victoire
 Par des refrains qu'inspira la valeur.
 Mais pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
 De ces jours de grandeur ?

Hélas ! puis-je, joyeux, en l'air brandir la lance
 Et chanter aussi mes exploits ?
 Ai-je bravé comme eux, au jour de la vaillance,

Le hacha des Iroquois ?

Non, je n'ai point, sentinelle furive,
 Jusqu'en leur camp surpris des ennemis.

Non, je n'ai pas vengé la dévouille plaintive
 De parents et d'amis.

Tous ces preux, descendus dans la tombe éternelle,
Dorment couchés sous ces guérets ;
De leur pays chéri la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire,
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours !

Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars,
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Au sein du bruit leurs somptueux cortèges
Avec fracas vont profaner ces lieux !
Et les éclats bruyants des rires sacrilèges
Y montent jusqu'aux cieux.

Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Et l'on brisera leurs tombeaux.
Des peuples inconnus comme un torrent immense
Ravageront leurs côteaux.
Sur les débris de leurs cités pompeuses,
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

Qui sait ? peut-être alors renaîtront sur ces rives
Et les Indiens et leurs forêts ;
En reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives
Couvriront tous ces guérets ;
Et se levant comme après un long rêve,
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieux.

F. X. GARNEAU.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
Approbations.....	3
Préface.....	5

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers Chrétiens.....	7
Les religieux du mont Saint-Bernard.....	10
Les deux frères.....	13
Le quiproquo.....	23
Le lépreux.....	26
Dupuytren et le curé de campagne.....	29
L'avare.....	36
Le connétable de Bourbon et Bayard.....	42

DEUXIÈME PARTIE.

Les Lieux-Saints.....	46
Rome.....	56
L'ouragan dans le désert de la Thébàïde.....	61
Le simoun.....	63
Les cloches.....	67
Description d'une tempête dans les mers de l'Inde.....	68
Une nuit d'été à Saint-Petersbourg.....	69
Une nuit dans les déserts de l'Amérique.....	73
Les régions polaires.....	74
Les marées.....	88
Le <i>gulf-stream</i>	93
Voies et moyens de communication.....	96
L'été des sauvages.....	106

TROISIÈME PARTIE.

Le monde renversé.....	110
Les tremblements de terre.....	111
Sur la fin du monde.....	120
Le paratonnerre	127
Jenner	128
Jacquart.....	130
Vaucanson.....	132
André-Charles Boule.....	134
Fabrication des pianos.....	137
Bernard Palissy.....	139
L'enfance de Newton	144
Machine à vapeur.....	147

QUATRIÈME PARTIE.

De l'Histoire.—Définition.....	157
Comment on devient un grand homme.....	158
Moïse au Sinaï.....	162
Combat des Thermopyles	164
Destruction de Jérusalem.—Ruine du temple	168
Les Pères de l'Église.....	177
Départ de la première croisade.....	179
Les nations modernes.....	183
Cromwell	185
Turenne.....	186
Corneille et Racine	187
Les Jésuites au Paraguay.....	189
Impressions de l'armée française en entrant dans la Terre- Sainte	191
La légion d'honneur	194
Waterloo.....	195
Jacques Cartier à Hochelaga.....	198
Deuxième bataille des plaines d'Abraham.....	205
Bataille de Châteauguay.....	214
Mœurs, industrie, caractère des Canadiens	218
Victoria	220

CINQUIÈME PARTIE.

Un soir d'été à Percé.—Gaspésie.....	225
Québec en 1860.....	231
Trois-Rivières en 1860.....	235
Montréal en 1860.....	236
Ottawa en 1860.....	246
Kingston en 1860.....	249
Hamilton en 1860.....	252
Toronto en 1860.....	253
La chute Niagara.—Première description publiée.....	257
La chute Niagara illuminée.....	259
La Nouvelle-Écosse en 1860.....	261
Le Nouveau-Brunswick en 1860.....	265
L'Ile du Prince-Édouard en 1860.....	267
Terreneuve en 1860.....	269

SIXIÈME PARTIE.

Traité religieux, morale, philosophie.....	272
Le Catéchisme.....	273
L'existence de Dieu prouvée par l'ordre et les beautés de la nature.....	274
La Providence prouvée par l'histoire.....	275
Nécessité de la foi, danger de l'incrédulité.....	278
La conscience.....	279
Véritable bonheur de l'homme.....	280
Les miracles.....	280
Nécessité du culte extérieur.....	282
Respect dû aux ministres de la religion.....	284
État d'une société sans religion.....	286
La religion arche des sciences.....	289
Immortalité de l'âme.....	291
La mort de l'athée.....	293
La mort du chrétien.....	294

SEPTIÈME PARTIE.

La vraie liberté.....	297
Notions générales sur l'ordre social.....	297
L'ordre matériel.....	299
Institutions administratives.....	301
Institutions professionnelles.....	302
Institutions gouvernementales.....	304
Institutions municipales de la province de Québec.....	305
Le véritable patriote	307

HUITIÈME PARTIE.

Mœurs agricoles.....	309
Le soin en agriculture.....	311
Conseils aux cultivateurs	313
Ameublissement.—Stimulants.—Engrais	315
Engrais animaux	316
Emploi de la suie.....	318
Les cendres de bois comme engrais	319
Les amendements.—La chaux, les composts	320
Assolement	321
Le drainage.....	322
Battage des grains.....	323
Querelles de famille ; procès.....	325

NEUVIÈME PARTIE.

POÉSIE.

Le bûcheron.....	329
Le cantique du bon pauvre	333
Départ d'une âme chrétienne.....	335
Le crucifix.....	336
La Bible	339
La jeune captive.....	341
Le jour des morts à la campagne	343
Le dernier Huron.....	345

FIN.



BNQ



C 000 177 413